

Cercle freudien

-:-:-:-

Sous la direction de

Pierre Boismenu

Folies du monde

,

Mondes de la folie



La pratique analytique, en cabinet ou en institution, part de la réalité psychique de chaque sujet et à ce titre a d'abord affaire aux « mondes de la folie », aux logiques a-normales dont se soutiennent ceux qui manquent à se tenir selon la loi commune. On peut alors conceptualiser la folie comme psychose ou autres noms. Mais on peut aussi suspendre le jugement de réalité sur l'être-autre et engager le psychanalyste dans une certaine « folie transférentielle », au nom de ce que l'inconscient au revers de la conscience emporte comme tel d'une certaine folie.

Reste qu'un réel du monde dit « extérieur » insiste au-delà de ses représentations singulières et fait le contexte où la psychanalyse s'exerce, dans son actualité. Et ce monde d'où nous venons et qui nous vient, peut être dit fou lui-même, ce que l'analyste comme l'analysant ne peuvent ignorer. De quelles folies du monde sommes-nous l'enjeu ? Et comment penser cette intime intrication entre deux folies hétérogènes dans leur énonciation ?

*Cette publication est issue d'un colloque organisé à Paris
les 28, 29 et 30 mars 2025
par le Cercle freudien*

avec la participation de :

*Jean Pierre Basplet, Loriane Bellahsen, Pierre Boismenu, Jean-Yves Broudic,
Patrick Chemla, Marie-José Sophie Collaudin, Pierre Dardot,
Françoise Davoine, Alain Deniau, Danièle Epstein, Louis Sciara,
Marie-Claude Thomas, Annie Topalov, Camille Veit.*

FOLIES DU MONDE

,

MONDES DE LA FOLIE

Actes du colloque du Cercle freudien

28, 29 et 30 mars 2025

Collectif de publication :

*Jean-Pierre Basplet, Pierre Boismenu, Jean-Yves Broudic, Patrick Chemla, Pascale Hassoun,
Maryse le Bleiz, Isminie Mantopoulos, Marie-Laure Serre.*

Sous la direction de Pierre Boismenu

-:-:-:-

Avant-propos

Folie n'est pas un concept, dans aucune discipline de pensée, mais ce qui fait ombre portée à toute raison. Dire folie c'est indiquer ce qui excède une normalité ou une rationalité et en déränge l'ordonnancement. D'où son ambivalence foncière : il n'en faudrait pas, du moins totale, il en faudrait peut-être quand même, au moins un grain.

Evoquer un monde, c'est évoquer un lien social qui outrepatte l'individu. Ce monde peut s'entendre comme une certaine réalité de fait imposant sa logique, ou comme la possibilité pour un sujet de faire valoir son être au monde. Sur l'un ou l'autre versant, un monde fou est ce qui interpelle la raison qui voudrait le structurer et contraint à en répondre sans en ignorer l'excédence, que celle-ci soit mortifère ou dansante en puissance de vitalité et de créations.

La pratique analytique, en cabinet ou en institution, part de la réalité psychique de chaque sujet et à ce titre a d'abord affaire aux «mondes de la folie», aux logiques anormales dont se soutiennent ceux qui manquent à se tenir selon la loi commune. On peut alors conceptualiser la folie comme psychose ou autres noms. Mais on peut aussi suspendre le jugement de réalité sur l'être-autre et engager le psychanalyste dans une certaine «folie transférentielle», au nom de ce que l'inconscient au revers de la conscience emporte comme tel d'une certaine folie.

Reste qu'un réel du monde dit « extérieur » insiste au-delà de ses représentations singulières et fait le contexte où la psychanalyse s'exerce, dans son actualité. Et ce monde d'où nous venons et qui nous vient, peut être dit fou lui-même, ce que l'analyste comme l'analysant ne peuvent ignorer. De quelles folies du monde sommes-nous l'enjeu ? Et comment penser cette intime intrication entre deux folies, hétérogènes dans leur énonciation, de façon singulière ? C'est le sens de cette virgule dans le titre de ce colloque et qui vaut comme question.

*

**

Ouverture

...Virgule...

Pierre Boismenu*

-:--:--:--

Virgule... comme vous avez pu lire sur le programme, ça fait pas très sérieux comme titre pour une digne ouverture à un colloque. Un peu « loufoque ». Disons que ça peut d'abord nous aider à aérer l'atmosphère dépressive de « fin du monde » qui pèse sur nous particulièrement en ce moment, dans le social comme dans la clinique. Et puis, en attendant que les gens finissent d'arriver, ça peut être une manière de connoter d'une once d'auto-dérision les graves échanges à venir ces deux jours dans notre respectable assemblée, notre *liste d'ânes* aujourd'hui regroupés dans cet enclos, l'Enclos Rey où nous sommes, sous le titre « *Folies du monde, virgule, mondes de la folie* ».

Trêve de préambule désinvolte, **virgule**, c'est aussi sérieux. Comme dit Madame Wikipedia « *Ce signe diacritique de ponctuation permet d'insérer une **respiration** dans la phrase et structure la construction de la phrase que ce soit en liant (connecteur) ou en séparant (incises) les groupes syntaxiques* ». **Lier/séparer**, les deux contraires compactés, troublant l'univocité des copules logiques, pas si loin du fameux poinçon lacanien. J'y reviendrai.

Alors, *Folies du monde, mondes de la folie*. Vaste programme ! Je vais reprendre surtout, un peu longuement, ce *signifiant de folie* autour duquel on travaille depuis deux ans au Cercle freudien à partir de ce bout de phrase ; « *de quoi être fou ...* » et dont ce colloque est une sorte d'aboutissement.

Pourquoi ce terme de **folie** lancé » sur le tapis de nos jeux de langage comme un dé, le dé de « dé-raison ? Dans la « profession », chez les Psy, on pensera plutôt « **psychose** », qui est un *concept*, élaboré au long cours par la psychiatrie depuis le « grand enfermement » des fous tel que raconté par Michel

* Président du Cercle freudien

Foucault dans la fameuse *Histoire de la folie*. Ce concept se trouve arraché par la psychanalyse à son statut de *maladie mentale*, ou de nos jours de *déficit cognitif*, pour en faire une « structure », une modalité d'être au monde de certains sujets souvent en extrême souffrance manifestant leur douleur d'exister par des voies hors sens commun. C'est un *concept*, car on tente par-là de saisir une certaine *réalité* maitrisable en principe qui se rencontre chez l'autre-là dans l'expérience clinique, et dont on tente d'en rationaliser le réel. Ainsi se constitue le psychotique comme un *objet*, objet de savoir et objet de traitement, dont le praticien comme le théoricien ne peut que se distancier relativement pour en cerner la particularité, s'en donnant une conception qui en fasse connaître ou du moins reconnaître la spécificité diagnostique pour s'orienter dans sa façon *d'être avec*. Dans tous les cas, c'est un point de vue de la raison sur la folie, d'une raison ou d'une autre, raison médicale en psychiatrie ou, pour la psychanalyse s'en dégageant, « *nouvelle raison depuis Freud* » (pour emprunter le sous-titre de *L'instance de la lettre*). Tentative donc de *l'arraisonner* dans le cadre d'une pratique de soin, ou plus largement, de souci de l'autre-là, à en porter *l'inquiétante quoique familière* parole vers sa recevabilité dans la Cité, et vers une endurance vivable de son mal-être par le sujet lui-même.

Folie. *Folie* en revanche, n'est pas un concept, plutôt ce qu'on peut appeler une sorte de « *signifiant flottant* » qui enrobe de brume l'entendement et vient le troubler de son erre indéterminée a priori, excédant autant le raisonnable que le strict rationnel.

Le sens commun pourra dire que le fou « se fait des idées », et le psychiatre-psychanalyste tentera quant à lui de s'en faire une idée plus ou moins éclairée pour faire au mieux avec. La raison consent ici à envisager une dé-raison comme son ombre portée, une contre-idée confuse dont il y aura lieu alors de se faire une idée plus véritable, c'est à dire telle qu'elle rassemble ces éclats de dire-et-penser allant « dans tous les sens », dans une logique unifiante qui en régule idéalement l'imaginaire, et donne tout de même du sens à LA folie.

Seulement voilà, folie n'est pas LA, pas une Idée fût-elle « contre », tout contre, en tant que la déraison serait le négatif photographique de la raison : **LA Folie n'existe pas**, mais ça qui *insiste, ça qui insiste* à objecter à l'idée *comme-une*, l'Idée en tant qu'elle vise comme telle à unifier ; elle s'insurge justement contre toute idée régulatrice, elle enregistre en dernière instance le choc du réel ou l'impossible de la raison. En prendre acte, c'est dire non bien sûr *l'inanité*, mais seulement les *limites* de son abord rationalisant comme psychose, même démedicalisée. Qu'on le justifie socialement, moralement, humainement, ou scientifiquement, ça reste un point de vue parmi d'autres, un certain choix de l'approche du fou, spécifiquement orienté par le désir épistémologique de réintégrer à une raison ce qui lui échappe, et par le souci pragmatique d'adapter celui qui y est sujet à une *réalité vivable*.

Ce pourquoi le signifiant vagabond de « folie » ne nous vient pas tant du champ de la science, du moins classique (la physique quantique pourrait plus nous

intéresser) que de celui de l'art ou de la littérature qui en donnent des figures « en liberté », à savoir pas seulement comme l'envers de la raison mais comme ça qui jette le trouble dans la toute-raison. Folie donc comme « en roue libre » et ce, *pour le meilleur ou pour le pire* de cette folie en liberté. C'est-à-dire dans son *ambivalence* foncière : ceux qu'on dira fous oscillant entre qui *souffre* une « *vie impossible* », et qui *s'émancipe* de répétitions aliénantes. Soit plus précisément, entre ces deux pôles de la souffrance et de l'émancipation : celui d'une chute abyssale où le sujet est au bord de se dissoudre dans l'attrait/répulsion d'un fond sans fond, à tenter d'y parer par toutes sortes de palliatifs dont la raison observatrice diversifie sa nosographie ... et celui d'un forçage d'ouvertures dans le trop plein de raison raisonnante, aération qui dégage de l'agglutinat des discours convenus, grain de folie qui délie des répétitions destinales et porte à l'invention du nouveau, à la création de l'inédit. **Et** *in fine* pousse l'élan de vivre au-delà de la nécessité de survivre, vers ce que Lacan a pu dire un jour très simplement (pour une fois): « *vivre, ce qui s'appelle vivre* ». Un désir fou, donc, qui ne se résume pas au *manque à être* le définissant dans le Logos, mais se noue à des *intensités* de corps inconscient. Soit qu'elles *plombent* le sujet dans la noire solitude d'un « langage du dehors », en *détresse* ou *désaide* comme on a pu traduire *l'Hilflosigkeit*, soit qu'elles *dotent* et *dopent* le sujet d'une puissance à oser subvertir ce qui se trouve présentement être, à oser en déborder les *données*, données aussi innombrables soient-elles dont peut se nourrir par exemple dans notre actuel algorithmisé la dite IA, Imbécillité Artificielle, pardon « Intelligence artificielle ».

Mais plus troublant encore : « folie » en sa double face n'est pas une simple dichotomie telle qu'un jugement pourrait clairement trancher entre **qui en joue et qui en est joué**, car le trouble foncier de ce qui s'évoque comme folie fait qu'il n'y a pas a priori de frontière tracée entre ces *deux pôles axiologiques* de la folie. Il est souvent indécidable de savoir si on a là un inventeur suffisamment foldingue pour s'extirper du lieu commun, ou un être désastré s'efforçant à quelque création de soi pour sortir du trou.

L'illustre bien la belle exposition récente au Louvre, *Figures du fou*, que beaucoup ont dû voir. Dans toutes ces figures qui conjuguent la laideur jusqu'à l'horreur, et la joyeuse facétie bousculant l'ordre établi (religieux, royal ou moral), **qui** discernera à coup sûr celui qui est - disons - un « fou naturel » en *perte de réalité* commune signalant l'immonde de sa grimace de réel, de celui qui est un « fou construit », un bouffon pas si fou que ça « faisant le fou » pour subvertir le sérieux du *trop de réalité* ? Car ces dits « fous » ne sont pas sans s'appeler l'un l'autre comme des *aimants*, des aimants diaboliques, le **subversif** ne tenant son effet de révolte logique dans la culture que de toucher à du réel, qui *pour un peu s'en annoncerait* (à entendre comme dans la fameuse phrase « pour un peu la bombe explosait »), **le** grand **dépressif**, quant à lui ne se tenant à l'existence que de se figurer, s'enformer, d'un *à-part-être* certes discordant dans la réalité commune mais

qui, même de façon précaire, le tient au monde, le tient dans l'Oouvert. **Qui** est, des deux, par exemple « Pierrot le fou », celui de Jean Luc Godard ? Voire Jean Luc Godard lui-même ?

On peut en effet ne pas méconnaître qu'en tout parlêtre gît un noyau d'« être insécable » comme dit Freud, un « noyau psychotique » dira-t-on en langage psy plus récent, et qui parfois trouve, *sa dinguerie occultée à l'ordinaire*, à la sortir, l'aérer dans le monde par un « tour de folie » propre à en subvertir l'ordre et le savoir... Inversement on peut reconnaître que le fou aussi « réellement fou » soit-il supposé, n'a de cesse, sauf passage à l'acte, de se tenir aux margelles du puits de sa sombre vérité, à se bricoler un art brut d'exister qui tout de même le représente aux autres, ne serait-ce qu'à les déranger, ou les fasciner. Où passe la ligne entre Folie « pathologique » susceptible d'être épinglée psychose et folie créatrice qui confine à du « génie » ? Aristote l'avait déjà noté à propos de la dite mélancolie. Où passe la ligne entre être et « parêtre » fou ? Le partage est souvent indécidable si on ne se hâte pas de se tenir à l'abri d'une raison établie en norme – **qui n'est pas au moins virtuellement fou** ? Oui, mais en même temps, **« n'est pas fou qui veut »**. En dernière instance, à l'épreuve de leur rencontre, ces folies peuvent s'avérer non confondables. Et si rencontre alors-il y a, c'est possiblement dans le malentendu, qui peut être ravageur.

On peut penser ici, pour prendre cette fois un exemple en littérature, à la rencontre de Breton et Nadja, telle qu'il l'a racontée dans son livre éponyme, et tel que lui fait écho dans *Passage par Nadja* Christiane Lacôte-Destribats qui est venue nous en parler au Cercle il y a un mois. Rencontre bien ratée entre le poète qui rêve à la folie d'écrire depuis l'inconscient ce qu'il pense être le « *fonctionnement réel de la pensée* » par la création d'une sorte d'imaginaire-réel, dit « *surréel* », subvertissant la pensée logique et le « *rationalisme absolu* »... et Léona Delcourt dite Nadja dont « *la vie précaire ne se maintenait dans une étrangeté suffisante à soi que dans un espace de jeu bien borné par des codes (ou discours sociaux), dont elle se soutenait au titre d'allégories au sens déjà réglé* ». Quand Breton fasciné lui propose de s'affronter à travers lui et les textes qu'il lui confie, à l'expérience surréaliste de *créer des métaphores*, c'est à dire de rapprocher deux termes (des signifiants et non des signes) arbitrairement aussi éloignés que possible, l'un se *substituant* à l'autre, et de toucher par là à un réel du symbolique producteur de merveille poétique (valant surréel, Nadja ne pouvait qu'en être étourdie, abasourdie, ; et en être ravagée : « *la sagesse close de cette folie, n'en déplaît aux lyrismes qui voyagent à bon compte* », comme le note C.Lacôte.

D'un saut, j'en viens à Descartes. Descartes, dans la 1^o méditation, mettant en doute toute certitude, évoque les deux *figures du rêve et de la folie* : qu'est-ce qui garantit que je ne rêve pas ou que je ne sois pas comme les fous à délirer le monde, quand je crois être « dans la réalité » et l'arraisonner telle qu'elle est ? Une première question se demanderait s'il y a équivalence entre les deux figures du

rêveur et du fou, on y reviendra. Pour le moment, je retiens ce moment de suspension de la raison comme-une, dite du « doute hyperbolique », que, comme on sait, Descartes résoudra par le fameux *cogito ergo sum* qui remet en selle la raison, fût-ce au prix d'en remettre l'assurance à un Dieu péniblement démontré par l'argument dit ontologique.

Pourquoi j'évoque Descartes ? Pas pour faire le philosophe mais parce que Lacan a cru bon de s'y référer pour fonder le sujet de l'inconscient, en en déglissant la logique déductive du « **donc** je suis ». Lacan ré-écrit une sorte de « dé-cogito », qui donne lieu à de l'inconscient, à de l'Autre au cœur troué du Même, dans ses diverses reformulations comme par exemple « *ou je ne pense pas, (virgule) ou je ne suis pas* », virgule qui fait trace d'un point de raison, déductive autant qu'inductive, de la pensée à l'être, c'est à dire d'une pointe de déraison dans le raisonnable, une pointe de folie comme excédence, en trop ou en défaut, de tout raisonnement, de mise en œuvre du Logos, de mise en rapport. Ce qui est dire que l'hypothèse freudienne de l'inconscient ne tient de rien a priori qui soit d'avant **d'où l'inférer**, puisque, selon Freud : « *L'inconscient ne pense pas, ne calcule pas, ne juge pas, il crée de nouvelles formes* ». Autrement dit : si inconscient il y a, en son effectivité, c'est ce qui « enforme » (pour reprendre le terme de Jean Oury) là où ça jouit, c'est à dire ce qui, de par ses *formations*, porte ce qui se manifeste du corps en intensités de *vivance*, ce qui la porte, cette vivance *an-archique* de corps, à *l'ex-sistence* au langage, et dont une analyse pourra-pourrait faire apparaître son écrit, en littoral de la résolution mortifère où sinon elle se *réaliserait*, pour le pire.

Bref, où veux-je en venir ? A ceci simplement : dégager ce qu'il en est du « rapport » *intrinsèque* de la psychanalyse (de ses pratiques et théorisations) à la folie. Pour autant qu'une psychanalyse déplace les enjeux de la psychothérapie ou du traitement psychiatrique, *même si elle se coule de fait pour une part dans leur lit*, et si elle vise ce qu'on peut appeler avec Nathalie Zaltzman ou Olivier Grignon une « guérison analytique », la dimension de la folie lui est inhérente, dans son flottement signifiant et ses ambivalences mêmes. Cela avant toute détermination conceptuelle qui fixerait des diagnostics sur l'autre-là qui nous vient, et nous conforterait du coup comme observateurs assurés d'être-là en tenants de la raison. Ce pourquoi *une démarche analytique, qu'elle qu'en soit la modalité et le praticable, a tout à gagner de partir a priori non d'une raison élaborée pour mesurer à son aulne le degré de déraison qui s'en écarte, et l'y ramener ; mais de partir de ce que le signifiant folie a d'abord d'indécidable, pour au contraire mesurer la raison à l'aulne de l'inconscient, de l'excédence de l'inconscient, et de là, « oser la folie de l'inconscient »* comme nous en a proposé la formule Christian Fierens lors de son intervention au Cercle.

L'hypothèse de l'inconscient, qui reste au fondement de toute démarche analytique, implique d'abord de se frotter à l'incongruité de ses *formations*, à commencer par la dinguerie des *rêves*, cette « voie royale » qu'il faudrait peut-être d'ailleurs plutôt dire moins celle du Roi, de ce roi que **se** croit être le moi, que

celle du *fou du roi*. D'où, initiée par Freud, l'écoute flottante de l'analyste en écho de l'association libre de l'analysant qui engage le discours analytique hors des voies de l'interlocution ordinaire. Mais l'avancée des pratiques analytiques s'est de plus en plus confrontée à la « folie de l'inconscient » **en acte**, c'est à dire, en deçà de ses formations comme *résultats* de son travail, à sa **production même dans l'actuel** de la séance. Pas seulement sur l'Autre scène onirique telle qu'elle s'y rapporte, en particulier dans les analyses d'enfants, ou celle des dits psychotiques, mais aussi finalement chez tout analysant susceptible de ne pas se contenter « d'aller mieux » par déplacement du symptôme. C'est là que la manifestation d'un *délire, d'une hallucination ou ne serait-ce d'un acting out*, n'est pas réductible à une scène de *rêve*. Et que l'inconscient n'est pas non plus réductible à sa texture fantaisiste : on touche là à ce qu'on peut appeler « inconscient réel » ou réel de l'inconscient, là où ça en-forme du corps, où il s'agit de « *se faire un corps* », disons un corps inconscient . A savoir en deçà de son image spéculaire, son *en-formation* via du dire à partir de son inorganisation primaire.

La pratique analytique qui accueille sans exclusive a priori les sujets au un par un est ainsi amenée à loger son point d'écoute au lieu où la folie nous parle, même sans mots pour la dire. D'où cette question qui se retourne, et que la dernière séquence de ce colloque, dimanche après-midi abordera directement : « Une psychanalyse, quelle folie ? ». En particulier, l'implication de l'analyste dans le transfert, qui à certains moments décisifs, qu'on peut dire d'acte analytique, emporte les sujets en présence dans un espace-temps ayant plus d'affinité avec celui qui se joue dans l'expérience quantique (en Physique des particules qui sont aussi bien des ondes), qu'avec l'espace-temps cartésien de notre vie ordinaire. Ce qui rend indécidable à ces moments **qui est qui, à acter le dire**, ce qu'on appelle la « non-localité » d'eux, à la fois liés/séparés, « disjonction inclusive » diraient Deleuze-Guattari, « champ flottant » dirait Michèle Montrelay.

Mais alors, à cette limite, l'expérience analytique n'est pas sans risque, pour les deux en présence, comme nous le rappelait Olivier Grignon : en passer par ce qu'il appelait de cet oxymore, « la psychose-qui-n'est-pas-la psychose, ». Certes, mais en revenir, de ces moments de passe, sans y passer. *Oser la folie de l'inconscient, mais pas sans doser*. Pas sans virgule, pour aérer, respirer. Et au risque d'être épinglé trop lacanoïde à une époque où il est de bon ton pour beaucoup d'entre nous de se séparer du supposé maître, je ne résiste pas à extraire cette citation d'une interview de Lacan à France culture de juillet 73 : « *L'analyse, c'est le **poumon artificiel** grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue* ».

Soit, dans mes termes d'aujourd'hui : *analyste, **virgule**, analysant*. La virgule, étymologiquement petit bâton, petite verge, vient *rebattre* les cartes de la folie transférentielle, en ponctuer la ouïssance inarticulable quoique non ininscriptible, de son hiatus, « *écho ô hoquet* » comme l'écrit Michel Leiris, qui *tient lieu* de rapport, en *est tenant-lieu*, du rapport qu'il n'y a pas.

Je crains d'avoir été déjà trop long dans ce qui n'était qu'un préambule pour situer l'enjeu de ce choix du terme de folie. J'en viens, très rapidement cette fois, au titre entier de ce colloque, « **Folies du monde, virgule, mondes de la folie** », dont les intervenants successifs vont nous faire traverser la complexité au cours de ces quatre demi-journées. Quelques brèves remarques donc pour finir, ou plutôt commencer puisque ceci est une « ouverture ».

Monde : ce n'est pas a priori non plus un signifiant en usage en psychanalyse, le dispositif dyadique de la cure le met plutôt entre parenthèses. Mais pourtant, *y'a du monde qui frappe à la porte*. Dans sa généralité, qui dit « monde » dit « réalité » mais en tant que rassemblée dans une totalité : c'est une Idée unifiante. Ce qui est intéressant, c'est qu'il peut être pris sous deux faces, disons pour aller vite, subjective et objective, au sens courant. D'un côté, chaque sujet dans sa singularité se fabrique psychiquement un monde, mixte de symbolique et d'imaginaire, qui spécifie son « être-au-monde » comme disent les philosophes, et en ce sens, à chacun son monde, sa représentation et son vécu *de là où il se pense exister*, mondes au pluriel. D'un autre côté, se donne *Le monde*, au singulier, ce qui s'impose à chacun comme « réalité sociale » ne dépendant pas en tant que telle de la représentation individuelle, mais s'agencant collectivement, et à la limite anonymement, d'une Histoire de ce qui arrive à *nous-tous*, à différentes échelles bien sûr.

Alors, s'il y a **folie au(x) monde(s)**, comme on dirait qu'il y a « le feu au monde », c'est que la raison du monde ne le tient plus comme totalité en rassemblant ses éléments épars, et que ce feu atteste que ça bute sur un réel qui en défait la structure supposée plus ou moins construite et stable. On peut ainsi envisager d'une part les folies du monde « objectif » se défaisant (ça s'éprouve particulièrement en ce moment jusqu'à l'angoissant comme menace de fin du monde), et d'autre part les mondes défaits où tend à s'éprouver subjectivement la folie singulière de l'un ou l'autre. Ça peut-être le quasi même énoncé, mais deux énonciations hétérogènes, agencement socio-historique et subjectivation psychosingulière, même et surtout s'il y a lieu d'en repérer et travailler les nouages aléatoires, comme la psychothérapie institutionnelle l'a posé en principe de son travail et mis en pratique.

Je n'anticiperai pas ici sur ce qui pourra se dire ces deux jours sur ces deux versants et leur conjonction/disjonction problématique. Je soulignerai seulement l'épineuse question de cette possible/impossible articulation, sa contingence, que signale précisément cette virgule énigmatique entre « folies du monde » et « mondes de la folie ». On ne peut en rester en effet à l'évidence ontologique d'une partition freudienne entre réalité « extérieure » et réalité « intérieure » dite « psychique ». Que de la folie mette feu au(x) monde(s), qu'il y ait de la folie dans

« l'r » et donc une incidence perturbante du réel sur ces « réalités », la psychique et l'extérieure, vérifie que le réel du sujet est hétérogène au réel du socius, mais aussi en même temps qu'ils ne sont pas sans connexion. On peut par exemple constater que les mondes défaits du fou sont extrêmement poreux aux folies qui s'imposent du dehors, que les délires portent plus sur les noms de l'Histoire, en prise directe sur le socius, comme disent Deleuze/Guattari, que sur des facéties fantasmatiques à propos de papa/maman.

Bref, je me contenterai de cette amorce, et de proposer qu'au travers des interventions à venir et de leurs propos spécifiques, on ait en tête ce fil de questionnement qui peut courir d'une séquence à l'autre : entre les mondes de la folie que la clinique rencontre, et les folies du monde qui viennent frapper aux portes du cabinet ou de l'hôpital, quel hiatus et quelle connexion néanmoins ?

Et pour conclure : si la question du « sujet » est bien le souci foncier de l'analyse, dans quel monde est-il ? Je répondrais volontiers en citant ce *folisophe*, logicien fou ou fou logicien (qui en décidera ?), Ludwig Wittengstein : « *le sujet EST la limite du monde* ». C'est-à-dire ni dans le monde intérieur ni dans le monde extérieur, mais à leur pli.

J'arrête là, *virgule*, points de suspension...

Mais auparavant, en mon nom et celui du comité d'organisation de ces journées, je voudrais dédier ce colloque à une collègue et très chère amie, Françoise Nielsen qui nous a quittés à l'âge de 92 ans. Membre du Cercle freudien, beaucoup ici la connaissaient. Discrète mais extrêmement présente, elle participait à tous les événements organisés de notre association. Elle a accueilli chez elle pendant des années et des années des groupes de travail. Elle a reçu ses analysants jusqu'au bout malgré la fatigue grandissante. Et elle était extrêmement sensible aux folies du monde qui vient, participant activement, avec les 39 ou le Printemps pour la psychiatrie, à la lutte pour défendre nos pratiques contre le bulldozer de l'intégrisme capitaliste.

Elle aurait, immanquablement, été là avec nous aujourd'hui.

*
**

Désubjectivation et Kulturarbeit

Danièle Rivière présidente, Michèle Benhaïm discutante

L'actuel du néolibéralisme, l'expansion illimitée du discours capitaliste, nous confrontent à une attaque des processus de subjectivation. Ce qui peut se traduire fréquemment dans la clinique par un émoussement du désir, une a/pathie, témoignant des processus de déliaison. L'éclosion d'une crise de folie peut parfois être entendue comme une tentative d'objecter une «juste protestation», qui court alors le risque d'une psychiatisation au sein de structures de soin et d'équipes elles-mêmes en souffrance aujourd'hui. Nous aurions à entendre ces zones de silenciation ou d'affolement dans les cures, mais aussi à relancer le travail de Culture. La reconstruction d'un espace imaginaire investi d'un désir inconscient peut alors ouvrir un horizon d'attente pour le sujet en souffrance.

Danièle Epstein

Croissance et jouissance :
un pas de deux néo-libéral

Pierre Dardot

L'imaginaire non spéculaire des
manières de faire-monde

*

Croissance et jouissance : Un pas-de-deux néo-libéral

Danièle Epstein

-:~::~:~::~:~::~-

Depuis le projet de ce colloque, le ciel nous est tombé sur la tête : certes le vernis du monde s'écaillait, et sous le vernis, on devinait un monde en voie de déréliction, mais ça tenait encore, tant bien que mal, enfin, on voulait le croire. La folie était organisée, prévisible, cohérente mais aujourd'hui, la *folie du monde* incohérente, dérégulée, a crevé *l'écran de notre paysage intime et planétaire, révélant avec brutalité ce que la régulation néo-libérale masquait*. Celui qui se prend pour le Grand Autre, loin de l'Autre symbolique, est l'incarnation d'un père hors-la-loi, aux pulsions débridées, l'au-moins-un qui échappe à la castration. Le Père de la Horde, ressuscité par les oligarques de la Silicon Valley, par des milliardaires affairistes, et par une foule à fleur de violence, ce Père de la Horde en appelle à l'imaginaire mégalomane et paranoïaque d'une population déclassée, et fanatisée, en mal d'espérance, comme à l'élite financière et numérique libertarienne qui se vit déjà maître du monde. Président du sans limites et de la démesure, Trump fait de la géopolitique comme on joue au Monopoly, « Le Groenland, il me le faut », dit-il comme un enfant capricieux... Mais en mettant ainsi en acte un ultra-capitalisme dérégulé à son image, il lève le voile sur les non-dits de la prédation néo-libérale qui mène le monde et dévaste la terre et les hommes.

Trump fait de la perversion un système de gouvernement : il exhibe une pulsionnalité sans filtre, tout en actant la censure brutale d'un Père-la-rigueur. Porte-parole désinhibé et désinhibant, il donne corps et voix aux pulsions nauséabondes d'une population en surchauffe. Tel le prédicateur pervers du film *La nuit du chasseur* qui a tatoué sur les doigts d'une main « Haine », et sur ceux de l'autre main « Amour », Trump se drape dans un discours évangéliste d'amour pour mieux délivrer ses anathèmes haineux. Clivage entre le bon objet et le mauvais objet, il organise une déportation de masse de « la vermine qui empoisonne le sang des Etats-Unis » pour aussitôt caresser ses supporters idolâtres d'un « je vous aime » lancé à l'unisson. Culte de soi et haine de l'autre, affirmation de soi au prix de la diffamation de l'autre, rassemblement au prix de l'exclusion, sont les formes primaires de défense, en ces temps de vacillement du travail de civilisation. « *Il est toujours possible, écrivait Freud, d'unir par les liens de l'amour... une plus grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors d'elle pour recevoir les coups* »¹.

¹ Sigmund Freud *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris, 1978, p.68

Avec le soutien du Congrès et de la Cour Suprême, avec les techno-oligarques de l'IA comme maîtres d'œuvre de l'efficacité gouvernementale, il est assuré de pouvoir jouer et jouir de ses pleins pouvoirs sans contre-pouvoirs. Sous couvert de démocratie, son élection se révèle être un coup d'état, dont la technologie High Tech est la colonne vertébrale² : violation des données numériques et de la sécurité informatique, effacement des données scientifiques - sociologiques, culturelles, climatiques, médicales - licenciements des fonctionnaires et prise de contrôle de l'État à coups de tronçonneuse (cadeau de Milei Javier, le président libertarien argentin). En vociférant la Loi totalitaire et arbitraire de sa Jouissance, Trump élève la passion narcissique au rang de système de gouvernement. Ce faisant, il percute ce qui restait de montages symboliques qui font tenir une société, et entraîne le monde sur la voie de l'ensauvagement et de la dé-civilisation. Après la maladie infantile du communisme³, nous vivons une maladie sénile de la démocratie qui accouche d'une internationale néo-fasciste, dont le trumpisme semble bien être l'avatar post-moderne ...

Si « *L'inconscient, c'est la politique* »⁴, qu'est-ce que le trumpisme vient dire de ce tressage du politique et de l'inconscient ? La folie du système n'est-elle pas aussi la folie de l'homme qui lui est aliéné ? « *Le ventre est encore fécond*, écrivait Bertold Brecht, *d'où a surgi la bête immonde* »⁵ Mais la bête immonde n'est-elle pas tapie en chacun de nous, quand la *Kulturarbeit* s'effondre ?

La *Kulturarbeit*, c'est ce qui soutient toute l'œuvre du psychanalyste et juriste Pierre Legendre, qu'il résume en cette question « *Comment donner figure humaine à l'Abîme ?* ». **C'est sur ce lieu vide que les civilisations se sont fondées en se supportant d'une transcendance. Des mythes fondateurs aux fictions structurantes, les sociétés ont mis** en récit le Bien et le Mal pour faire limite à la jouissance. **Jusqu'à ce que** la chute de la religion et des grands récits révolutionnaires, engendre un ici et maintenant pragmatique, qui efface le passé, et se joue du futur, c'est ce qu'on appelle la société postmoderne. **Aujourd'hui, la transcendance de la loi Divine a cédé la place à la Loi du Marché**, une religion immanente et totalitaire, et ... multinationale.

Si les **peuples premiers se sont construits avec les dieux de la nature, les sociétés industrielles se sont édifiées contre la nature pour la dompter, et s'en émanciper jusqu'à ce qu'elles atteignent leur point** de bascule de *dérèglement climatique en effondrement du vivant*. Freud en 1929 associait la civilisation à la protection de l'homme contre la nature. Force est de constater

² DOGE : réduire les dépenses inutiles dans l'administration, restructurer les agences nationales, supprimer les réglementations excessives et libérer Washington de la bureaucratie.

³ Vladimir Oulianov Lénine « La maladie infantile du communisme » éd Science Marxiste, 2019

⁴ Jacques Lacan, Livre XIV « La logique du fantasme » Le Seuil, Paris, 2023

⁵ Bertold Brecht : « La Résistible Ascension d'Arturo Ui », éd L'arche, 2012

qu'un siècle plus tard, la nature doit être protégée de l'homme prédateur. Pourtant, à partir des années 70, l'écologie politique naissait avec le rapport *Meadows Halte à la croissance*. Lacan évoquait alors, dès 1972, « les savants saisis d'angoisse devant ce réel qui maintenant nous écrase, nous empêche de respirer, nous étrangle »⁶. À cette même époque, Alain Hervé, un des premiers écologistes écrivait : « Les malheurs qui nous attendent sont étranges, car ils sont le fruit de l'homme lui-même, déjà ..depuis un siècle au nom du progrès...a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie, et contre la vie elle-même ». Vingt ans plus tard, l'anthropologue Paul Jorion, poursuit avec un pas de plus : « *Le danger, c'est effectivement que nous soyons si malins du point de vue technologique que nous parvenions à créer notre successeur, mais que nous soyons assez stupides quant à assurer encore notre présence sur notre planète* »⁷. L'espèce humaine **a oublié qu'elle était un maillon de la chaîne du vivant**. Elle s'est déconnectée de ses racines, pour s'ombiliquer à un monde virtuel de transhumanisme en métaver. En l'occurrence, les missionnaires de l'IA⁸, loin de nier la trajectoire suicidaire de l'humanité, se présentent comme les pionniers d'une mission de sauvetage de la planète, qui laisse l'humanité à leur merci. La colonisation de l'espace sur un mode eugéniste et totalitaire serait l'ultime phase capitaliste d'assujettissement du vivant. Le livre *Les prophètes de l'IA* cite les discours surréalistes qui germent dans l'esprit de ces spécialistes de l'IA, grisés par leur capacité de mettre la main sur le monde. Réaliser des fantasmes de science-fiction, n'est-ce pas déréalisant ?

Tandis que *le monde flambe et dévaste notre tissu de vie, que le puzzle de la vie sur terre se défait pièce par pièce, cinquante ans après le rapport Meadows*, les scientifiques du GIEC⁹ continuent à hurler dans le désert. *Nicolas Hulot évoquait le naufrage du Titanic, ce chef-d'œuvre de technicité, que l'on croyait insubmersible : le Titanic voguait dans le silence de la nuit noire, tandis que les passagers mangeaient, buvaient, dansaient, jouissaient de cette traversée, et puis soudain, le choc...* « *Le scepticisme que j'observe à l'égard du changement climatique* », écrit N. Hulot, « *revient à naviguer avec un bandeau sur les yeux par temps de brouillard, à fond les manettes dans une mer parsemée d'icebergs* »¹⁰. Plus récemment, **Bruno Latour, avant de mourir, remarquait que le** « *contraste entre le calme avec lequel nous continuons à vivre tranquillement et ce qui nous arrive est vertigineux* ». Oui, aussi vertigineux que ces dessins animés, où le personnage court jusqu'au précipice, et juste au bord de la falaise, il freine des 4 fers... mais trop tard : entraîné par sa vitesse, c'est au-dessus du vide qu'il s'immobilise, et il chute d'un coup. Serions-nous aussi aveugles que ces personnages de dessins animés, qui, entraînés dans leur course éperdue, ne

⁶ J. Lacan, « Conférence au centre culturel français de Milan, le 30 mars 1974 », dans *Lacan in Italia-Lacan en Italie*, 104-147.

⁷ Paul Jorion : *Le monde*, 11/2/19

⁸ Thibault Prévost, *Les prophètes de l'IA*, éd. Lux, 2024

⁹ Groupe international d'experts sur l'évolution du climat.

¹⁰ Nicolas Hulot : *le syndrome du Titanic*, éd. Calmann Levy.

voient pas l'abîme qui s'ouvre sous leurs pas ? **Que vient dire cette « dissonance cognitive »**¹¹, formule contemporaine du cognitivo-comportementalisme, cette discordance inconsciente entre ce que l'on voit, ce que l'on sait et ce que l'on fait ? De quoi relève ce gap vertigineux entre notre réalité psychique et le Réel qui se déchaîne de l'entrelacs borroméen ? De quel prix psychique, de quel prix sociétal, de quel prix écologique, payons-nous notre aveuglement ? **Pierre Legendre interroge : « Comment et à quel prix, la civilisation occidentale rencontrera-t-elle sa limite ? »**

Mais pour Freud, si l'angoisse est un signal qui permet de se préparer au danger, nos mécanismes de défense font barrage à l'irreprésentable à venir : « Personne au fond ne croit à sa propre mort, ou ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité »¹², d'autant plus s'il s'agit de la finitude de l'humanité. Refoulement, déni, clivage, voire forclusion, nous préservent de l'angoisse actuelle, mais nous empêchent de lutter contre une angoisse plus massive encore, l'angoisse devant le réel in-symbolisable, l'angoisse de mort. Au nom d'Eros, nos mécanismes de défense ouvrent la brèche de Thanatos. Climato-négationnistes, techno-solutionnistes et autres oligarques de la High Tech s'y engouffrent pour nous précipiter dans ce qu'il est vital d'éviter. A ne pas vouloir se représenter le précipice, on s'y précipite. *Politique de la terre brûlée, la pulsion de mort est à l'œuvre et achève de scier la branche sur laquelle nous sommes assis.*

Il y a presque un demi-siècle, l'oracle Marguerite Duras décrivait comme une évidence le monde au futur antérieur « *Maintenant on pourrait presque enseigner aux enfants dans les écoles comment la planète va mourir, non pas comme une probabilité mais comme l'histoire du futur. On leur dirait qu'on a découvert des feux, des brasiers, des fusions, que l'homme avait allumés et qu'il était incapable d'arrêter. Que c'était comme ça, qu'il y avait des sortes d'incendies qu'on ne pouvait plus arrêter du tout. Le capitalisme a fait son choix : plutôt ça que de perdre son règne* ». (Le journal Le Matin, 1982). La valeur du profit n'a que faire de la valeur de la vie. L'économie marchande n'a que faire de l'économie du vivant. « Forons, forons, extrayons, *America first* ». L'injonction écocide du slogan trumpiste est le miroir de ces passions moïques qui ravagent l'humanité. Le pousse-à-la-mort envahit le monde et la langue : écocide, climaticide, avec ses sous-dossiers, herbicide, fongicide, pesticide, mais aussi génocide, homicide, féminicide.

Entre interventionnisme ou laisser-faire, entre dirigisme ou libre-marché, de la gouvernance néo-libérale à ses dérives ultra libérales, illibérales ou libertariennes, l'État doit être géré comme une entreprise selon une logique de rentabilité. Seule, la *boussole financière fait office de vérité*. Le néo-libéralisme sous

¹¹ Formule contemporaine du cognitivo-comportementalisme qui veut effacer l'inconscient et ses mécanismes de défense

¹² Sigmund Freud « Considérations sur la vie et sur la mort » in *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1981

toutes ses déclinaisons est **devenu la** « *Norme fondamentale à l'échelle du globe* »¹³ il formate notre espace psychique, nos représentations, nos liens, nos subjectivités et infiltre la *Kulturarbeit*, par tous ses bords. Le Bien commun au service de tous se volatilise sous la financiarisation du monde. Noam Chomsky décrit ainsi le processus neo-libéral : « *Comment détruire un service public ? Commencez par baisser son financement. Il ne fonctionnera plus. Les gens s'énerveront, ils voudront autre chose. C'est la technique de base pour privatiser un service public* »¹⁴. Ainsi, *Justice*¹⁵, *Santé*, *Éducation*, sont en état de déshérence. Les privatisations sont une privation, une dé-privation comme insiste Winnicott. A force de raisonner sur des chiffres, avant de faire résonner l'humain, le désinvestissement de la sphère publique s'accompagne **d'un** individualisme forcené. Les chiffres ont pris en otage le sens de l'existence, **le sens des métiers. Rétro-pédalage de la protection sociale, des normes environnementales, tandis que** l' homo economicus pédale vers un monde qui ne fait plus monde, un monde immonde, un immonde sans limites, écrit J. P. Lebrun. L'homo economicus, *c'est l'homme post-moderne qui ne saurait tolérer d'obstacle en travers de sa route*. Tous les coups sont non seulement permis, mais valorisés: « Si tu veux, tu peux », « chacun pour soi », « tout, tout de suite », « no futur et no limits », autant de pousse-au-crime qui dessinent un projet de société qui n'a que faire de l'autre et du devenir de l'humanité. Fini le temps de la solidarité, place à la concurrence, à la compétitivité et à la rivalité, jusqu'à ce que le *jeu de massacre devienne le curseur des rapports humains*. Marche ou crève... Il y a ceux qui marchent au pas cadencé, ceux qui courent et ceux qui en crèvent, ce sont parfois les mêmes. Nous rencontrons alors dans nos cabinets des hommes, des femmes, fatigués, épuisés, usés, hors d'usage, usés jusqu'à la corde, une corde qui lâche jusqu'à la chute, ça s'appelle un « burn out », un grand sac fourre-tout de mal-être au carrefour de l'intime et du collectif. « *Je vis au jour le jour*, me dit une patiente, *je n'ai qu'une satisfaction, celle de ne pas m'écrouler* ».

Les montages symboliques chutent au profit de l'efficacité utilitariste, la frontière entre le vivant et les choses est balayée. Tout se vend, tout s'achète selon une logique qui n'a que faire de l'éthique qui règle les rapports humains. Le prix de la vie qui relève d'un pacte symbolique devient celui de la livre de chair. Marchandisation et financiarisation du monde entraînent une chosification de l'homme.

Productivisme, consumérisme et gaspillage, forment la tresse dont dépend notre mode de vie, et ce mode de vie, nous y tenons. L'air du temps, nous le respirons

¹³ Supiot A. (2015) « *La gouvernance par les nombres* » Cours au Collège de France, 2012-2015, Paris, Fayard

¹⁴ Noam Chomsky : <https://www.youtube.com/watch?v=SlErQxUSsMU>

¹⁵ Le Monde, 25 Novembre 2021 : « Nous magistrats, ne voulons plus d'une justice qui n'écoute pas et qui chronomètre tout » : dénonçant une approche gestionnaire de la justice, un collectif de plus de 3000 magistrats et plus de 100 greffiers, souligne la discordance entre la volonté de rendre une justice de qualité et la réalité du quotidien....

jusqu'à ne plus pouvoir nous en passer, jusqu'à ne plus pouvoir le penser, jusqu'à s'en asphyxier, en redemander et en faire perdre le souffle à la planète. Alors, l'état du monde, nous en sommes les victimes certes, mais aussi le moteur, les poissons pris dans le filet et les pêcheurs qui tendent le filet. État du monde et état du Sujet s'imbriquent, se court-circuitent, et notre subjectivité est tout autant le produit du néo-libéralisme, que le néo-libéralisme est le produit de nos subjectivités. Économie libérale et économie libidinale, plus-value de Marx et plus-de-jouir de Lacan, forment un pas-de-deux. Croissance et jouissance sont les 2 moteurs du capitalisme qui détruisent le Sujet et ruinent la planète.

Le discours dominant façonne nos représentations, colonise la pensée, jusqu'à ce qu'elle s'anesthésie sous un matraquage de slogans. Les mots ne sont plus faits pour penser la réalité mais pour nous y adapter : l'écologie n'est plus désirable, mais punitive, **les « écologistes » sont des « éco-terroristes », ou des « éco-anxieux », le nucléaire, par un tour de passe-passe, devient « énergie verte et renouvelable », la « gauche » est « gauchiste », puis « islamo-gauchiste », critiquer la politique de Netanyahu devient de l'anti-sionisme, tandis que l'anti-sionisme est assimilé à l'antisémitisme, l'insécurité est le fait de l'immigration, sans remettre en question l'accueil de ces hommes et femmes en exil...** « *De minuscules doses d'arsenic qu'on avale sans y prendre garde* », écrivait **Victor Klemperer qui suivait la montée du nazisme dans l'opinion. Manipulations langagières, post-vérités, vérités alternatives** en inflation sur les réseaux sociaux banalisent les « fake news » et mettent à mal **la démocratie.** Forme de résistance à **la crise de confiance en la parole publique, l'autoroute complotiste prétend révéler l'envers du décor par un contre récit.** Comme au pays Océania d'Orwell, de tous côtés « *le mensonge passait dans l'histoire et devenait vérité* ». ¹⁶

La manipulation de l'opinion a été conceptualisée sous le nom de la fenêtre d'Overton : les idées font, dans un premier temps, scandale, puis on s'y habitue, jusqu'à ce qu'elles se banalisent pour devenir acceptables, et en fin de compte majoritaires : la fenêtre d'Overton suit ce processus de l'acceptabilité des idées au fil du temps. Multiplier les déclarations scandaleuses permet de faire accepter celles qui le sont un peu moins, et ainsi la fenêtre se déplace par paliers et la dérive droitnière se banalise et gagne du terrain.

Lacan, dès les années 70, s'intéressait au discours capitaliste, et montrait comment le fétichisme de la marchandise avait détruit le lien social : « L'exploitation du désir, c'est la grande invention du discours capitaliste... Qu'on soit arrivé à industrialiser le désir, on ne pouvait rien faire de mieux pour que les gens se tiennent un peu tranquilles... ». Les pays riches sont ce fruit tentant qui contient en son cœur le ver qui le détruit : un ver nommé croissance, productivisme, profit et qui implique surconsommation, surexploitation, gaspillage, jusqu'à produire un écosystème moribond et un désastre humanitaire. « *Ca se consomme si bien que ça se consume* » poursuit *Lacan* et il

¹⁶ Georges Orwell « 1984 », éd Gallimard, 2014

ajoute « *Ce n'est pas parce que la Verwerfung rend fou un sujet, qu'elle ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié* »¹⁷... « **la Verwerfung, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique... le rejet de la castration** ». **Nous y sommes : Industrialiser le désir, c'est faire prothèse à l'angoisse de castration, en saturant le manque par l'accumulation des biens, c'est** capter l'objet (a), cause du désir, pour le remplacer par des objets consommables à profusion. Le Sujet divisé par la castration a consenti à se laisser séduire et réduire à l'état de consommateur anesthésié, car il est plus facile de saturer la béance qui nous divise par des objets à renouveler, que de faire de l'objet cause du désir, le socle d'une sublimation.

Il y a 25 ans, Charles Melman avançait l'idée d'une « Nouvelle économie psychique »¹⁸. Sur fond d'effacement de la fonction contenante des institutions, sur fond de dérégulation sociale, sur fond de délitement familial, les nouvelles formes cliniques apparaissent comme le miroir d'une société qui **n'a pour amarres que la boussole des profits. Profiter...c'est** surfer sur l'écume de la jouissance pour s'épargner les affres de la castration. Les nouvelles formes cliniques livrent **à ciel ouvert** le retour du refoulé primaire ; **le passage est direct, sans métabolisation, sans subjectivation.**

Si le renoncement pulsionnel exigé par la société était, selon Freud, responsable des névroses, aujourd'hui le malaise dans la civilisation passe par une **ivresse de la démesure, quand** les pulsions libérées sont privées du cadre qui les limitent. **Alors, l'au-delà du principe de plaisir, ou encore la pulsion de mort, nourrissent** le monde dans lequel nous vivons. Ce qui renvoie à cette question : Pourquoi le père et qu'est-ce qu'un père ? Ce à quoi Paul Laurent Assoun répond « *Le père est celui qui brille toujours pour l'inconscient par son absence ou sa nécessité* ». Là où la famille traditionnelle se construisait autour du « patriarcat » et engendrait des générations d'enfants angoissés, aujourd'hui, les pères sont stigmatisés d'être associés au patriarcat, à moins qu'ils ne fassent office d'auxiliaire de la mère. Exit le Nom-du-Père, opérateur symbolique pacifiant, qui **reste confondu avec le pouvoir patriarcal inhibant.** On jette ce qui tient lieu de fonction symbolique avec l'eau du bain de l'autoritarisme. Alors, **faute de pouvoir se heurter à un tiers qui fasse limite à la jouissance, le fantasme œdipien parricide se transforme en violence en acte contre tout ce qui fait limite. A défaut de** castration symbolique, **la rencontre avec l'interdit prend valeur dans le réel** d'enjeu de vie et de mort. Aussi les vannes de l'agir s'ouvrent et témoignent d'un monde interne ravagé de pulsions mortifères qui se donnent à cru, faute d'être passées par le tamis de la castration.

¹⁷ J. Lacan Séminaire XIX « Le savoir du psychanalyste », Leçon du 6 janvier 1972 <https://www.lutecium.org/fr/2023/06/seminaire-xix-ou-pire-et-le-savoir-du-psychanaliste/10822#gsc.tab=0>

¹⁸ Charles Melman *L'homme sans gravité*, éd. Gallimard 2005

« *Un passage à l'acte* », écrit Pierre Legendre, « *s'agence sur fond de non-séparation d'avec soi* »¹⁹. Sans écart pour penser le monde et se penser dans le monde, sans **issue sublimatoire**, la bipolarité se joue de dépression en manie, sans pouvoir être dialectisée. La « nouvelle économie psychique » se décline selon un mécanisme primaire d'expulsion et d'incorporation, entre décharge d'un trop-plein pulsionnel et remplissage d'un vide existentiel : excitation/dépression, boulimie/anorexie, violence/addictions. Sans procès de subjectivation, le refoulé primaire, à fleur de corps, se traduit par une clinique de l'urgence, une clinique de la violence, une clinique de la jouissance, ce que j'appelle une clinique du Réel. Ce qui me renvoie à Ferenczi qui écrit « *Dans les moments où le système psychique fait défaut, l'organisme commence à penser* »²⁰. Et penser pour un corps, c'est décompenser.

Le Sujet post-moderne rejette la castration et fuit sa division. Pétrifié en un moi compact, il est à la limite de la brisure et du « pétage de plomb ». L'épaisseur du trait qui dessine l'écart entre l'énoncé et l'énonciation s'efface et, avec lui, s'efface la dimension du Sujet divisé. Le dit se veut brut, sans duplicité, et n'admet ni interprétation, ni interrogation, ni discussion. L'inconscient, insupportable effraction du moi dans sa toute puissance, n'a plus droit de cité. Castration, Phallus, Oedipe, Inconscient sont devenus des mots tabous, proscrits comme insulte à la vérité-toute, la vérité telle qu'énoncée.

Des personnages sans fondation, sans histoire, sans amarrage dans l'espace et dans le temps, cherchent en vain leurs repères dans la terre meuble de la déliaison sociale. Alors, ils foncent et se défoncent à la recherche d'un point fixe, totalitaire, sans reste, qui va vectoriser leur vie. Ils deviennent les toxicomanes ordinaires des offres du Marché, dans l'espoir que la consommation viendra à bout de l'angoisse, à bout de la castration et de la division. Pour suturer l'angoisse du **vide qui l'étreint**, le Sujet post-moderne cherche à se saturer, jusqu'à ce que, encombré d'un trop-plein de jouir, son corps comme sa tête souffrent d'obésité. **Anorexique scolaire, puis anorexique du savoir, l'obésité psychique prive de rêver, de créer, de désirer, de sublimer. Alors, l'enfant dit TDAH est appelé par tout et par rien, sans jamais pouvoir renoncer, ni se contenter, ni se concentrer. Elevé sans contrainte, mais sous contrainte de ses seules exigences pulsionnelles, à défaut de pouvoir vivre le Tout, il zappe sa vie sans être en mesure de s'y inscrire, pour ne rien perdre.**

A ne rien vouloir savoir de l'inconscient qui nous divise, l'étranger devient l'écran où se projettent nos fantasmes. De nouvelles lignes d'apartheid identitaire préservent du fantasme d'intrusion et d'anéantissement, jusqu'au fantasme de purification. L'imaginaire sur sa pente paranoïaque balaye alors la

¹⁹ Pierre Legendre : *Le crime du caporal Lortie, Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1989.

²⁰ Sandor Ferenczi : *Journal clinique*, Ed Payot, p.49

Loi commune pour faire place à la loi privative, jusqu'à envahir le Capitole. « *Ainsi commence le fascisme* », écrivait Françoise Giroud, « *il ne dit jamais son nom, il rampe, il flotte, quand il montre le bout de son nez, on dit : « C'est lui ? Vous croyez, il ne faut rien exagérer », et puis un jour on le prend dans la gueule, et il est trop tard pour l'expulser* »²¹.

*Pour autant, je préfère penser avec Pierre Dac qu'« il est encore trop tôt, pour savoir s'il est trop tard ». Si la psychanalyse ne peut changer la face du monde, elle permet de se désaliéner des idées reçues et de préserver cet écart de pensée qui ouvre sur d'autres récits. La psychanalyse est un antidote à la désobjectivation programmée, c'est un enjeu subjectif et politique, intime et collectif, c'est même disait Lacan « la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel, ...le réel que l'analyste a pour mission de contrer ».*²²

*

**

²¹ Françoise Giroud : *Gais-z-et-Contents*. Journal d'une Parisienne, t. 3 (1996)

²² J. Lacan : *La troisième* (conférence à Rome le 1^o novembre 1974)

L'imaginaire non spéculaire des manières de faire-monde

Pierre Dardot

-:-:-:-

Imagination et imaginaire

Selon une opposition tenace qui traverse de nombreux champs disciplinaires, l'imagination est une faculté que possède l'individu comme sujet alors que l'imaginaire constitue à l'inverse un ensemble de représentations qui prend sa source dans la société et dont la diffusion manifeste l'action inconsciente de la société sur l'individu. Une certaine psychologie ou sociologie tend à opposer explicitement l'« imaginaire » à l'« imagination ». Christophe Dejours affirme ainsi : « L'imaginaire (social) s'oppose ici conceptuellement à l'imagination (subjective). L'imagination est le résultat du travail psychique de liaison, à partir de formes figurées (les fantasmes) *produites par le sujet* lui-même et de leur association à des pensées latentes. [...] L'imaginaire social, en revanche, est un répertoire d'images *données de l'extérieur par la société...* ». L'imaginaire social fonctionne alors un peu comme un « prêt-à-penser », s'apparentant de très près à ce que l'on nommait naguère l'« idéologie ». L'opposition du subjectif et du social recouvre alors celle de l'intérieur et de l'extérieur.

L'imaginaire comme dimension constitutive du moi

Une telle opposition peut sembler à bon droit suspecte à un examen plus circonspect des prétendus « pouvoirs » du sujet : de quel droit subsumer tous ces actes sous une même faculté ou pouvoir qui prendrait le nom d'« imagination » ? On a affaire à une visée par laquelle un sujet pose un objet sous différents modes (soit comme inexistant parce que son existence est impossible, soit comme inexistant parce que n'ayant jamais existé jusqu'alors, soit comme ayant-déjà-existé mais n'existant plus, etc.). On peut élargir le cercle et envisager un acte ou une visée par laquelle un sujet se rapporte à son objet sur le mode de l'anticipation, c'est-à-dire en le posant comme n'existant pas encore parce qu'à venir (l'architecte inventif est sans doute tenté de projeter la réalisation de la forme de sa maison dans l'avenir). Mais, à l'inverse, on peut se demander si toute « anticipation » présuppose une telle relation intentionnelle d'un sujet à un objet ou s'il ne faudrait pas admettre une anticipation structurante en-deçà de cette division sujet-objet et donc de toute anticipation intentionnelle.

Prenons ce que Lacan présente au début du Livre II du Séminaire comme « une découverte de l'expérience », et non comme une « catégorie » indépendante de l'expérience (ou *a priori*) : la découverte de ce que « le moi, dans son aspect le plus essentiel, est une fonction imaginaire » et que la « structure fondamentale, centrale, de notre expérience, est proprement de l'ordre imaginaire »¹. À l'encontre de tout naturalisme, Lacan souligne la distinction entre la fonction imaginaire telle qu'elle intervient dans la nature et la fonction du moi qui est présente chez l'homme. Dans l'annonce des subdivisions qui figure en tête du chapitre III du Livre II, « L'univers symbolique », l'expression étrange : « L'imaginaire naturel » est suivie immédiatement de cette autre : « Le dualisme freudien ». Illustrant la première expression, Lacan évoque toutes les « captations gestaltistes » liées à la parade chez les animaux, « si essentielle au maintien de l'attraction sexuelle à l'intérieur de l'espèce ». Mais la grande découverte de l'analyse, poursuit-il, c'est que l'homme fonctionne déjà différemment relativement à la vie de l'espèce elle-même : « Il y a déjà chez lui une fêlure, une perturbation profonde de la régulation vitale. C'est là l'importance de la notion qu'a apportée Freud de l'instinct de mort. » Par cette référence à la notion de l'« instinct de mort » telle qu'elle est élaborée dans *Au-delà du principe de plaisir*, à savoir celle d'un retournement de la pulsion d'agressivité contre le moi, Lacan introduit à ce qu'il appelle le « dualisme freudien » : Freud, nous dit-il, « a voulu sauver un dualisme à tout prix » à l'encontre d'une conception « unitaire » et « naturaliste » de l'homme qui « nous réintroduisait à une philosophie de la nature. » Mettant les points sur les « i », il indique que ce dualisme « n'est rien d'autre que ce dont je parle quand je mets en avant l'autonomie du symbolique ». Dans le chapitre IV du Livre II, « Une définition matérialiste du phénomène de conscience », il introduit « la perspective exacte de l'excentricité du sujet par rapport au moi » : le *sujet* n'est pas le *moi*, le véritable sujet est l'inconscient, « ce sujet inconnu du moi, méconnu par le moi », qui est « le noyau de notre être » (*der Kern unseres Wesens*)². Autrement dit, le moi n'est pas une « erreur » au sens d'une « vérité partielle » que l'on pourrait redresser en la complétant, il est en lui-même méconnaissance nécessaire du sujet parce qu'il « est un objet » qui remplit la fonction de l'imaginaire³. Que cet imaginaire soit un illusoire, voilà qui est indéniable. Mais on aurait tort d'en inférer que cet illusoire est purement subjectif. L'imaginaire comme fonction du moi est « un illusoire parfaitement objectif »⁴. À travers toutes ces formules, ce qui est visé, c'est bien entendu toute la tradition philosophique qui fait du rapport à soi de la conscience une sorte d'originaire qu'elle baptise indifféremment du nom de « sujet » ou de « moi ». La « découverte de l'expérience » dont il a été question plus haut est donc celle de l'expérience

¹ Jacques Lacan, *Le Séminaire livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Seuil, 1980, p. 50.

² *Ibid.*, p. 59.

³ *Ibid.*, p. 60.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

analytique, à savoir celle de la non-coïncidence du « sujet » (comme « inconscient ») et du « moi » (comme « fonction imaginaire »).

C'est dans la lancée de ces considérations que se trouve introduite « l'expérience du miroir ». Elle l'est par le truchement d'une image saisissante, celle du paralytique et de l'aveugle : le paralytique, soit celui « qui ne peut pas se mouvoir seul si ce n'est de façon incoordonnée et maladroite », est maîtrisé par l'image du moi « qui est aveugle, et qui le porte ». Lacan se réfère ici à un poème du moyen âge, mis en fable au XVIII^e siècle, dans lequel deux personnages pallient leurs infirmités respectives en collaborant : l'aveugle porte le paralytique tandis que le paralytique guide l'aveugle. L'aveugle dit au paralytique : « J'ai des jambes et vous des yeux : moi je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide, vos yeux dirigeront mes pas mal assurés : mes jambes à leur tour iront où vous voudrez »⁵. Au-delà de la morale un peu convenue de la fable sur les bienfaits de l'entraide mutuelle, Lacan y lit la possibilité qu'un être ne puisse trouver son unité que dans sa relation à un autre, à l'instar du paralytique se reflétant dans la position de l'aveugle. La carence motrice du paralytique en vient alors à signifier analogiquement la dépendance motrice du nouveau-né. Et de même que le paralytique projette son indépendance dans les possibilités motrices de l'aveugle, de même le nouveau-né anticipe une indépendance motrice dont il est privé dans celle du double perçu dans le miroir. Il est à remarquer que c'est le paralytique qui est détenteur de la vision et que la fonction du regard se situe du côté de l'aveugle. Autrement dit c'est le paralytique qui est fasciné et c'est l'aveugle qui commande⁶. Le paralytique « ne peut s'identifier à son unité que dans la fascination, dans l'immobilité fondamentale par quoi il vient correspondre au regard sous lequel il est pris, le regard aveugle » : « La fascination est absolument essentielle au phénomène de constitution du moi. C'est en tant que fascinée que la diversité incoordonnée, incohérente, du morcelage primitif prend son unité »⁷.

Cette expérience, loin de se réduire à une simple étape dans un processus de maturation psychologique, se révèle à l'examen à la fois un lieu de naissance et une structure indépassable qui manifeste la relation étroite entre « séparation » et « constitution ». Lacan fait en effet fond sur la racine latine *pars* (partie) que l'on retrouve aussi bien dans *separare*, séparer, que dans *se parere*, s'engendrer soi-même, si bien que, comme il le dit, « c'est de sa partition que le sujet procède à sa parturition »⁸. L'anticipation du corps unifié n'est donc pas un acte de l'imagination qui aurait sa source dans le sujet-conscience ou qui procéderait d'un pouvoir « du » sujet. Il s'agit plutôt, à travers l'expérience du miroir, de la constitution du moi lui-même, de sa génération ou de son engendrement. Par là il

⁵ Jean-Pierre Claris de Florian, « L'aveugle et le paralytique », in *Fables* (1792), Paris, De l'imprimerie de P. Didot L'Ainé, BnF Gallica.

⁶ Cf. Nicolas Dissez, « Ouverture », *Les apologues de Jacques Lacan*, 2022, PUF

⁷ Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre II*, op. cit., p. 67.

⁸ Cité par Bertrand Ogilvie, *Lacan Le sujet*, PUF, 1993, p. 107.

se vérifie que le moi comme fonction imaginaire, loin d'être purement subjectif, « détermine à un certain niveau la structuration du sujet »⁹.

La conclusion qui s'impose est que *l'imaginaire est irréductible à l'imagination*, de la même manière que le réel n'est irréductible au physique et le symbolique au culturel : l'imaginaire est une *fonction* à partir de laquelle le moi se constitue, l'imagination est sinon une faculté, du moins un *acte* du « sujet », au sens d'une conscience visant un objet de telle ou telle manière. En ce sens l'imagination est dérivée de l'imaginaire et non l'inverse. C'est dire qu'il ne saurait être question dans une telle perspective d'une quelconque « action » de l'imagination sur l'imaginaire, pas plus que d'une « production » de l'imaginaire par l'imagination (pour reprendre les termes de notre problème). L'unité trouvée par le corps morcelé dans l'image de l'autre « qui est sa propre image anticipée » n'est pas à mettre au compte d'un sujet tout constitué, puisqu'elle est ce par quoi se précipite sa constitution. Mais la primauté de l'imaginaire sur l'imagination ne fait jamais que renvoyer au nouage du symbolique et de l'imaginaire lui-même.

Au cœur du symbolique on trouve un invariant structural, celui du Père, qui met en jeu le statut même de cet ordre comme « ordre-univers » dans lequel tout se tient, plus précisément le rapport que le « sujet » entretient avec l'institution de la société. Faut-il faire avec Lacan de la reconnaissance du Père comme Loi la condition de la naissance symbolique du sujet à lui-même ? Le penser c'est situer la source de l'institution sociale dans un Autre transcendant, « indiscutable et intouchable », au lieu de la rapporter à l'exercice d'un pouvoir instituant dont le père est partie prenante sans être jamais à l'origine¹⁰. Comme le dit Castoriadis, « le père n'est pas le père s'il ne renvoie pas lui-même à la société et à son institution, s'il n'est pas signifié à l'enfant qu'il est un père parmi d'autres pères, qu'il l'est pour autant qu'il désire être à une place qu'il n'était pas dans son pouvoir de créer, et qu'ainsi il figure et présentifie pour l'enfant ce qui explicitement le dépasse lui-même à un degré infini - une collectivité anonyme et indéfinie d'individus qui coexistent dans et par l'institution et se continuent en amont et en aval du temps. Seule l'institution de la société, procédant de l'imaginaire social, peut limiter l'imagination radicale de la psyché et faire être pour celle-ci une réalité en faisant être une société »¹¹.

Les dimensions « social-historique » et « psychique » de l'imaginaire radical

Dans ce passage très dense, Castoriadis fait procéder l'institution de la société de l'activité d'une collectivité anonyme et indéfinie : ce qu'il appelle l'« imaginaire social instituant » renvoie à ce collectif anonyme et impersonnel. Corrélativement,

⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire Livre II*, op. cit. p. 68.

¹⁰ Cf. Nicolas Poirier, *Castoriadis L'imaginaire radical*, PUF, 2018, p. 138.

¹¹ Cornélius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1999, p. 450.

ce qu'il appelle l'« imagination radicale » renvoie à la constitution de la psyché individuelle. La distinction classique entre l'« imaginaire » et l'« imagination » s'en trouve passablement brouillée et compliquée : ni l'imaginaire ni l'imagination ne sont au pouvoir d'un sujet qui pourrait en infléchir l'action ou en modifier librement la teneur. Dans les deux cas, et là est l'essentiel, ce qui est produit n'est pas de l'ordre de la « re-présentation », c'est-à-dire d'un redoublement de la présentation. Dans le premier cas, celui de l'imaginaire social instituant, ce sont les « significations sociales imaginaires » (la maîtrise illimitée de la nature par la technique a dès l'origine constitué la bourgeoisie comme classe, l'entreprise est devenue aujourd'hui la signification sociale imaginaire par excellence du néolibéralisme). Dans l'autre, celui de l'imagination radicale, ce sont des fantasmes qui ne sont pas assujettis à un ordre ni à un rapport de représentation à la réalité extérieure. Entre les deux dimensions de l'imaginaire radical il y a une tension irréductible qui peut aller jusqu'au conflit. C'est bien pourquoi Castoriadis parle dans le passage cité plus haut d'une *limitation* de l'imagination radicale par l'imaginaire social instituant.

Conscient de la rupture qu'il introduit relativement à toute une tradition, il se réfère volontiers à la conception de l'imagination défendue par Aristote dans son traité *De anima* qui lui paraît frayer une nouvelle voie, malheureusement recouverte plutôt que suivie ultérieurement. Le texte dans lequel il s'explique sur cette « découverte recouverte » a été écrit en 1978 sous le titre « La découverte de l'imagination ». Dans le traité d'Aristote, Livre III, chapitre 7, on peut lire cette affirmation fondamentale : « les images tiennent lieu de sensations pour l'âme pensante [...] C'est pourquoi l'âme ne pense jamais sans image ». Ce qui veut dire que l'âme ne pense jamais sans ces *phantasmata* qui sont les produits propres de l'imagination, et donc que l'activité de l'imagination est indispensable à l'exercice de la pensée. Au début du chapitre 10 de ce même Livre III, l'imagination se trouve même définie directement comme « une sorte de pensée ». L'imagination dont il est ici question est désignée par Castoriadis comme *première* par opposition à l'imagination *seconde* dont il a été question jusqu'à présent, que ce soit celle de la remémoration ou celle de la recombinaison d'éléments. Car la recombinaison n'est pas la création et l'« imagination première » est proprement créatrice.

Si elle est dite « radicale », c'est en ce qu'elle est originaire et non dérivée. Elle n'est pas en notre pouvoir dans la mesure où elle nous constitue au plus profond de nous-mêmes. Elle est un pouvoir qui nous constitue et non un pouvoir qui est en notre pouvoir, c'est-à-dire un pouvoir que nous pourrions activer à notre gré. Nous sommes depuis toujours déjà pris en elle tout comme, en un sens, nous le sommes dans la pensée (au sens faible de penser à quelque chose). Pour le comprendre, il faut nous détourner de l'*imago* au sens de l'effigie ou du portrait (auquel se rattache encore Lacan à propos du stade du miroir), pour revenir au sens du mot grec *phantasia* (imagination) et de son dérivé *phantasma* (image). *Phantasia* dérive de *phainô* « faire paraître à la lumière ». *Phantasma* (*phantasmata* au

pluriel), terme qui renvoie à la même racine grecque, désigne proprement ce qui paraît à la lumière ou ce qui apparaît, soit des « apparitions » ou des « présentations » plutôt que des « re-présentations », des « re-productions » ou des « imitations » : les apparitions ne redoublent pas le déjà-existant, elles surgissent inopinément et brusquement sans être explicables par ce qui les précède. Si l'on considère la dimension de l'imagination radicale, celle de la psychè singulière (nommé par Freud « inconscient »), cela est tout particulièrement évident. Castoriadis parle à ce sujet d'un flux « illimité et immaîtrisable », d'un « surgissement perpétuel d'images » qui rompt toute « consécution fixe » et toute « correspondance rigide »¹².

Cependant, peut-on se satisfaire d'une réduction du rapport entre ces deux dimensions, celle de l'imaginaire social instituant et celle de l'imagination radicale constitutive de la psychè singulière, à un simple rapport de « limitation » ? Castoriadis sait très bien qu'une telle réduction serait gravement mutilante. Il affirme à maintes reprises que c'est à la psychè singulière qu'il revient de nourrir de sa « sève » l'imaginaire social instituant, faisant ainsi apparaître une certaine « action en retour » de l'imagination radicale sur l'imaginaire social instituant, même si cette action est indirecte et imperceptible. Mais jusqu'où peut aller cette action ? Certainement pas jusqu'à la production directe par l'imagination radicale de nouvelles significations sociales imaginaires, dès lors que cette production est l'œuvre du seul collectif anonyme et impersonnel, c'est-à-dire de « personne » (*outis*). Mais alors comment non pas libérer l'imagination radicale de toute limitation sociale,¹³ mais rendre pratiquement possible l'action en retour par laquelle la psychè singulière pourra féconder ne serait-ce qu'indirectement la société ? Pour cela l'imagination radicale doit parvenir à « transpirer à travers les strates successives de la cuirasse sociale de l'individu ». Or une telle action en retour est rarissime et imperceptible là où l'autonomie n'est pas instituée, si ce n'est à travers la « transgression » et la « pathologie »¹⁴. Il faut pourtant encourager et favoriser une telle action si l'on veut éviter d'en rester à la dualité d'un *imaginaire social* entièrement soustrait à l'action des individus et d'une *imagination radicale* rebelle à toute détermination. Ce serait en effet oublier que l'acte d'institution peut être, à la faveur de certaines conditions, « explicite », c'est-à-dire « conscient ». Comme tel il relève de la praxis et non d'une production aveugle. C'est d'ailleurs une telle auto-institution explicite qui définit proprement ce que Castoriadis appelle une « révolution ». Mais quelle est la sorte d'imagination qui intervient dans une telle praxis collective ?

¹² Cornélius Castoriadis, *Sujet et vérité*, Seuil 2002, p. 89.

¹³ Cf. Cornélius Castoriadis, *La cité et les lois*, Seuil, 2008, p. 194-195.

¹⁴ Cornélius Castoriadis, *Quelle démocratie ?* Tome 2, 2013, Editions du Sandre, p. 255.

L'imagination délibérative comme imagination politique

Selon Aristote dans le livre III (9 -12) du *De anima*, le désir meut le vivant mais il ne le meut pas sans la *phantasia*. Cette imagination, qui est bien une faculté spécifique, est sensitive (*aisthètikè*) et, à ce titre, elle est présente chez tous les animaux; ou bien elle est délibérative (*bouleutikè*) et, à ce titre, elle n'appartient qu'aux « animaux rationnels », elle est la forme spécifiquement humaine de l'imagination. Il est remarquable que cette distinction entre les deux types d'imagination ne soit mentionnée nulle part ailleurs dans l'œuvre d'Aristote¹⁵. Que veut dire ici Aristote ? Il faut écarter une méprise : l'imagination délibérative n'est pas l'imagination qui délibère, « délibérative » ne veut nullement dire « délibérante », mais seulement qui a rapport avec la délibération au point de lui être indispensable. L'imagination délibérative est proprement celle qui intervient dans l'activité de délibération, elle est véritablement la condition de cette activité sans pour autant se confondre avec cette dernière : pas de délibération sans exercice de l'imagination délibérative. Mais comment l'entendre ?

Eclaircissons un premier point. En quoi consiste la délibération (*bouleusis*, d'où vient *bouleutikè*) et sur quoi porte-t-elle exactement ? Trois traits la constituent. Tout d'abord elle est œuvre collective : c'est au membre de l'assemblée du peuple (*ecclesia*) qu'il appartient de délibérer sur les affaires communes, la délibération avec soi-même n'étant jamais que la forme intériorisée de la codélibération ou délibération en commun (*sumbouleuein*). Ensuite elle porte sur le possible, c'est-à-dire sur l'avenir. On ne délibère pas sur l'impossible pas plus qu'on ne délibère sur le passé. Enfin, on ne délibère pas seulement sur les moyens mais également sur les fins.

Or quel est le ressort de l'action, si ce n'est la motivation ? Et l'action de l'imagination est à cet égard irremplaçable. Selon Aristote, la sensation n'est source d'aucune action. En revanche, même chez les animaux les plus rudimentaires, la *phantasia* est toujours requise pour qu'il y ait mouvement, si bien qu'elle est cause de l'action et ressort de l'action. Mais la fonction spécifique de l'imagination *bouleutikè* est d'expliquer la motivation humaine. Elle consiste en une capacité de production des *phantasmata* et ces « images » interviennent précisément dans la délibération. Mais de quelle sorte d'images s'agit-il ? On peut supposer que ces images mentales sont détachées de toute expérience sensorielle directe et sont des images de choses absentes parce que rapportées au futur qui est objet de délibération. On peut aller plus loin encore : l'imagination délibérative procède, dit Aristote, à une comparaison entre plusieurs images mentales ou *phantasmata* de manière à former une image unique. Cette image unique fait littéralement voir à tous les participants de la délibération commune ce qu'est précisément l'objet de leur désir, c'est-à-dire la fin qui leur est commune. L'activité de l'imagination délibérative consisterait donc en une élaboration de l'objet du désir et par là une

¹⁵ Comme le souligne Castoriadis, « l'on ne peut que tenir pour capitale » cette distinction tard venue dans le *De anima*.

détermination de la fin de l'action. Elle consisterait à se faire une image plus précise de cette fin, suffisamment précise pour produire la motivation indispensable à l'action. Par là s'éclaire cette formulation d'Aristote selon laquelle c'est par les phantasmes ou pensées qui sont en elle que l'âme pensante, « comme si elle voyait, calcule et délibère des choses à venir par rapport aux choses présentes »¹⁶. L'expression « comme si elle voyait » dit à sa manière tout de la fonction de l'imagination délibérative : on ne peut délibérer des choses à venir que dans l'*anticipation imageante* de l'avenir.

L'imagination politique dans les multiples manières de faire monde

Ces considérations peuvent contribuer à éclairer la place éminente qui tient l'imagination dans les expérimentations sociales et politiques contemporaines, place qui est directement fonction de celle qu'y prennent la codélibération ou délibération en commun. On est là très loin des « phalanstères » de Fourier et des « Icarie » de Cabet qui se voulaient conformes à des plans imaginaires de reconstruction intégrale de la société. Ces utopies étaient des modèles abstraitement élaborés auxquels les pratiques devaient se conformer. On se demandait comment réaliser localement des plans imaginaires de société parfaite conçus dans le moindre détail : un bon exemple en est fourni par le *Code de la Communauté* de Théodore Dézamy (1842), qui prévoit de diviser la communauté nationale en autant de communes dont le territoire devra être le plus égal et le plus régulier et le nombre d'habitants égal à 10000. L'imagination qui est à l'œuvre dans ce plan est une imagination architecturale et même *cadastrale*. On comprend que le rêve d'une société parfaite, harmonieuse et transparente à elle-même, fonctionne aujourd'hui plus comme un repoussoir que comme un attracteur de désir. Les expérimentations actuelles, que ce soit celle de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, celle du Chiapas au Mexique, celles des peuples autochtones d'Amérique (comme les Mapuche) mais aussi celles des mouvements féministes et écologistes sur ce même continent, inaugurent un tout autre rapport à l'avenir : elles constituent des « utopies concrètes » ou encore des « utopies réelles » (Erik Olin Wright, *Utopies réelles, L'horizon des possibles* La Découverte 2017) qui entendent offrir une sorte d'« image réduite » de nouvelles relations sociales et donnent à « voir » la possibilité d'un autre avenir. Ce qui est en jeu, c'est une fonction de l'imagination comme figuration anticipante ou *préfiguration*. Ce qui est en jeu, c'est un rapport nouveau entre expérimentation et imagination : l'imagination se fait *expérimentale* au lieu d'être *architecturale* ou *planificatrice*, comme c'était le cas au XIX^e siècle. Elle permet d'échapper à l'opposition entre l'imaginaire utopiste débridé et la science de la nécessité historique : il s'agit d'ouvrir le présent à toutes ses possibilités pratiques et d'imaginer à partir des pratiques elles-mêmes différents mondes ou différentes manières de faire monde.

¹⁶ Aristote, *De anima*, III, 7 (traduit par Castoriadis in *Domaines de l'homme*, Seuil, p. 415).

Pourquoi parler ainsi de différentes manières de *faire monde* ?

La notion de monde requiert une re-problématisation. "Le" monde au singulier a longtemps été compris, à l'intérieur de toute une tradition théologique et philosophique, comme « univers » ou comme « tout », mais ce sens est aujourd'hui incapable de constituer un principe d'orientation éthique et politique. Si l'on peut parler du monde au singulier c'est de notre monde, c'est-à-dire de la Terre. Ce monde est assurément unique et singulier et cette unicité résulte d'une histoire qui est celle de la vie, dont nous sommes issus et à laquelle nous appartenons en vertu de notre condition de terrestres. Cependant, pour commune que soit cette condition, elle ne suffit pas à constituer un monde commun. Le fait dont il nous faut partir n'est pas celui d'un monde commun dont nous aurions seulement à déployer toutes les virtualités, mais celui d'un monde profondément et irréductiblement divisé selon des lignes d'affrontement. Il en découle que la politique doit être envisagée non comme « un art de la composition et du vivre-ensemble, animée par une visée de réconciliation ou de défense des interdépendances », mais redéfinie « comme *conflit de mondes* opposant non seulement des territoires mais des régimes de relations impossibles », soit des manières incompatibles d'entrer en relation avec les autres hommes et avec les vivants¹⁷. S'il y avait un monde commun, nous n'aurions pas à lutter pour le faire advenir. S'il y avait un monde homogène et uniforme, nous ne pourrions même pas lutter pour faire advenir un monde commun, faute d'un écart à creuser ou d'une faille à élargir.

L'essentiel est de comprendre que le commun n'est pas donné, pas plus sous la forme d'une communauté d'appartenance que sous la forme d'un monde commun. Commun n'est nullement la qualité de ce qui est unique et identique. Commun ne nomme pas une qualité, mais d'abord et avant tout un type de pratique.

Autant dire que c'est par les *pratiques* qu'il faut aborder le problème de la construction d'un autre monde, ou, plus exactement des multiples manières de faire monde susceptibles de contribuer à cette construction. Un monde c'est *un certain agencement de pratiques qui engagent des rapports avec les autres humains et avec les autres vivants*. Les communs ne sont pas des choses inertes offertes à la prise de sujets souverains et les collectifs humains qui en font partie ne sont pas des sujets faisant face à un environnement externe. Ils consistent en un lien de dépendance réciproque entre des collectifs humains et non-humains et leurs milieux de vie. Ces multiples manières de faire monde ne coïncident pas avec les « mondes communs » tels que les définit l'anthropologie à partir de ce qu'elles appellent des « modes d'identification » (animisme, naturalisme, totémisme, analogisme). Bien plutôt, elles les *traversent* et les *débordent* et c'est par là qu'elles ouvrent la voie à une politique des mondes multiples.

¹⁷ Léna Balaud et Antoine Chopot, *Nous ne sommes pas seuls*, Seuil, p. 107 (nous soulignons).

Car ce qui est en cause, c'est la relation des différentes manières de faire monde entre elles. Il est une vieille formule zapatiste (elle date de 1996) qui provoque à penser bien plus que et bien au-delà de la formule altermondialiste archi-rebattue « un autre monde est possible ». Son immense avantage tient à qu'elle ne se contente pas d'évoquer la possibilité d'un autre monde, mais dit ce que doit être cet autre monde, en affirmant qu'il faut construire un monde tel qu'il fasse place en son sein à de nombreux mondes. Ces nombreux mondes ne sont pas des « parties » au sens de composants ou d'éléments, si bien que le monde commun résulterait par composition des « nombreux mondes » : qu'il y ait place pour un tel nombre n'implique nullement que ces mondes soient des composants, mais seulement que ces mondes fassent place les uns aux autres. Pour reprendre les termes de Jérôme Baschet, « il ne s'agit pas de petites différences, d'opinion ou d'idéologie, mais d'une multiplicité de façons de faire-monde, ce qui engage des manières d'être, de faire et d'entrer en relation avec les autres profondément hétérogènes », donc des manières de sentir et aussi des manières d'entrer en relation avec les non-humains. Il faut donc en tirer cette conséquence : « Dans l'écologie des mondes multiples, il n'y a pas de place pour les mondes qui ne font pas place aux autres mondes »¹⁸.

Ce qui est en cause c'est la relation d'un monde aux autres mondes qui est signifiée par le « faire place ». Relation d'incompatibilité ou de compatibilité ? Tel est le fond de la question. On peut parler de mondes « compossibles » pour désigner « des mondes qui peuvent coexister simultanément sans s'exclure mutuellement » et qui sont donc « reliés politiquement par la défense de régimes de relations, différents mais alliés, qui rendent possible et prennent soin de l'habitabilité de la Terre »¹⁹. Mais cette compossibilité-là n'a rien à voir avec la « compossibilité » prise au sens leibnizien²⁰. Il est seulement question de *compatibilité des mondes* actuels ou en formation, relativement à un critère qui n'est autre que celui de l'habitabilité de la Terre. Le monde dominant, qui est le monde de l'accumulation du capital telle qu'elle est garantie par la souveraineté de l'État, tend au *monocosmisme*, et c'est pourquoi il est incompatible avec la multiplicité des mondes. A l'inverse, les « nombreux mondes » dont parle la formule zapatiste sont des mondes compatibles entre eux, et c'est pourquoi ce sont des mondes qui doivent s'allier contre le monde dominant c'est-à-dire « composer » entre eux selon le sens dynamique de la composition des forces.

¹⁸ J. Baschet, *Basculements Mondes émergents, possibles désirables*, La Découverte, 2021, p. 173.

¹⁹ L. Balaud et A. Chopot, *op. cit.*, p. 105.

²⁰ Pour Leibniz, ce sont les possibles (définis par la non-contradiction) qui sont ou non compossibles en ce qu'ils peuvent prendre place dans le même monde, et non les *mondes*, qui eux sont tous également possibles en ce qu'ils sont tous également cohérents et ordonnés.

C'est seulement en partant de ces mondes alternatifs qui s'inventent aujourd'hui que nous pouvons nous proposer de « réaliser au plus tôt, sinon peut-être une maison commune, à tout le moins des mondes *compatibles*, plus accueillants et plus fraternels »²¹. Un monde commun est sans doute moins qu'une « maison commune » mais il est en tout état de cause incompatible avec toute prétention d'un monde à l'unicité, il ne peut être construit qu'en partant des mondes alternatifs qui s'inventent aujourd'hui et communiquent entre eux par leurs pratiques, et c'est par cette manière de transversalisation que l'on peut construire un monde commun. Loin d'être prédonné, le monde commun doit être compris comme horizon des pratiques. En parlant de manières de « faire monde », on met l'accent sur la façon dont les différents acteurs peuvent transformer dans un sens difficilement prédictible les types de relations dans lesquels ils étaient jusqu'alors pris.

On peut aller plus loin encore. Généralement, la compatibilité se définit par l'aptitude à exister ensemble ou simultanément, c'est-à-dire par la non-exclusion, mais on oublie en se satisfaisant de cette définition que compatible et incompatible sont dérivés étymologiquement du radical *compati*, « souffrir avec » : les mondes compatibles entre eux car habitables par tous les vivants ne font donc pas que coexister extérieurement, ils pâtissent les uns des autres et c'est précisément par là qu'ils ouvrent la voie à un monde commun. On pourrait objecter qu'ils sont condamnés à pâtir du seul fait qu'ils existent en même temps. Ce qui est en jeu ce n'est pas le fait de subir d'une manière passive l'action des autres mondes, c'est le fait de mettre à l'épreuve une capacité de se laisser altérer par les autres qui présuppose une disposition éthique et politique. On a eu un bon exemple de cette altérabilité réciproque avec la construction d'un commun dans l'action contre les mégabassines qui a permis à la Confédération paysanne et aux Soulèvements de la terre de dépasser des identités politiques figées.

Nous sommes à présent en mesure de reprendre la question du rapport entre imaginaire et imagination telle que nous l'avions posée au début. Un nouvel imaginaire peut être construit à partir des pratiques collectives, qui n'est ni subjectif ni structural ni anonyme ou impersonnel, en tant que ces pratiques impliquent l'exercice de l'imagination politique. Pour prendre un illustre exemple, ce que Kirstin Ross appelle « L'imaginaire de la Commune » (La fabrique éditions, 2015) a procédé d'une imagination « créatrice de sens », celle des acteurs de la Commune, et non simplement la reproduction d'expériences politiques antérieures. Il s'agit d'imaginer un monde autre à partir des multiples manières collectives de faire monde que nous expérimentons dans notre propre présent.

*

**

²¹ P. Descola, *La composition des mondes*, Champs Flammarion, p. 343 (nous soulignons).

De quoi l'autisme est-il le non ?

Maryse Le Bleiz présidente, Nicole Sorand discutante

D'un côté, malgré les « recommandations » négatives de la HAS, nous avons comme psychanalyste une pratique clinique, surtout au sein d'institutions, avec des patients dits « autistes », enfants le plus souvent mais aussi adultes. À quoi disent « non » ces sujets en grande souffrance que nous accueillons un par un et qui bénéficient encore d'une écoute analytique de ce qui insiste sous formes de boucles répétitives et de retrait. D'un autre côté, « autisme » est une invention catégorielle à la suite du néologisme inventé par Bleuler en 1907 qui a pris une ampleur démesurée dans le champ de la « santé mentale », jusqu'à l'indéfinie définition actuelle du « spectre autistique » s'étendant à quiconque manquerait à « communiquer » comme il convient. Cette extension du dit « autisme » interroge ce nom d'autisme comme phénomène sociétal, peut-être par exemple comme retour dans le réel de ce que le discours capitaliste induit comme impératif de « communication » : circulez, y'a rien à entendre. Comment ces « mêmes pas fous » nous parlent d'eux singulièrement et du monde collectivement, depuis leur « mutisme-bas-niveau » ou leur « génialité-haut-niveau » ? Ne sont-ils pas fous de trop de raison folle ?

Loriane Bellahsen

Le syndrome du nid vide

Louis Sciara

Pour un psychanalyste, quels enseignements tirer de la clinique officielle des dits TND, de ses dérives et de son retentissement accéléré sur les politiques de soin.

***Marie-Josée Sophie
Collaudin***

L'envers de la folie :
l'autisme

Marie-Claude Thomas

L'autisme, une autre
approche

*

Le syndrome du nid vide

Loriane Bellahsen

-:-:-:-:-

« Connais-tu le syndrome du nid vide ? » demande Alexandre à Raphaël (*tréma*). Face à la réponse négative de son thérapeute, Alexandre s'explique : « le syndrome du nid vide, c'est quand l'enfant grandit, quitte la maison et que ses parents sont tristes.

- Est-ce une crainte que tu aurais, concernant tes parents, si tu partais vivre en foyer ?
- Non, pas du tout, cela n'a rien à voir. »

Eh oui, pour Alexandre, ses pensées n'ont jamais rien à voir avec sa vie. « Circulez, cela n'a rien à voir ».

Après cet échange, Alexandre rentre chez ses parents, et n'en sortira plus. Dès qu'il s'aventure à l'extérieur, il est saisi par l'angoisse de déféquer sur lui-même. C'est comme s'il n'avait plus de fermetures fiables, plus de clôture psychique ni corporelle. Alors il retourne en courant à la maison de ses parents où il passe des heures aux toilettes. Et il ne vient plus à l'hôpital de jour. Ses parents désespèrent. Sa mère remue ciel et terre pour l'aider à sortir, pour l'emmener chez nous.

De notre côté, équipe professionnelle de l'HDJ, confrontée à l'absence de Alexandre, nous commençons nous-même à éprouver quelque chose qui pourrait ressembler au syndrome du nid vide.

« Une expérience sensuelle qui était là et (...) semblait acquise soudain n'(est) plus là »¹, écrit Frances Tustin à propos de l'expérience traumatique qu'elle suppose au tout début de la vie des enfants autistes. Traumatisme qu'elle identifie comme une prise de conscience trop précoce de la séparation corporelle d'avec la mère, à une époque où prédomine la sensation, donnant à l'enfant « une étrange sensation de perte ». Une séparation physique qui se vivrait comme un trou, un manque, la perte d'un bouquet de sensations. On ressentait qu'on avait une bouche (ou une main, etc ...) et on ne ressent plus rien².

¹ Frances Tustin, *Les états autistiques chez l'enfant*, Le seuil, 1986

² Tustin écrit que l' « on peut comparer cela à l'impression de manque éprouvé lorsque nous avons oublié de mettre notre montre au poignet : une sensation familière tout à coup n'est

Angoisse terrible, terreur maintes fois décrite : « j'ai perdu mon corps », titre du film d'animation préféré d'une autre de nos patientes autistes.

Je parcours des yeux le groupe « actualité » que j'anime depuis quelques années à l'hôpital de jour. Me reviennent fugacement les images d'une chevelure blonde, d'un regard bleu émouvant, d'un sweat gris. Oui, c'est bien Alexandre qui manque, il ne vient plus depuis plusieurs semaines déjà.

Il semble que la question de la séparation, comme insupportable, revienne au premier plan pour lui.

Je repense à notre première rencontre, alors qu'il avait quinze ans. Il avait une qualité de contact typique d'un certain post-autisme : très premier degré, avec des intérêts à dominante spatiale et des raisonnements simplifiés autour d'évidences : une appréhension du monde par sa surface, séquelle typique du démantèlement sensoriel théorisé par Donald Meltzer³.

Or, ce recours à la réduction et au clivage de la pensée, ainsi qu'à une appréhension du monde bidimensionnelle et descriptive a des effets contre-transférentiels importants sur les équipes soignantes qui, à leur tour, se mettent à manifester ces processus. À l'heure actuelle, ce phénomène est aggravé par le réductionnisme des discours politiques et médiatiques majoritaires sur l'autisme (et plus généralement sur le fait psychique), résumé au fonctionnement du cerveau et parfois d'autres organes. Réduction essentialiste, et délire de concrétude socialement consacrés, rencontrent l'archipel défensif de certaines

plus là ». Elle ajoute que « pour le nourrisson hypersensible qui va devenir psychotique cette sensation de manque prend des proportions énormes et devient catastrophique

³ Selon ce praticien, les moments de détresse intenses dans la vie d'un nourrisson peuvent être traversés au moyen d'un processus passif qui s'impose à l'appareil perceptif et démantèle les sensations, en les isolant les unes des autres. L'enfant peut ainsi se concentrer sur une sensation : une lumière, un son, et ne plus éprouver les autres. Trop prolongées et/ou trop répétées, les expériences de démantèlement peuvent entraîner des séquelles importantes sur la mise en place des premières représentations psychiques et par la suite de la pensée. Elles interdisent la vue d'ensemble en focalisant sur les détails isolés. C'est ainsi que se caractérise souvent la pensée autistique : un archipel de représentations, de motifs de pensées, isolés les uns des autres ou reliés par des associations très simplifiées. Les personnes extérieures sont souvent perçues comme réduites à quelques-uns de leurs traits. L'identification est adhésive et sensorielle, de surface, à partir de la description extérieure de la personne. La binarité, le cliché, l'opposition franche et l'évidence sont préférées à la nuance ; le contraste aux dégradés. Le clivage est très intense pour éviter que des liens de sens ne se forment qui susciteraient des émotions explosives. C'est le « cela n'a rien à voir » si caractéristique de Alexandre. Il s'agit de bien tenir à distance des blocs de sens qui ne doivent surtout pas se rencontrer.

pensées autistiques.

Cette prise en étau rend difficile le travail d'équipe d'analyse institutionnelle. C'est l'objet de ce texte.

Alexandre est arrivé à quinze ans, alors qu'il venait d'être renvoyé de son lycée après un conseil de discipline. Il se trouvait alors « sans solution », à domicile. Selon l'air du temps, Alexandre n'avait pas eu de suivi pédopsychiatrique malgré son diagnostic d'autisme. Comme la majorité des patients accueillis dans notre HDJ (spécialisé dans l'accueil des adolescents et jeunes adultes autistes), il avait d'abord été scolarisé en école maternelle ordinaire. Puis, développant son langage verbal et son autonomie pour les actes de la vie quotidienne, il avait continué l'école ordinaire, toujours sans soins, au sein de dispositifs ULIS à l'école primaire, puis au collège, puis en seconde au lycée.

Tant qu'il était au primaire et au collège, il bénéficiait de « temps de regroupement » avec les autres élèves d'ULIS et son enseignant(e) spécialisé(e). Cela créait une classe à part avec sa propre cohésion et sa pédagogie différenciée. Les inclusions en classe ordinaire s'effectuaient sur des temps ciblés, quelques heures par semaines. Mais à partir du lycée, depuis la réforme des ULIS, les temps de regroupement ont été supprimés. Les élèves d'ULIS doivent être inclus 100% de leur temps scolaire en classe ordinaire. C'est bien moins stigmatisant, imagine-t-on. Peut-être pour les autres ? Familles, professeurs, élèves ? Pour la personne concernée, cela se discute, car les moqueries et le harcèlement sont plus intenses en classe ordinaire qu'en classe spécialisée. Surtout, cette manière de faire est beaucoup plus sélective : celles et ceux qui peuvent supporter la pression normative d'une classe ordinaire ne sont pas la majorité et un certain nombre d'élèves ULIS lycée interrompent leur scolarité en cours d'année.

La raison de cette interruption, pour Alexandre, était d'avoir écrit une chanson de rap raciste à propos d'une élève de sa classe et de l'avoir postée sur les réseaux sociaux. Une plainte avait été déposée contre lui et le lycée l'avait exclu par conseil de discipline. Le compte-rendu qui m'avait été envoyé à ce propos précisait que le proviseur avait indiqué à Alexandre qu'en milieu ordinaire, l'on devait se comporter comme un élève ordinaire. Sans soin, il s'est trouvé désœuvré à domicile. Une pédopsychiatre de l'intersecteur qui suivait son petit frère, également autiste mais avec des symptômes beaucoup plus importants, avait eu l'idée d'envoyer une demande d'admission dans notre hôpital de jour pour Alexandre que nous avons acceptée.

Au cours de la première rencontre avec Alexandre, je l'avais trouvé très touchant, malgré le récit assez désaffecté, avec une pointe de sadisme, qu'il avait

effectué des épisodes qui avaient abouti à son renvoi. Je m'étais sentie d'accord avec lui, fâchée contre ce lycée. Je le trouvais émouvant avec son air d'avoir besoin d'affection. Je n'avais pas conscience alors que, comme souvent, beaucoup de choses se jouent dans la première rencontre et que nous étions déjà plongés dans son scénario interne dont je dirais, aujourd'hui, qu'il consiste à rendre l'autre complice de la banalisation de son sadisme par le biais d'un enchevêtrement fusionnel narcissisant. Ce scénario, nous le rejouerions collectivement à plusieurs reprises au cours de son suivi.

Il m'avait expliqué qu'il était tombé amoureux d'une élève de sa classe. Lui ayant déclaré sa flamme, elle avait répondu qu'elle n'était pas intéressée. Il s'était alors senti subitement une haine irrépressible contre le pays d'origine de cette jeune fille. Il avait écrit un rap à propos de ce pays, accumulant les propos bizarres et les clichés dénigrants, qu'il avait ensuite posté sur un réseau social. Il avait été très surpris que cela ait occasionné un conseil de discipline, un renvoi et une plainte pour harcèlement envers cette jeune fille. Il ne voyait pas le rapport car, après tout, il avait bien le droit de ne pas aimer un pays, disait-il, cela n'avait rien à voir avec elle. De son passage au commissariat de police, il avait retenu l'impression sensorielle de l'appui de son pouce sur le tampon encreur pour la relève de ses empreintes digitales.

J'avais toutefois remarqué qu'à l'évocation de ces souvenirs, son regard avait changé, s'était comme allumé, et qu'il avait réprimé un sourire. Les manifestations de sa propre haine l'excitaient visiblement beaucoup.

A l'époque, j'avais accueilli son récit depuis un point de vue critique de la politique actuelle d'inclusion - désinstitutionnalisation, dont le but à moitié (in)avoué est de définancer la pédopsychiatrie. Cette politique dite inclusive est menée sans moyens réels ni réflexion sur la nature profonde de l'autisme et de la psychose : elle n'est basée que sur le déni des symptômes, une injonction à les cacher faite aux élèves concernés, ainsi que sur la croyance magique qu'en fréquentant des élèves dits ordinaires, on devient soi-même un élève ordinaire.

Alexandre n'avait plus pu faire semblant. En conséquence, il ne pouvait plus être « inclus ». Mais comme beaucoup d'autres, sa famille et lui avaient été bercés de récits validistes sur la valeur supérieure du milieu ordinaire vis-à-vis du milieu spécialisé. Au moment où il était renvoyé de l'école, il se retrouvait donc sans soins, et dans un intense sentiment d'échec et de déperdition narcissique.

Pour Alexandre, cette lecture avait toute sa pertinence. Le problème est que j'étais dans l'impossibilité à ce stade de voir en quoi il jouait aussi sa partition dans ce processus.

Alexandre intégra l'HDJ. Il fut rapidement très investi par l'équipe. Il occupait plusieurs champs : la danse, où il pouvait se révéler très émouvant, le dessin, secteur dans lequel il était particulièrement doué, la composition de chansons, le

chant, les questionnements existentiels, d'actualité et politiques. D'autistique, il avait ce rapport adhésif au monde, marqué par un intérêt pour la surface : il était friand de plans de métro, de tracés de trajets, de descriptions, de listes. Il se passionnait pour les transports en commun des grandes villes de France et des pays d'origine de ses parents.

Toutefois, il présenta également dès son arrivée un sadisme marqué. Celui-ci s'exprimait notamment à travers ses dessins qui consistaient majoritairement dans des caricatures, détournements de dessins animés pour enfants, au sein desquelles il introduisait des motifs sadiques et sexuels, le tout marqué par un rabaissement, des humiliations. Il n'aimait pas ce qui était « trop gentil ». Nous découvrions au fur et à mesure sa capacité à haïr, qui se fixait généralement sur d'autres patients ; il s'agissait de ceux qui lui faisaient peur à cause de leur réactions imprévisibles et parfois dangereuses, de ceux qui le dégoutaient à cause de certaines manœuvres auto-sensuelles, ou de ceux qui présentaient un bon niveau de langage et d'autonomie comme lui mais aussi des symptômes importants, comme des crises clastiques ou des phobies dévorantes. Cela n'entrait pas dans ses cases intérieures : dans son monde simplifié, on était soit autiste non verbal, sans autonomie, avec des troubles du comportement violents, comme son plus jeune frère, soit autiste avec un bon niveau de langage et d'autonomie, comme lui. Être un peu des deux, cela brisait sa vision du monde.

Alexandre a rapidement bénéficié d'une thérapie individuelle, d'enveloppements secs, de nombreux groupes thérapeutiques, de séjours, a participé à un très grand nombre de nos projets.

Pour les soignants mais surtout pour les soignantes, il était très gratifiant : il nous dessinait sous les traits de stars de cinéma ou de la chanson, nous complimentait fréquemment sur notre apparence physique, disait nous aimer, nous questionnait sur nos conjoints pour savoir si nous étions célibataires. Parallèlement, nous savions combien il recherchait parfois en vain l'attention de sa mère, souvent accaparée par le plus jeune frère très hétéro et auto-agressif, et de son père, un personnage difficile d'accès.

Gagnées par l'illusion suscitées par lui que nous lui faisons du bien, nous nous sentions particulièrement réparatrices et bonnes soignantes, et cela était bien agréable.

Mais progressivement, une petite musique inquiétante s'installa. Un patient de confession juive le dégoûtait parce qu'il plaçait ses doigts dans son anus ? Voilà que Alexandre se découvrait une passion pour Hitler, se taillait la moustache comme son idole et traçait des croix gammées dans toutes l'institution. Un patient se prenait pour Iago, un animal du film Aladin de Walt Disney ? Voilà que Alexandre multipliait les dessins dénigrants envers ce qu'il appelait « les perroquets irakiens ». Une patiente le regardait trop fixement ? Voilà qu'il lui

donnait à manger des aliments dont il savait qu'elle les digérait mal. Un patient était efféminé dans ses manières ? Voilà qu'il le surnommait avec dédain « l'homosexuel sud-Américain ». En entretien familial, nous ne trouvions pas beaucoup de soutien : le père de Alexandre, adepte du second degré, plaisantait sur le fait que Hitler valait mieux que Alexandre puisqu'il aimait les chiens, contrairement à son fils (or le père de Alexandre adorait les chiens). La mère de Alexandre banalisait systématiquement ces épisodes en ayant l'air de trouver que nous faisons beaucoup de bruit pour rien. A ce qu'on en sache, disait-elle, il ne s'agissait que de paroles et de dessins et Alexandre n'avait jamais attaqué personne physiquement. Il ne fallait pas oublier qu'il était autiste, nous répétait-elle. Elle était adepte des raisonnements très concrets et, lorsque nous lui propositions une hypothèse d'ordre psychique, elle nous répondait toujours : « Vous croyez ? Moi, je crois que cela n'a rien à voir ».

Nous sentions pourtant qu'il fallait fortement limiter Alexandre, ce que nous faisons au moyen de suspensions, de rappel du règlement, de discussions dans les groupes de paroles soignants- soignés et au groupe actualité et d'entretiens familiaux.

Mais il se trouve que par ailleurs, nous baignions dans une sorte d'euphorie collective, car l'équipe s'entendait bien, il n'y avait pas de conflit majeur dans le collectif soignant, nos liens avec les patients et familles étaient bons et nous enchainions des projets stimulants de toutes sortes, auxquels Alexandre participait d'ailleurs activement. Cela, d'une certaine manière, agissait comme une sorte d'hypnose auto-idéalisante qui nous empêchait de lutter suffisamment contre la banalisation des actes de Alexandre mise en œuvre par sa famille

Puis, lors d'un repas de Noël, repas de fête de l'HDJ par excellence, Alexandre se jeta sur un patient de l'institution, un jeune homme présentant une psychose symbiotique avec un regard très fixant. Alexandre chercha à arracher les yeux de ce patient et seule la réaction immédiate de son éducatrice référente et d'autres membres de l'équipe permirent de le tenir à distance de ce jeune homme. Par la suite, Alexandre s'effondra en larmes dans un accès de désespoir prolongé et inarrêtable.

Je repense à cet épisode comme à un fossé qui ouvrirait la terre en deux juste sous mes yeux.

J'avais rédigé une lettre pour demander une hospitalisation immédiate de Alexandre sur son secteur adulte qui avait été acceptée. C'était son premier lien avec son service adulte.

Immédiatement, cela cliva l'équipe. Il faut savoir que, par tradition, les

hospitalisations en psychiatrie adulte étaient mal vues dans cette équipe, qui s'était constituée historiquement comme offrant « une alternative à l'hospitalisation complète ». Si l'un de nos patients était hospitalisé, c'était donc que nous étions en échec. Par ailleurs, un préjugé circulait alors dans l'équipe, que je partageais d'ailleurs plutôt, selon lequel les patients psychiatriques étaient forcément maltraités en hospitalisation et bourrés de médicaments et que, in fine, cela ne servait à rien.

C'était aussi ce que pensait la mère de Alexandre, peu empathique vis-à-vis du jeune homme attaqué, fâchée de cette décision d'hospitalisation qui lui donnait beaucoup de problèmes et ne représentait aucun intérêt à ses yeux.

L'équipe de secteur elle-même nous avait fait comprendre que si Alexandre sortait vite, cela l'arrangerait car elle avait besoin de place pour d'autres patients.

Mais de mon côté, et pour une partie de l'équipe également, tout avait changé. Le mythe du bon patient gratifiant qui évolue bien, du garçon certes un peu sadique mais tellement touchant avait explosé à mes yeux et me faisait désormais horreur, j'en avais honte et j'étais accablée par notre aveuglement. J'y voyais toute l'ampleur de notre erreur : Alexandre nous avait flattées narcissiquement, alors même que notre travail apporte parfois tellement peu de gratifications, et cela nous avait empêché de nous pencher sérieusement sur ce qu'il manifestait et d'avoir les idées claires.

Or, l'hospitalisation en psychiatrie adulte apportait une limite.

Quand il revint à l'hôpital de jour ensuite, il était effectivement fort médiqué et donc sédaté, ralenti, ayant perdu son autonomie habituelle.

Mais cela aussi, finalement, constitua une limite pour lui. Et cela ne dura pas très longtemps.

Le secteur adulte semblait très débordé, mais je fis le pari de compter sur eux. En insistant, j'obtins que Alexandre ait un psychiatre référent au CMP qui le reçoive régulièrement et s'occupe de la prescription médicamenteuse. Au cours des années, ce soignant est d'ailleurs devenu un tiers important qui permit que d'autres hospitalisations puissent avoir lieu à des moments clés.

Ce premier passage à l'acte hétéro-agressif très impressionnant offrit la possibilité d'entrer beaucoup plus en contact avec le monde intérieur de Alexandre. Il apparut que sa vie psychique était hantée par plusieurs motifs catastrophiques, parmi lesquels :

L'ambiance violente de sa période d'inclusion en école ordinaire, marquée de moqueries, d'indifférence affichée à son égard, de rejet, mais aussi des tentatives de manipulation par d'autres élèves, d'abus de sa naïveté, d'entraînement dans des mensonges et dissimulations à visée malveillante, lui qui était incapable de mentir et de comprendre les sens cachés du langage. Il décrivit aussi ses propres accès de violence physique à l'école, que nous ignorions. Cette scolarité ordinaire restait pourtant à ses yeux un très grand motif de fierté et de distinction vis-à-vis d'autres personnes autistes.

La conviction d'avoir failli tuer un enfant par étranglement dans un pays étranger, alors qu'il était jeune adolescent. Il était fasciné par le souvenir d'avoir enserré de ses mains le cou d'un petit garçon que gardait une amie de sa mère assistante maternelle, car ce petit garçon « criait trop ». Les adultes, surprenant la scène, l'avait selon lui mis dehors plusieurs heures, mais auraient décidé de cacher la vérité aux parents de l'enfant.

Des flash-back véritablement traumatiques quant aux épisodes de violence de son frère. Plus jeune que lui de deux ans, autiste de type Kanner, celui-ci manifestait fréquemment des crises clastiques redoutables qui avaient détruit en partie le domicile familial et mis en danger physiquement la mère de Alexandre. Elle témoignait elle-même parfois, de façon assez affolante, présenter des symptômes cardiaques graves liés aux accès de stress intenses qu'elle avait vécu avec son deuxième fils. En même temps, ce plus jeune fils l'avait entraînée tout entière dans une fusion pathologique qui la faisait se sentir la personne la plus totalement indispensable à sa survie, à son bien-être. Cette position sacrificielle avait sa part addictive qui faisait qu'il était difficile de l'en détacher, tant que ce garçon ne serait pas accueilli dans un lieu adéquat à ses yeux.

La tension montait à l'hôpital de jour. Depuis son retour d'hospitalisation, Alexandre ne voilait plus ses motifs haineux ni ses intentions malveillantes. Plusieurs patientes et patients en firent les frais : gestes, propos et dessins menaçants, actes à type de vols et de dissimulation plus construits consistant à créer l'angoisse chez l'autre. Il était très attiré par des pratiques perverses et manipulatoires. Par ailleurs, il se fit plus pressant quant à sa quête amoureuse dirigée vers les professionnelles de l'hôpital de jour et débuta une fixation érotomaniaque sur son éducatrice référente.

Notre équipe était profondément clivée. Il y avait celles et ceux dont je faisais partie qui pensaient que Alexandre répétait un scénario interne dont certaines dimensions étaient traumatiques et que notre rôle était de nous comporter différemment des premiers adultes de la vie de Alexandre, notamment en termes de banalisation du sadisme, et de complaisance vis-à-vis de l'interdit de l'inceste. Nous pensions qu'il fallait signifier très fermement la limite des pratiques

abusives et faire consister cet interdit. Nous étions convaincus qu'au bout d'un moment, cela ferait effet et le soulagerait.

Et il y avait celles et ceux dont la réaction était tout autre. Il s'agissait d'abord, à chaque passage à l'acte de Alexandre, d'en atténuer la gravité en trouvant chaque fois une cause, un facteur déclenchant très immédiat, qui viendrait expliquer les actes de Alexandre et lui retirer tout caractère haineux. Ou bien, il s'agissait de chercher dans nos propres réactions professionnelles certaines choses qui auraient pu être faites autrement ou mieux faites et auraient ainsi évité que le passage à l'acte survienne. L'obsession de cette partie de l'équipe était d'éviter une nouvelle hospitalisation de Alexandre, en totale adhésivité avec sa mère, comme si cette hospitalisation serait forcément une maltraitance insupportable, bien plus insupportable que tout ce que lui-même faisait subir aux autres patients.

Il n'était pas possible d'effectuer l'analyse institutionnelle de ce que nous éprouvions quant à Alexandre car la partie de l'équipe identifiée à la mère de Alexandre se montrait très blessée, bornée et butée, comme s'il s'agissait de sa propre vie. Cela aussi, probablement, était une répétition et j'y voyais l'univers psychique de la mère de Alexandre. Mais rien n'y faisait, aucun échange d'équipe, aucune séance de supervision collective ne semblait pouvoir lever ce clivage.

Et pourtant, Alexandre allait mieux. Au groupe actualité, nous avons passé beaucoup de temps à décrypter la rhétorique politique de l'inclusion-désinstitutionnalisation néolibérale et Alexandre s'était montré très intéressé. Un groupe d'auto-représentant.es autistes très acti.ves politiquement et anti-validistes était fréquemment invité dans notre groupe actualité. Alexandre y trouvait des interlocuteur.ices intéressant.es, car iels expliquaient bien le phénomène du masking, qui consiste à cacher au quotidien ses symptômes d'autisme, masking qui est épuisant physiquement et psychiquement. Alexandre, lui-même, s'y était senti contraint durant des années. Ses dessins avaient changé. Il n'effectuait plus de caricatures. Il dessinait désormais des projets architecturaux d'hôpitaux de jour imaginaires pouvant accueillir son frère, manière fantasmatique de répondre à la pénurie. Par ailleurs, il dessinait des améliorations architecturales de notre hôpital de jour. Il tentait également de régler notre problème de file d'attente infiniment longue, liée à la désinstitutionnalisation, en élaborant des listes et des plans d'admissions de patients à l'avance pour plusieurs années. Il était actif dans l'association de familles, patients et professionnels que nous avons créée pour lutter politiquement, et il s'impliqua également beaucoup dans une journée sur l'inclusion que nous avons organisé à partir d'un appel à témoignages. Participant à une émission de radio, il expliqua qu'il rêvait d'un pays qui aurait la forme de son prénom. Il dessina ce pays, et le dessin était magnifique.

Mais cette accalmie fut bouleversée. Alexandre eu l'occasion de rencontrer une personnalité politique de tout premier plan. Autorisé à lui poser une question, il lui demanda son avis sur une histoire d'amour entre un patient autiste et son éducatrice référente. Cette personne lui répondit qu'en amour tout était possible. A la suite de cet échange, de retour à l'HDJ, durant plusieurs semaines, Alexandre tenta de se suicider par étranglements à répétition. J'en parlais à ses parents mais « cela n'avait aucun rapport », jugèrent-ils, ainsi qu'une partie de l'équipe. Cela me donnait l'impression de devenir folle, comme Alexandre, sans doute. Rien n'avait jamais de rapport avec rien, et c'était comme s'il fallait rester toujours collé aux actes et à leur immédiate chronologie d'avant-coup, censée tout expliquer.

Ses passages à l'acte fréquents nous poussaient à des reprises et à une vigilance permanente. Par ailleurs à l'époque, et comme aujourd'hui, il n'était pas, loin s'en faut, le seul patient violent et imprévisible fréquentant l'hôpital de jour.

Cela faisait un certain temps que je soupçonnais un automatisme mental chez Alexandre à l'origine de ses passages à l'acte, souvent impromptus et bizarres. J'imaginai qu'il entendait des voix qui le poussaient à attaquer telle ou telle personne. Mais cette hypothèse elle-même clivait notre institution, même si elle était partagée avec l'équipe de secteur adulte. A l'hôpital de jour, la partie de l'équipe qui luttait contre les hospitalisations de Alexandre, luttait aussi contre l'idée qu'il pourrait avoir des hallucinations, comme si cela était une idée trop choquante, presque insultante. Trop angoissante ? Toujours est-il que lors d'une matinée au groupe actualité, Alexandre poussa un cri en tenant sa tête dans ses mains : « Je n'en peux plus d'entendre cela ! ». Lorsque nous lui demandâmes ce qu'il entendait, il nous répondit qu'il entendait la voix de Mickey dans sa tête lui ordonnant d'aller ouvrir un parc Disney en Corée du Nord. Il trouvait cela insupportable. J'en parlais à sa mère mais elle ne voulut pas entendre parler d'hallucinations. « S'il en a, me dit-elle, ce sont les médicaments qui les provoquent ». La partie de l'équipe identifiée à la mère manifesta également une incrédulité totale quant à la possibilité que Alexandre entende des voix (au mépris de ses propres paroles) invoquant la radicale différence qui existerait entre l'autisme et la psychose, selon les discours neuro-cognitifs actuels qui balayaient, sans aucun appui clinique, des décennies de pratique de psychanalyse d'enfants. Le problème était surtout que la part délirante de Alexandre, dont il avait désespérément besoin qu'elle soit accueillie pour ce qu'elle était, se révélait être tout simplement inacceptable pour une partie de l'équipe et pour sa mère.

Il fallut donc encore plusieurs passages à l'acte hétéro-agressifs graves et impressionnants et deux hospitalisations sur son secteur, suivies d'une suspension totale de son accueil à l'hôpital de jour puis d'un retour très progressif, pour qu'une transformation réelle et profonde fasse

jour chez Alexandre et que l'équipe commence à retrouver progressivement son unité. Alexandre me dit un jour en entretien qu'il en avait marre, qu'il ne voulait plus attaquer les autres. C'était la première fois qu'il formulait une critique de ses actes. Sa mère, de son côté, m'avait impressionnée en effectuant elle-même tous les travaux nécessaires dans l'atelier de son mari pour que celui-ci puisse servir de studio à Alexandre afin qu'il puisse vivre plus à distance de son frère sans être trop loin non plus, en installant une petite cuisine, des sanitaires, un lit et un ordinateur. Cet acte m'avait semblé très fort, car se situait exactement dans la logique géographique qui était celle de Alexandre, en lui faisant une place, en lui donnant un endroit, en se mêlant d'architecture et d'aménagement. Cela lui fit beaucoup de bien.

Notre équipe connut des changements, une professionnelle partit qui était très proche de la mère de Alexandre, dans une relation d'exclusivité qui l'avait sans doute elle-même dépassée. Dans son sillage, la thérapeute de Alexandre partit également, entraînant l'entrée en scène d'un nouveau thérapeute, Raphaël. Avec le départ de ces deux professionnelles qui avaient été très prises dans le clivage d'équipe, la division de notre équipe s'amenuisa peu à peu pour finalement disparaître.

C'est dans ce contexte que Alexandre nous surprend à nouveau aujourd'hui, avec l'apparition de ce nouveau symptôme somatique d'allure phobique qui le cloue à la maison.

Au cours d'un entretien familial, il nous en a peut-être donné une des clés, en nous disant doucement : « je suis encore jeune, je n'ai que 22 ans... ». Or, notre agrément court jusqu'à 24 ans. Serions-nous allés trop vite dans nos démarches d'insertion de Alexandre post-hôpital de jour ? Comme je l'écrivais au début du texte, la séparation-individuation est souvent vécue chez la personne autiste comme un délire de perte, irrémédiable, d'ordre sensoriel et corporel, et nous devons l'aider à le surmonter. Ce qu'elle appelle la « naissance psychologique » est, selon Tustin, un processus « lent et difficile » qui doit « se répéter lors des moments critiques de l'existence ». Alexandre traverse-t-il un de ces moments ?

Alexandre est un patient qui a beaucoup attaqué nos illusions d'équipe de toute-puissance soignante et encore aujourd'hui, il vient nous rappeler que rien n'est jamais acquis. En attendant d'avoir une idée plus claire de tous les éléments en jeu, nous cherchons à éliminer un effet secondaire médicamenteux, et soutenons sa mère dans son effort pour le faire venir. Serait-ce un autre fondement de ce symptôme, nous rapprocher de sa mère, après le départ d'une soignante importante pour elle ? L'avenir le dira peut-être.

J'ai écrit ce texte pour tenter de faire sentir combien le suivi des personnes autistes et psychotiques est à même de susciter du clivage dans le contre-transfert institutionnel, et pour illustrer comment, aujourd'hui, ce clivage est encouragé par les discours dominants et injonctions politiques. Cela complexifie encore le travail d'analyse institutionnelle pourtant précieux, voire indispensable, pour approcher l'univers psychique des personnes que nous essayons de soigner.

*

**

« Pourquoi et en quoi la clinique des autismes est-elle devenue le fer de lance et le paradigme de la psychiatrie biologique et neuroscientifique ? ».

Louis Sciara, psychanalyste, psychiatre

-:-:-:-

Mes remerciements vont aux organisateurs et responsables du Cercle Freudien pour la confiance dont ils me témoignent en m'invitant à ce colloque. Cela n'a pas été sans la surprise d'avoir été sollicité sur la question « De quoi l'autisme est-il le non ? ».

Pourquoi évoquer une surprise ? Si ce n'est pour indiquer à quelle place je me situe concernant la clinique de l'autisme. Je m'appuie certes sur mon exercice de psychanalyste, ma formation de psychiatre et les enseignements tirés de mon expérience clinique en libéral et en institution (en secteur psychiatrique adulte, puis en centre médico-psycho-pédagogique pour enfants, adolescents et familles). Clinicien de l'adulte, formé par la suite à la pédopsychiatrie, je n'ai pas précisément une pratique de psychanalyste de jeunes autistes, ni n'ai jamais exercé en hôpital de jour ou autre institution spécialisée. Mon expérience de consultant et de thérapies au long cours avec des petits enfants autistes ne me semble pas suffisante. La légitimité de ma lecture clinique repose sur ma pratique, durant près de 20 ans, de médecin directeur de CMPP recevant des enfants et des adolescents présentant un autisme et leurs parents. J'ai surtout mené en institution des psychothérapies au long cours de petits enfants présentant une absence ou un retard conséquent de parole et de langage, dont la grande majorité s'est révélée psychotique. Quant à mon exercice libéral, j'ai une expérience de travail analytique conséquente avec des enfants et adolescents, y compris psychotiques, et de quelques thérapies de soutien avec des adultes autistes.

Mon élaboration ne prendra pas appui sur une situation clinique particulière. J'ai choisi de l'articuler sur la façon dont la clinique actuelle de l'autisme se pose dans le champ de l'extension de la psychanalyse, soit ce qui concerne l'institution et le sociétal. J'entends ainsi la dimension du politique. Elle n'est pas celle de la politique, le politique étant le rapport du sujet de l'individuel au collectif¹ (« le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel »).

¹ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Le champ freudien, Paris, Seuil, 1966, p. 213.

Quatre hypothèses et une tendance

- Première hypothèse : la clinique psychiatrique actuelle des autismes, telle qu'elle est décrite dans le DSM 5 et la CIM 11 au sein de la catégorie des « Troubles du spectre autistique », elle-même désormais englobée dans celle plus vaste des « Troubles neurodéveloppementaux », est le paradigme d'une clinique neurologisante, celle d'une psychiatrie fondamentalement biologico-génétique.
- Seconde hypothèse : l'autisme est le fer de lance, le « cheval de Troie » - pour reprendre l'expression de Patrick Belamich - qui sème la zizanie et vise à détruire la pertinence de la psychanalyse justement là où cette dernière affirme que l'être humain, le parlêtre, dépend à jamais pour son existence de son inscription et de son assujettissement aux lois du signifiant et du langage. Or, précisément, le champ clinique de l'autisme est celui où l'entrée dans ces lois fait cruellement défaut : le temps logique premier de la constitution du sujet, défini par Lacan comme celui de l'aliénation en tant que causation du sujet par le signifiant, n'opère pas. Il n'y a pas de lieu de l'Autre.
- Troisième hypothèse : la clinique pédopsychiatrique des autismes a particulièrement suscité l'hypothèse d'une causalité organique déterminante, relevant d'incidences d'un ou plusieurs facteurs : altérations anatomiques cérébrales, anomalies génétiques, dérèglements fonctionnels biologiques, etc. Ce facteur organique cérébral supposé et recherché a trouvé son lit dans la psychiatrie neuroscientifique avec les « troubles neurodéveloppementaux ».
- Quatrième hypothèse : Le champ des autismes constitue aussi le paradigme d'une psychiatrie biologique qui vise à démontrer la prévalence, si ce n'est le déterminisme absolu d'une causalité organogénétique applicable à toutes les souffrances et pathologies mentales, faisant comme abstraction ou estimant secondaires les causalités sociale et surtout psychique. De quoi rester incrédules pourtant, puisque, comme le souligne François Gonon², aucun marqueur biologique d'une maladie mentale n'a pu être prouvé depuis la fin des années 1980, lorsqu'ont débuté les recherches en psychiatrie biologique sur les bases médicales de l'EBM (*Evidence Based Medicine*).

Quant à la tendance intégrative, il s'agit d'un consensus qui plaide en faveur d'une pluralité des causes et des approches théoriques des autismes. Il est notable que des psychanalystes - notamment des praticiens de la clinique du bébé, ceux entre autres regroupés autour de G. Haag, ou encore de B. Golse, ou de M. C. Laznik, de G. Crespin³ - défendent la place et la pratique de la psychanalyse comme

² F. Gonon est neurobiologiste, directeur de recherche émérite au CNRS, auteur de *Neurosciences, un discours néolibéral, Psychiatrie, éducation, inégalités*, Champ Social, 2024.

³ M.C. Laznik et G. Crespin ont créé l'association PREAUT en 1998 avec comme visée une

essentielle et spécifique. Ils continuent d'avancer des hypothèses psychanalytiques nouvelles, intègrent les recherches en épigénétique et font valoir le caractère capital des dispositions spécifiques à l'organisme des bébés à risque d'autisme ainsi que l'importance prouvée de l'influence de facteurs périnataux. Nos collègues recourent leurs élaborations avec les travaux des pédiatres et des neuroscientifiques. Ils incitent à travailler, au cas par cas, avec les généticiens, éducateurs, psychologues cognitivistes, kinésithérapeutes, ostéopathes, neurologues, bref des professionnels de diverses disciplines, afin de repérer, prévenir et traiter le plus précocement possible les bébés à risque d'autisme pour influencer favorablement sur leur devenir. Ils préconisent un travail pluridisciplinaire concerté, en particulier en institution, avec des enfants à la pathologie lourde, dans le respect de la disparité des fonctions de chacun.

Un constat amer

Le constat n'en est pas moins implacable : les autismes sont désormais conçus par de plus en plus de praticiens, convaincus du bien-fondé scientifique prouvé de la psychiatrie biologique, strictement comme des handicaps du neurodéveloppement. Ils méconnaissent ou dénie ce qui spécifie notre condition humaine : le psychisme, le langage, la subjectivité, le symptôme (qui n'est ni le signe, ni le trouble) et, par-delà, la dimension de l'inconscient. Cette tendance univoque, lourde, engendre et entérine une véritable destruction de la clinique du transfert. Elle favorise les systématisations et les protocolorisations thérapeutiques en étant sourde à l'hypothèse d'un sujet humain, c'est-à-dire sourde à entendre l'énonciation singulière de sa parole et donc encore plus sourde aux effets d'une relation thérapeutique avec des enfants hors langage. Ce constat amer m'incite à souligner d'autant plus la nécessité de soins pluridisciplinaires à mettre en œuvre pour venir en aide aux sujets présentant un autisme, sans omettre l'importance capitale d'y associer la parole de leurs parents, leurs témoignages des difficultés majeures qu'ils rencontrent au quotidien avec leur enfant. Pour autant, évoquer comme certains une « expertise parentale » ne me semble pas juste, car aucun parent ne peut être juge et partie.

Cette dynamique du tout neurodéveloppemental, selon moi indéniablement délétère sur le plan de la clinique, n'autorise pour autant ni à disqualifier l'intérêt et le bien-fondé des recherches en neurosciences, ni à faire abstraction de leurs applications thérapeutiques précieuses en médecine et en chirurgie. Il est

démarche transdisciplinaire qui associe les dimensions clinique, éducative, développementale et pédagogique. Leurs travaux de recherche ont permis le repérage de signes cliniques précis et capitaux pour le diagnostic précoce, la prévention et le traitement des bébés à risque d'autisme, notamment le regard absent avec l'incapacité du bébé de solliciter et de relancer le lien relationnel avec l'adulte du fait d'un ratage du circuit pulsionnel (à savoir le bouclage du troisième temps de la pulsion).

évidemment très utile de mieux connaître la complexité de notre cerveau pour augmenter la palette de soins pour des sujets malades et en souffrance. En revanche, ce qui est critiquable c'est l'utilisation abusive des neurosciences quand elles sont présentées comme seules détentrices de vérités établies, alors qu'elles ne sont pas prouvées ou seulement promises à l'être.

Je déplore surtout que ce soient les psychiatres, les cliniciens et les neuroscientifiques les plus réductionnistes qui se fassent actuellement le plus entendre des pouvoirs publics : ceux qui considèrent l'humain comme « un tout cerveau sans sujet », ceux qui minimisent ou dénie les incidences de l'acquis (langue, langage, culture, famille, discours sociaux) sur l'inné ; ceux qui font abstraction du caractère indispensable de la relation humaine pour la vie et la survie, autrement dit de l'ancrage fondamental dans la parole et le langage. Ces convaincus de la neuropsychiatrie biologique ont une responsabilité et une influence majeures sur la formation et l'exercice futur des jeunes praticiens. Ils font abstraction de la disparité des fonctions et des discours qui différencient l'observateur-chercheur neuroscientifique ou l'expert, du clinicien recevant des patients. Ils omettent que « la première des institutions, c'est le transfert », comme pouvait le dire autrefois Marcel Czermak dans ses séminaires à Sainte Anne.

Bref rappel historique : les psychoses autrefois au cœur du champ de la folie

Il me paraît essentiel d'indiquer ce qui constitue ma boussole clinique sur le plan d'une éthique psychanalytique des folies. Freud nous a rendu sensibles à la dimension de l'inconscient et de ses formations, mais aussi aux limites et aux apories de ce qui distingue en clinique le normal du pathologique. Il a élaboré une théorie psychanalytique des psychoses avec le cas du président Schreber. Dans son sillon, Lacan a élaboré une lecture structurale des folies psychotiques, mis au travail les spécificités et les limites du transfert psychotique, mis à contribution les analystes en les incitant à ne pas s'y dérober.

Quoiqu'il en soit, le champ des psychoses était, pour l'un comme pour l'autre, celui qui spécifiait le champ de la folie. Respectivement, neurologue et psychiatre, ils ont pris en compte les apports du champ de la psychiatrie adulte, y puisant des sources d'inspiration pour leurs conceptualisations psychanalytiques. Mais surtout, ils n'ont cessé de s'appuyer sur les dires et les écrits des personnes psychotiques, adultes, les prenant au sérieux, avec rigueur, soulignant leur dimension langagière, s'attachant, au cas par cas, au repérage clinique et à la singularité du transfert.

Lors de son séminaire de 1955/1956 sur « Les structures freudiennes des psychoses », Lacan conceptualise le mécanisme fondamental de la structure psychotique, à savoir la forclusion du *Nom-du-Père*. Il affirme que « n'est pas fou qui veut » en prenant appui sur le champ des paranoïas, faisant entendre en quoi

la liberté du *parlêtre psychotique* est une illusion du fait des effets de cette forclusion. Au fil de son enseignement, il complexifiera ses élaborations sur le *Nom-du-père*, sur les suppléances possibles et singulières à la forclusion de la métaphore paternelle, sur les écarts d'aptitudes à la subjectivation selon les types de psychoses, sans jamais renier la part de déterminisme (plus ou moins prononcée) induite par l'automaticité langagière propre aux structures psychotiques. Malgré cette assertion, « n'est pas fou qui veut », il est resté sensible aux capacités d'inventivité et aux apports majeurs de chercheurs, d'artistes, de poètes psychotiques.

Le 22/10/1967, lors de son Discours de clôture des Journées sur les psychoses de l'enfant⁴ se positionnant en contradiction avec l'organodynamisme de Henri Ey, il précise à propos de « l'homme en son être » : « Loin que la folie soit la faille contingente des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté une insulte [...] elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre. Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme, s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté ». Dans cette allocution, il met l'accent sur la clinique de l'enfant pour interroger l'homme en son être, il souligne le caractère fondamental des psychoses de l'enfant comme paradigme de la folie. Il insiste sur deux autres points essentiels. En premier, il souligne les apports considérables de la psychothérapie institutionnelle (il cite Jean Oury). Or, ce qu'elle valait à cette époque est désormais déconsidéré, rejeté et quasi-ignoré par les pouvoirs publics pour les soins aux enfants psychotiques et devenu hors champ pour ceux qui sont autistes. Quant au second point, il résonne, tellement il est pertinent, puisqu'il souligne dès 1967 que son époque est la première qui est tant marquée par l'influence majeure des progrès de la science, au point que toutes les structures sociales en sont remaniées. Il prédit alors que l'univers, et pas seulement le champ de la psychiatrie, aura affaire « de façon plus pressante à la ségrégation ».

En quoi et comment la clinique des autismes est-elle devenue le fer de lance de la prévalence actuelle de la psychiatrie biologique ?

Comme l'écrit Patrick Landman dans son récent ouvrage⁵ : « L'autisme est devenu un phénomène presque culturel, en tout cas sorti du champ étroit de la pédopsychiatrie, de la psychiatrie et même du handicap ». Aussi, à n'en plus douter, de celui de la psychanalyse, malgré des institutions, des associations, des lieux où des cliniciens y résistent encore.

Rappelons que depuis une quarantaine d'années, les parents d'enfants autistes,

⁴ J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (22/10/1967), *Autres écrits*, Champ freudien, 2001, Paris, Seuil, p. 361-371.

⁵ P. Landman, *L'inclusion scolaire des enfants autistes - Une perspective psychanalytique*, Résonances, Ed, Stilus, 2024.

tous en souffrance, se sont mobilisés, formant des associations militantes, se révoltant du fait que trop longtemps, une fois ces personnes devenues adultes, elles s'étaient retrouvées dans des salles de « défectologie » en milieu psychiatrique asilaire. Ils ont déploré l'absence de prise de conscience des pouvoirs publics, le manque de moyens mis à disposition pour les soigner, l'absence cruelle d'un nombre suffisant de consultations et d'institutions spécialisées pour les prendre en charge. Ils ont dénoncé l'insuffisance de formation des soignants. Ils se sont référés aux recherches des neurobiologistes et des généticiens, réclamant la nécessité de les prendre en compte et de les financer. Ils ont manifesté leur opposition de plus en plus franche à l'hégémonie, selon eux, des psychanalystes qui continuaient de considérer l'autisme du ressort de la seule causalité psychique, reprochant à certains de culpabiliser les mères et d'attribuer aux parents une froideur, un détachement relationnel à l'origine de l'autisme de leur enfant. Il est vrai que les conceptions par exemple d'un Bruno Bettelheim n'ont pas facilité la tâche des cliniciens psychanalystes. Il est vrai aussi que les motivations de ces parents étaient liées à leur déception devant la stagnation ou les échecs ressentis des prises en charge de leurs enfants.

On peut regretter qu'une majeure partie de ces parents - pas tous - a « oublié » que ce sont bien des analystes (M. Klein, D.W. Winnicott, J. Aubry, F. Dolto, M. Mannoni, etc.) qui ont élaboré les conceptions théoriques majeures de l'autisme, soigné ces enfants dans des institutions d'exception où régnait l'esprit de la psychothérapie institutionnelle, de l'inventivité créatrice, du travail d'équipe pluridisciplinaire, incluant la triple dimension clinique, éducative et pédagogique. Les avancées, interrogations, hypothèses, options thérapeutiques de la clinique psychanalytique sont ainsi passées à la trappe. Ne serait-ce que pour différencier les autismes des psychoses infantiles : absence ou non d'Autre, de désintrinsication des pulsions et des sens, d'hypersensorialité, de spécificités des avatars dans l'endeca du stade du miroir, d'identification adhésive, de stéréotypies dont les écholalies. Non sans distinguer l'objet autistique de celui psychotique, ainsi que des dispositions différentes dans le transfert, etc.

Regroupées en associations militantes (dont une infime minorité n'est pas hostile à la psychanalyse), ces familles ont influencé, pesé sur les politiques, mettant tous leurs espoirs dans les approches scientifiques, cognitivistes et comportementales appuyées par la psychiatrie biologique. En souffrance, elles ont réclamé, arguant des preuves avancées par des recherches scientifiques, un accès plus rapide à des rééducations adaptées, à des méthodes thérapeutiques différentes, notamment aux TCC. Il y a eu cette vague majeure d'engouement à la méthode ABA considérée comme miraculeuse, porteuse d'espoir d'amélioration des performances cognitives des jeunes autistes et, de façon concomitante, la mise en avant des qualités performantes des autistes d'Asperger, de ceux à haut potentiel, comme faire-valoir d'un possible destin d'exception et non plus d'un destin déficitaire.

De manière plus récente, ces vingt dernières années, on constate de façon

mondialisée une inflation des défenses des minorités, des revendications identitaires, dont celle de l'autisme, tout ceci rendant compte d'un effort de reconnaissance s'inscrivant, comme l'avait anticipé Lacan, dans une logique de la ségrégation. Se remémorer ce cheminement permet d'entendre comment ceci a abouti à ce que les personnes autistes obtiennent la légitimation juridique du statut d'handicapé. Pour prendre l'exemple de la France, je citerai les législations centrées par le souci d'une égalité de droits pour les citoyens : les lois de 2002, successivement sur « le droit des usagers » et la rénovation de l'action sociale et médico-sociale, puis celle « relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé » ; la loi du 11/02/2005 déterminante « pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées ». Ces lois ont bien mis l'accent sur le handicap, la création des MDPH, les compensations et les orientations spécialisées. Elles prennent ancrage dans les transformations des liens sociaux et dans la *Kultur* de notre temps. Elles ont un retentissement sur les soins psychiques, les institutions qui les prodiguent, la pratique libérale aussi, mais surtout sur les politiques de soins psychiques.

Il en découle que les personnes présentant un autisme ne sont plus considérées comme des malades mentaux (exit la folie), que ce sont des sujets qui, au titre de l'universalité des droits humains, doivent être traités en citoyens, comme tout citoyen. Ce qui a fait dire récemment à Mireille Battut (Présidente fondatrice de l'association « La main à l'oreille ») qu'il faudrait parler d'« universalité avec exceptions »⁶ et non plus « sans exception ».

Les pouvoirs publics ont ainsi entendu une demande légitime des milieux associatifs de parents d'enfants autistes et mis sur pied des plans autismes successifs depuis le début de notre siècle. Ils ont aussi emboîté le pas aux directives internationales de l'ONU (mot d'ordre de désinstitutionalisation pour les personnes handicapées) et de l'OMS, tout en prenant appui sur la Haute Autorité de santé. Cette dernière privilégie des recommandations qui vont dans le sens d'une lecture biologique de la psychiatrie, excluant du champ des autismes les pratiques de soins relevant de la psychanalyse et de la psychothérapie institutionnelle et ne retenant que celles qui se réclament des thérapies comportementales et cognitives, des rééducations (orthophonie, psychomotricité) et de la psychoéducation. L'HAS a surtout mis l'accent sur sa référence princeps à la validité des recherches neuroscientifiques selon le modèle strictement médical de l'EBM (reconnu comme véritablement scientifique, mais inadapté au champ psychiatrique), celles qui auraient trouvé la preuve scientifique d'une organicité biogénétique cérébrale.

⁶ Ibid.

Enjeux

Divers enjeux méritent réflexion, tous intriqués les uns aux autres.

Enjeux cliniques cruciaux

On peut déjà prendre acte du fait que dans les classifications nosographiques internationales (DSM 5 et CIM 11), la question de la folie centrée par les psychoses n'est plus. De même que la différenciation clinique, complexe et fine, notamment fondée sur le transfert, entre autismes et psychoses, a disparu avec la catégorie des « TSA ». Les psychoses se sont volatilisées, au point de ne plus être nommées. Les autismes font certes partie de cette nosographie psychiatrique internationale, mais ils tendent à quitter le champ psychiatrique. La psychiatrie biologique et la société entérinent le fait qu'il ne s'agit pas d'une maladie mentale, mais d'un trouble neurodéveloppemental inducteur d'un handicap. Ces nosographies privilégient l'empilement des syndromes, les covariances diagnostiques, c'est-à-dire une lecture dimensionnelle de la clinique (ordonnant diverses fonctions, strates, permettant des comparaisons quantifiables à partir de critères préétablis par une expertise consensuelle). Tout ceci s'est accentué en 2013 avec le DSM 5. Elles s'éloignent de plus en plus de celle, catégorielle, jugée rétrograde et stigmatisante, puisque distinguant des types de maladies psychiatriques dont justement ne relèveraient plus les personnes autistes. Elles sont à mille lieux de toute psychopathologie et de toute approche structurale.

Un court rappel historique s'impose. Au commencement était l'autisme de Kanner, description psychiatrique princeps, fondatrice de la clinique de l'autisme, pathologie mentale considérée comme spécifique à l'enfant. Progressivement, s'est accentuée une différenciation entre le champ de l'autisme et celui des schizophrénies infantiles, enrichie de descriptions d'autres formes d'autisme. Les psychanalystes et psychiatres de l'enfant y ont largement contribué, s'émancipant de l'influence dominante de la psychiatrie adulte, apportant leurs élaborations théoriques à l'édifice de la pédopsychiatrie. On leur doit la distinction entre psychoses infantiles, celles de l'enfant et celles de l'adolescent, ou encore des élaborations fertiles, comme celles du professeur Misès avec sa description des dysharmonies à versant psychotique, promoteur aussi de la CFTMEA qui, jusqu'à sa dernière version, a toujours fait référence à la diversité des structures cliniques.

En dépit des critiques de son pseudo-athéorisme et des conflits d'intérêt à l'origine de son émergence, le DSM s'est imposé dans ses versions successives comme le vecteur international du modèle biomédical de la psychiatrie dans sa globalité, en particulier à compter de sa troisième version. Il est devenu la référence quasi exclusive pour la recherche, les publications scientifiques internationales, la pratique psychiatrique, les travailleurs sociaux, les tutelles politiques.

Au fil de ses révisions successives⁷, il a influencé la Classification de l’OMS pour en arriver aux « Troubles débutant habituellement au cours de la 1ère ou 2ème enfance ou adolescence », dont l’autisme - jusque-là considéré comme un syndrome rare, était le prototype. Dans le DSM 4, ces troubles envahissants du développement se sont enrichis de nouveaux diagnostics (Autisme atypique, Syndrome de Rett, Trouble désintégratif de l'enfance, Syndrome d'Asperger) soulignant l'hétérogénéité de ce groupe. Le DSM 5 a marqué un nouveau tournant. Le chapitre concernant l’enfance et l’adolescence disparaît, une partie des catégories diagnostiques qu’il comportait se retrouve sous la rubrique des « troubles neurodéveloppementaux ». Parmi ces derniers, figure le « Trouble du spectre de l’autisme », dénomination nouvelle, qui remplace les « troubles envahissants du développement ». Lesdits « TSA » se déploient suivant un gradient de gravité qui fait émerger une pluralité des autismes en élargissant les critères diagnostiques. Autrefois une rareté, selon la description de Léo Kanner, l’autisme concernait de 2 à 4 enfants pour 10000 en 1970. Sa prévalence est estimée en 2020, aux USA à 2,76 pour 100 parmi les enfants de 8 à 10 ans. Claude Bursztein note que l’autisme est prototypique de ce qui est en train de se passer avec la notion de « troubles neurodéveloppementaux ».

Cette dernière notion « est apparue dans les années 60 à propos d'enfants porteurs d'atteintes neurologiques ou génétiques caractérisées ». Elle est officialisée par Michael Rutter ⁸ dans la cinquième édition de son manuel « La psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent », publiée en 2008. « A partir de 2010, de plus en plus d’articles ont utilisé ce terme. Le DSM 5 l’a repris en 2013 et, en 2019, la classification des maladies de l’OMS l’ICD 11 a officialisé son introduction dans la nosographie internationale, y regroupant les « TSA », « TDAH », « TSLA », « TDI », « Troubles de la motricité », TND non spécifiés. Le DSM 5 définit les troubles neurodéveloppementaux comme "un ensemble d'affections qui débutent durant la période du développement, souvent avant même que l'enfant n'entre à l'école primaire ; ils sont caractérisés par des déficits du développement "qui entraînent une altération du fonctionnement personnel, social, scolaire ou professionnel". Claude Bursztein souligne que le caractère scientifique du regroupement des entités des « TND » n’est pas justifié, pas plus que l’adjonction du terme « neuro », bien que dans son argument préliminaire le DSM fasse référence aussi aux causalités psychique et sociale. Ce dernier « ne dit rien de l’étiologie - supposée ou démontrée des troubles qu’il décrit - sauf à propos du handicap intellectuel ». En revanche, un lien causal est davantage suggéré par la notion de "trouble **du** neurodéveloppement" retenue dans la circulaire du

⁷ Je remercie vivement le Professeur Claude Bursztein pour son article précis et détaillé, auquel je me réfère ici explicitement : « Les troubles neurodéveloppementaux en question » paru dans l’ouvrage (sous ma direction avec S. Calmettes, A. Konrad et C. Rey), *Troubles du neurodéveloppement ?*, érès, Toulouse, 2024.

⁸ Rutter, M., et al. (1999) *Quasi-autistic patterns following severe early global privation. The Journal of Child Psychology and Psychiatry and Allied Disciplines*, 40(4), 537-549.

Ministère de la santé, celle qui met en place les « plateformes d'orientation et de coordination ». Une telle prise de position est significative, puisque certifiée par la Haute Autorité de santé (HAS) qui, certes admet l'existence de facteurs multiples (biologiques, génétiques, socioculturels, affectifs, et environnementaux), mais ne finit par retenir que la seule causalité biologique des difficultés de l'enfant. Or, si on suit Brigitte Chamak⁹, d'une part, on peut seulement confirmer que 10% des autismes sont associés à une anomalie génétique et pourtant on fait comme si le problème génétique est déterminant puisque prouvé, une véritable dérive scientifique et, d'autre part, 400 mutations géniques ont certes été répertoriées, mais vulnérabilité n'est pas hérédité génétique.

L'inflation des TND devient pourtant la règle. Les statistiques gouvernementales avancent que 17% des enfants présenteraient un TND¹⁰, ce qui justifie l'effort à déployer concernant cette population. Il s'agit de remanier les institutions de soins, d'imposer de fait aux cliniciens une tendance neurologisante de la clinique pédopsychiatrique en modifiant sensiblement les orientations des secteurs pédopsychiatriques, des CMPP, des lieux de psychothérapie institutionnelle. Cette dynamique n'est pas sans conséquences sur les prérogatives soignantes et thérapeutiques à suivre. Elle est susceptible de nuire aux soins de ceux qui n'ont pas un TND, y compris en les délaissant. Le plan autisme est devenu jusqu'en 2027 un plan « TND ». La nomination d'un délégué interministériel pour les TND confirme la priorité que nos gouvernants attachent à cette dénomination diagnostique. Il est légitime de s'inquiéter d'une dérive scientifique.

Enjeux sociaux, politiques et culturels

Les pouvoirs publics ont ainsi défini une politique des soins psychiques, depuis vingt ans, fondée sur un trépied : reconnaissance du handicap (lois à l'appui), référence majeure aux « TND » (selon les critères des classifications internationales), inclusion scolaire (droit fondamental au nom de l'égalité des droits des citoyens). Cette politique s'est fondée en grande partie sur la clinique des autismes (sans doute aussi de la « bipolarité ») sous l'angle de la prévalence de son abord neuroscientifique. Elle est le fruit de la volonté des associations influentes de parents militants, mobilisés pour chaque entité essentialisée de la catégorie des « TND », combinée à la tendance active des neuroscientifiques les plus « réductionnistes ». Il n'est donc pas étonnant que le strict modèle d'une neuropsychiatrie biologique ait écarté d'un revers de main la psychodynamique, la psychanalyse, et, dans une moindre mesure, les approches sociales. Ce sont bien les adeptes d'une approche de l'humain réduit à son cerveau qui influent au plus haut niveau sur les pouvoirs publics et la Haute Autorité de Santé, rejoignant en

⁹ B.Chamak, Controverses sur l'autisme, Décrypter pour dépasser les antagonismes, ères, Toulouse, 2021.

¹⁰ Selon [https:// handicap.gouv.fr](https://handicap.gouv.fr) (2023) et [https:// www.vie-publique.fr](https://www.vie-publique.fr) (2023).

la matière les préoccupations économiques, financières et budgétaires de ces derniers. Cette configuration politique perdure et s'accroît depuis près de vingt ans. Elle ne peut manquer de nous interroger sur les conflits d'intérêt sous-jacents, notamment à l'échelle des formations des professionnels du soin psychique par le biais d'organismes privés.

J'interprète cette tendance comme un symptôme social et culturel. Bien entendu, il est important que des lois sur le handicap aient pu émerger, que les personnes handicapées soient prises en considération et bénéficient de l'égalité des droits des citoyens. Nous ne sommes plus au temps où les patients psychiatriques relevaient de droits spécifiques aux aliénés. Mais, il est difficile de ne pas entendre que la condition citoyenne des malades mentaux a aussi changé, parce que ces derniers sont devenus des usagers, puis des consommateurs de soins et désormais, pour beaucoup, des personnes handicapées. Cette dynamique s'inscrit à l'échelle des transformations des démocraties libérales de notre temps. Il n'est pas excessif d'avancer que la place et la reconnaissance des souffrances/ pathologies mentales, celles en retour des malades mentaux et de la folie se volatilisent pour des raisons idéologiques - scientistes, transhumanistes, élitistes, eugénistes – s'alignant en quelque sorte sur les orientations actuelles des démocraties néo-libérales. Il est notable que la psychiatrie se dilue dans la santé mentale et la neurologie, que la tendance est à la dépsychiatriation ou pour le moins à la psychiatrie biologique, si ce n'est à une clinique numérique à l'heure de l'intelligence artificielle.

Quant à l'inclusion scolaire, l'idée est généreuse, démocratique, républicaine nécessitant des engagements politiques, des financements, des formations. Elle repose sur une prise de conscience collective, des décisions politiques, des mouvements citoyens, tous en faveur d'une inclusion à l'échelle de l'ensemble de la société. Ce serait au nom d'un juste idéal de solidarité et fraternité. Dans la réalité, nous sommes très loin du compte. On peut déplorer un manque flagrant de moyens au niveau de l'école, malgré la création des ULIS¹¹ et des mesures de renforcement pédagogique et éducatif... mais au détriment des RASED ! L'idéal de l'inclusion n'est pas sans masquer, pour les enfants à la pathologie lourde (autistes ou non), en échec d'apprentissages « cognitifs », le manque surtout d'institutions sanitaires et médico-sociales spécialisées pour les soutenir. Il est difficile de ne pas souligner la paupérisation des moyens à tous les niveaux, une certaine disqualification des compétences des professionnels (sur fond d'exigences accrues quant à leur mission éducative.), un malaise profond chez les professionnels de l'école qui fait écho à celui des soignants des champs sanitaire et médico-social. Or, la prédominance de la psychiatrie biologique et de ses prérogatives en matière de rééducation cognitive ne fait qu'accroître ce malaise.

Dans ce contexte d'appauvrissement et de réduction de la clinique

¹¹ ULIS : Unités Localisées pour l'Inclusion Scolaire – RASED : Réseaux d'Aides Spécialisées aux Elèves en Difficulté.

(pédo)psychiatrique, mais aussi de disqualification et de scotome d'une clinique du transfert, tous les diagnostics de « TND » sont en augmentation. Nous encourageons véritablement le risque de l'engloutissement de la pédopsychiatrie et de la psychiatrie dans la neurologie. Le travail de proximité des praticiens, les psychothérapies, la psychanalyse qui en étaient le fer de lance au cœur de la cité auprès des populations, se voient désavoués et menacés. Ce sont les méthodes rééducatives, les médications et les protocolisations qui ont le vent en poupe, non sans induire la pente aux surdiagnostics, la surmédicalisation et la surmédication. Les institutions du soin (pédo)psychiatrique sont d'autant plus en danger que sont avancées des raisons idéologiques, scientifiques et démocratiques qui masquent les enjeux de leur financement et de leur rentabilité.

Pour conclure

La clinique desdits « TSA », desdits « TND » est devenue la pointe avancée d'un démantèlement progressif de la clinique du transfert. Peut-être entends-je avec une autre résonance votre question initiale : « De quoi l'autisme est-il le non ? ». Est-ce le non du refus de la parole et du langage ? Mais, de qui ? Des patients autistes, dans leur diversité ? Peut-on sérieusement supposer à ces derniers, alors que l'insertion dans l'Autre langagier et la dimension de l'énonciation leur font défaut, une subjectivation qui leur permettent de dire non ? Si oui, de quel refus fondamental de la relation à l'Autre et aux autres s'agit-il ? Encore faudrait-il en définir les divers déterminants ? J'entends surtout dans l'équivocité de votre question sur le mode d'une négation, la surdité idéologique des tenants convaincus de la psychiatrie biologique à laquelle emboîtent le pas de nos jours les pouvoirs publics en ne prenant plus en compte les folies qu'engendrent notre monde.

Comment résister à ce déferlement exponentiel et chaotique ? Il y faudrait un autre développement. Je préciserai simplement qu'à l'échelle de ma pratique clinique, à celle aussi de l'éthique et du désir du psychanalyste qui m'animent, ce qui m'importe, c'est de travailler avec un enfant ou un adolescent au cas par cas. Cela nécessite d'y impliquer ses parents selon diverses modalités qui mobilisent le désir de chacun. La position du psychanalyste engagé dans un transfert avec un enfant autiste, notamment dans les cas d'absence de parole et langage, s'appuie, comme toujours pour un clinicien, sur l'hypothèse, la supposition qu'une subjectivation, une demande, une adresse pourront émerger et faire leur chemin pour le *parlêtre* en devenir concerné.

*

**

L'envers de la folie : l'autisme

Marie-Josée Sophie Collaudin

-:-:-:-

Un sujet dit autiste se présente comme n'ayant aucun intérêt pour autrui et parfois avec des actes ou énoncés répétitifs dont le sens paraît inaccessible et des réactions imprévisibles : colères avec parfois cris ou crises clastiques, agression sur l'autre. Certains sujets sont complètement figés, d'autres dans un état permanent d'excitation douloureuse ou d'effroi. Ils se tiennent à distance de tout autre comme pour éviter un danger mortel.

Depuis Kanner en 1943, ces sujets dits autistes ont été ou sont encore l'objet de différentes théories : de la mère frigidaire ou toxique comme le pensait Bruno Bettelheim, il séparait les enfants de leur mère pour les faire vivre dans son institution. Parfois un vaccin est incriminé sans penser qu'une injection contenant plusieurs vaccins à un nourrisson de moins d'un an lui fait d'autant plus mal que sa nécessité lui échappe. Certains soutiennent la cause génétique. Ces approches justifient la prescription de scandaleuses doses de neurotropes et invalident toute tentative de thérapie par la parole. Nous nous souvenons de l'amendement Accoyer interdisant d'orienter ces enfants vers la psychanalyse. Il a été retiré devant les protestations de nombreuses associations de parents et de milieux de soins adressées à l'Assemblée nationale.

Je vais parcourir avec vous le chemin qui me permet de parler de l'autisme comme de l'envers de la folie.

François

Il m'arrive, il y a plus de trente ans, au centre médico-psychologique, à 4 ans, avec sa mère, et s'assoie par terre à côté d'elle, en s'adossant au pied du bureau, impassible. Sa mère raconte : François n'a jamais parlé. D'emblée, elle évoque des disputes effrayantes avec cris depuis longtemps entre elle et son mari, « François a sûrement entendu dans mon ventre et après sa naissance et encore maintenant » dit-elle. Son père me dira la semaine suivante, qu'il se met en colère et crie beaucoup et il m'apparaît être aux prises avec des convictions paranoïaques et dans une grande souffrance. Lors de cette première rencontre, devant sa mère, je parle à l'enfant de sa peur en entendant tout cela et de sa terreur que ses parents ou d'autres personnes s'adressent à lui ainsi et lui fassent mal. Aucune réaction. Je le reçois plusieurs fois avec sa mère en lui parlant comme je le peux, il reste adossé au pied du bureau impassible. Je le reçois seul et développe mon propos. Il reste

impassible au même endroit. Désespérée, à distance et en silence, je lui envoie le biberon vide qui roule jusqu'à lui, il le renvoie et vient vers la table des enfants. Et commencent nos échanges, il se met à parler en écholalie et à agir toujours en miroir de moi comme un petit enfant puis à agir et parler selon lui-même et très bien. J'ai reçu quelques fois son père seul à la demande de ce dernier. Le travail peut s'arrêter. François, six ans, est admis au cours préparatoire.

Neuf ans plus tard, dans le privé car je ne travaille plus au CMP, François prend rendez-vous, vient seul et me dit : « J'ai quinze ans, je suis au lycée en seconde » et se tait. Je dis : « peut-être es-tu venu me parler de ton père ? » – « non c'est pas ça. J'ai été malade quand j'étais petit, j'ai peur que les filles le voient ». Nous poursuivons et il accepte de revenir le prochain mercredi. Ce jour-là, au milieu de l'entretien, son téléphone portable sonne et je l'entends répondre : « oui Céline à tel café place Bellecour ». A la fin, je lui propose de revenir le mercredi suivant. Il répond : « Ce n'est plus la peine ». Je lui dis qu'il peut revenir quand il le voudrait. Je ne l'ai jamais revu. C'était il y a trente ans.

La voix criée a été pour lui source d'effroi. Mes premières paroles ne l'ont pas touché, seulement lui lancer et à distance et en silence, l'objet oral (le biberon vide) a permis qu'il accepte la relation avec moi. Il était en résistance contre ce qui lui avait fait mal par : La voix. L'objet oral n'était pas dangereux et la pulsion invoquante a pu se lier à la pulsion orale pour construire l'intrication pulsionnelle selon Sigmund Freud.

La singularité de la voix

Mon questionnement sur la crise comitiale m'a conduite à un colloque international de neurophysiologie à Paris, intitulé *Biologie de la conscience*.

Les neurones fonctionnent dans les deux sens : du cerveau à la périphérie comme les voies motrices et inversement comme les voies sensibles. Là, j'apprends que les neurones communiquent tous entre eux par des expansions latérales appelées dendrites, ce qui permet la bonne réponse motrice à une stimulation sensible par exemple la douleur.

La voix fonctionne grâce à deux zones érogènes : La bouche active pour émettre des sons par le souffle dans les cordes vocales et l'oreille passive par le tympan pour les recevoir. Donc par ces dendrites qui font communiquer toutes les voies nerveuses entre elles, la voix peut intervenir sur toutes les chaînes neuronales sensibles ou motrices. En musique, deux sons d'intensité égale mais de période contraire s'annulent : on ne les entend pas. Les parents savent d'expérience faire la grosse voix pour arrêter l'excitation de leurs enfants. L'intensité en décibels de la voix pourrait-elle permettre à son excitation de passer dans les neurones, avant une autre excitation simultanée et plus faible, pour arriver au cerveau et se faire entendre ?

Selon ces neurophysiologistes, le cerveau fonctionne selon le principe de plaisir comme l'écrit Sigmund Freud dans *l'Esquisse d'une théorie scientifique*. Au neurophysiologiste canadien ayant présenté une expérimentation humaine à partir de la vue, je pose la question suivante : « Comment expliquez-vous que, pendant les guerres, sous la torture, des humains aient pu ne pas parler ? » Sa réponse : « C'est parce que cela leur faisait plus plaisir de ne pas parler » m'a éprouvée. Gérald Edelman dit alors en français : « Il y a beaucoup de choses que nous n'avons pas comprises ».

La question de l'intentionnalité (donc du désir) ne semblait pas se poser pour ce chercheur canadien. Pour les psychanalystes, bien que les sujets puissent parfois l'énoncer de façon consciente, elle intervient dans la genèse de phénomènes inconscients donc refoulés dans ce que Jacques Lacan appelle jouissance de l'Autre.

Dans son livre *Biologie de la conscience* (dédié à Sigmund Freud et à Charles Darwin) que j'ai lu après cette parole, G. Edelman explique la conscience primaire commune aux humains et aux animaux (à partir du lézard), ainsi : le système thalamo-cortical – par où passent toutes les voies sensitives (sauf celles de la sensibilité viscérale indolore quand il n'y a pas de lésion), donc les perceptions dont la douleur – catégorise des parties du monde ou des événements n'ayant pas de rapport entre eux qui peuvent alors être corrélés en une scène, c'est-à-dire en un ensemble ordonné dans l'espace et le temps. (Je pense aux mises en scènes de ces enfants sans langage.) Mémoire et apprentissage arrivent à condition que les chaînes neuronales de la perception se lient à des systèmes de valeurs apportés par d'autres structures comme l'hypothalamus et divers noyaux du cerveau. J'ose avancer qu'il s'agit de l'impact de la parole juste avec ses signifiants, sur le vécu du sujet et la réalité, véhiculée par la voix et permettant aux perceptions de changer d'hémisphère cérébral et de se mémoriser sous forme de sensations dans l'autre hémisphère. Selon Gérald Edelman il n'y a pas d'homoncule commandant un stock de données, pas de rapport fixe de cause à effet, pas de finalité à l'évolution. Les neurones se groupent en réseaux branchés sur les organes et des fibres neuronales réentrantant venant d'autres réseaux, peuvent à tout moment intervenir. L'intentionnalité (donc le désir selon les psychanalystes) ne peut pas être cernée par sa recherche, écrit-il. Il ne parle jamais d'intensité d'excitation ni d'émotion.

Paolo

Paolo, trois ans et demi, unique enfant de parents d'origine italienne, nés en France donc bilingues, arrive avec sa mère, avec un diagnostic d'autisme porté par le chef d'un secteur d'enfants ayant proposé l'hôpital de jour à l'hôpital psychiatrique. « Paolo ne répond à rien, ne manifeste rien sauf sa faim et sa soif et n'a aucun élan vers quiconque » dit sa mère. Paolo, même après mes paroles d'accueil et de présentation, nous tourne le dos debout devant « la fenêtre ». Je

questionne sa mère sur sa naissance : conçu par procréation assistée après dix ans de mariage de ses parents, l'accouchement a été très difficile pour sa mère et pour lui. Il vint au monde à l'aide d'une ventouse. Le médecin l'a attrapé au vol de justesse. Il avait au sommet de la tête un hématome très douloureux provoqué par la ventouse et qui s'est résorbé. Je m'adresse à lui : « Paolo j'ai quelque chose à te dire ». Il ne bouge pas. Je répète cela de plus en plus fort. A la cinquième fois, il vient s'asseoir sur le petit siège à côté de sa mère et écoute. Je lui dis, en substance : « Te faire naître a été très difficile pour ta maman, naître fut très dur pour toi. Tu as eu très peur et très mal à la tête. Tu as cru que ta maman et tout le monde pouvait te faire mal. Ta maman et ton papa ne voulaient pas cela, le docteur ne voulait pas cela. Ton papa et ta maman t'attendaient depuis très longtemps. Quand tu as mal le biberon n'est pas bon ». Paolo met sa tête sur le genou de sa mère en ébauchant une caresse. Sa mère très émue me dit : « C'est la première fois que Paolo a un geste tendre envers moi et pourtant je suis tendre ». La semaine suivante, Paolo s'installe immédiatement sur le siège d'enfant en disant : « Biberon pas bon quand a mal, » et commence notre échange. Paolo me demande de lui fabriquer un oiseau en pâte à modeler puis une famille oiseau, puis se passionne pour les avions de la réalité et un jour me montre comment il en fabrique un « à l'italienne. » Quelques mois plus tard, Paolo trouvera douze raisons différentes pour emporter son œuvre du jour ce qui pour lui n'est plus permis. Sa mère, après mes douze non a dit : « Laisse cela ici » ce qu'il a fait de suite. Leur complicité n'avait pas encore de limite. Quelques semaines plus tard, Paolo rentre à l'école maternelle où sa mère est ATSEM. Il respecte les consignes, ne joue pas avec les autres enfants, mais il les provoque et fait ce qui est interdit à la cantine, ainsi sa mère vient. Cette mère ne pense pas qu'elle pourrait demander aux autres ATSEM d'assurer normalement leur fonction auprès de son fils au lieu de lui demander d'intervenir. Plus tard, il a dessiné un oiseau en train de voler avec des cheveux dressés sur la tête : Inscription symbolique selon l'image du corps du moment de son arrivée sur la terre. Un jour, Paolo apporte de l'école un dessin : « Une libellule, tu as vu, je lui ai mis un parachute ».

Au début de nos rencontres, la mère de Paolo, obsédée par l'idée que son fils soit anormal et jamais autonome, est déprimée (son médecin lui a prescrit des antidépresseurs), m'a demandé de lui faire un certificat médical pour « rester à la maison pour s'occuper de son enfant ». J'ai refusé, mais lui ai proposé de venir me parler indépendamment de son enfant une fois par semaine. Elle est venue régulièrement pendant la première année de la psychanalyse de son enfant, a pu commencer d'espérer pour lui et a arrêté les antidépresseurs. Souvent son père accompagnait Paolo en séances.

Enfin, Paolo a pu aussi échanger avec les autres enfants, est rentré vers six ans au cours préparatoire et m'a dit avec humour qu'il ne voulait plus me parler. Je l'ai laissé partir en pensant qu'il reviendrait. Un an après, il revient avec sa mère : « Le scolaire ça va, mais avec les autres enfants c'est difficile, soit il est agressif, soit il

suit ». Paolo est d'accord pour me parler. A la deuxième rencontre, il modèle en pâte à modeler « un mammouth énorme bête préhistorique qui rompt la glace pour sortir de l'eau » (il mime l'effort immense du mammouth pour rompre cette glace) « et après, il n'est plus tout seul, il est avec le troupeau, il y a des mammouthos et des mammouthas ». Paolo se passionne pour les avions de la réalité, me pose des questions diverses, puis sur Dieu, puis des devinettes.

Paolo a répondu à mon cinquième appel d'intensité sonore beaucoup plus forte que celle des premiers appels. Il a écouté ce que lui ai dit, l'a compris, et s'en est souvenu : « Biberon pas bon quand a mal » me dit-il d'emblée lors de notre deuxième rencontre. La voix arrivée par le son ne fut pas la source de son effroi à la naissance mais la perception affolante du vol plané et la douleur de l'hématome sur sa tête. Après ce premier accouchement très difficile, sa mère n'a pas pu parler de suite à Paolo, et comme elle ni son père ne s'étaient représenté la peur ni la douleur de leur enfant, ils ne lui en avaient jamais parlé ensuite. Les réalités lui étant inconnues, Paolo a attribué à l'autre, aux autres humains, cette douleur et pour échapper à pareil vécu s'est figé dans un refus de toute relation. Les perceptions non inscrites dans l'autre, l'empêchaient de s'identifier à sa mère et de s'impliquer avec des sensations lui appartenant, dans une relation d'amour.

Françoise Dolto disait en parlant de ces enfants et des dits psychotiques ; « il faut être plus fort qu'eux », sans dire comment. Sans doute parlait-elle du désir du psychanalyste ». Or ce désir passe le plus souvent par la voix.

Mabelle

Mabelle, un an, arrive avec madame A sa grand-mère maternelle et madame B sa nourrice sœur du grand père maternel, décédé il y a quelques années. Mabelle, dans ses dix mois, a été trouvée par cette grand-mère en état de détresse physiologique intense, dans son berceau, en raison d'une gastroentérite non soignée. Hospitalisée quelques semaines, elle fut placée par mesure judiciaire chez madame B, nourrice agréée. Sa sœur aînée est placée chez sa grand-mère maternelle madame A avec la visite régulière d'un éducateur en milieu ouvert. Mabelle ne marche pas, est complètement immobile, sans expression ni mimique, ne réagit pas à l'appel par son prénom, à l'évocation de sa mère, à mes paroles sur son passé terrifiant et ses douleurs au ventre, la présentation d'un biberon d'eau et d'un biscuit. Sa grand-mère affirme avoir vu Mabelle chaque jour jusqu'à ses trois mois avant que ses parents partent vivre à la campagne à 250 kms et n'avoir rien remarqué. Je propose à madame B de faire comme elle peut avec Mabelle et de venir me parler dès qu'elle en ressentira la nécessité et de recevoir Mabelle dès que cette dernière aura un peu confiance en elle sa nourrice, une fois par semaine le temps qu'il faudra. Je propose à madame A de venir parler une fois par mois.

Madame B vient de temps en temps : Mabelle se met à hurler jour et nuit et n'accepte aucun déplacement en voiture. Son premier voyage eut les

conséquences tragiques que j'apprends par bribes, par sa grand-mère et par sa mère venue quelques fois. Son père ne s'est jamais rendu aux rendez-vous convenus avec lui par téléphone. Madame B, après nos entretiens, parle à Mabelle de ses terreurs. Mabelle dort la nuit mais se met à hurler lorsqu'on lui « change » ses couches, lorsque le feu est allumé dans la cheminée (seule modalité de chauffage chez ses parents), lorsqu'elle entend à la télévision des scènes de ménage, des bruits de vaisselle brisée ou de gros éclats de voix. A deux ans Mabelle peut venir en taxi (en raison de sa terreur de la voiture). Elle ne marche pas, ne parle pas. Voici quelques éléments de deux années de séances passées à relier ses mises en scènes muettes aux réalités douloureuses et terrifiantes.

Mabelle verse l'eau du biberon à côté de sa bouche en pleurant. Après mes paroles, Mabelle recommence. Elle se décide à marcher, prend le napperon du divan fait le geste de le suspendre au mur et pleure. Je demande à sa nourrice si les histoires de linges lui disent quelque chose : « Oui, dit-elle, Mabelle hurle devant la machine à laver le linge et en entendant le mot changer ». Sa grand-mère me décrit dans quel état de saleté, avec des nœuds dans les cheveux, elle l'a trouvée dans ses dix mois. A l'hôpital, Mabelle a eu des lavements et sa fonction anale est presque bloquée. Line, la mère de Mabelle, me dit qu'après une première hospitalisation en urgence pour gastroentérite, à cinq mois, Mabelle refusait le biberon ce qui était insupportable pour elle : « Je ne pouvais plus m'occuper de ma fille et parfois mettais l'eau de la mare dans son biberon ». Line, en raison d'une fente palatine l'empêchant de se nourrir au biberon, subit deux interventions chirurgicales peu après sa naissance avec ses suites difficiles et probablement douloureuses. Sa fille, Mabelle, à cinq mois, refusait le biberon pour ne pas avoir mal au ventre et aux fesses.

Des premiers cris à la parole.

Mabelle hurle devant nos ombres projetées sur le mur. A partir de la tombée de la nuit, elle ne quitte plus sa nourrice. Je « change » de lieu de travail. J'avais prévenu Mabelle en lui disant que cela ne changerait pas nos liens et que je serai toujours la même. Mabelle dès son arrivée seule dans le bureau, se met à crier comme le petit garçon du film de Volker Schlöndorff : *Le Tambour*, et ne s'arrête pas. Je vocifère : « Mabelle, tu ne sortiras pas d'ici tant que tu ne m'auras pas dit ce qui te fait crier ainsi ». Mabelle, avec grâce, comme déliée de toute pesanteur (comme Carolyn Carlson), mime dans l'espace le toit d'une maison, en disant « maison » son premier mot. J'ai pu lui redire qu'après son arrivée à la campagne, sa mère n'arrivait plus à s'occuper d'elle et qu'elle avait été seule, dans le silence, avec ses douleurs au ventre, sa faim, sa soif, et ses terreurs dans la nuit. Elle avait cru que personne ne pouvait être bon pour elle et ne voulait plus être avec les autres humains. La séance suivante, Mabelle me demande de me déplacer entre la lampe et le mur et crie « a peur » premier signifiant d'affect ressenti en tant que sujet de la parole. Je lui parle pour faire la différence entre mon ombre qui bouge comme

moi mais ne parle pas et ma personne. La semaine suivante, Mabelle, étendue sur le divan, me demande la même mise en scène et dit « Mabelle rigole ». Elle peut se nommer et se représenter en acte dans le langage, lorsque la substitution du rire au tragique de la confusion entre l'image (l'ombre) et la réalité, permet de sortir de la terreur qu'elle induisait. Je pense aux ombres des arbres agités par le vent les nuits de pleine lune où elle se trouve avec sa sœur (deux ans plus âgée) dans une maison isolée, sans volets, en l'absence de ses parents. Ensuite, Mabelle dessine « la lune ! » première projection de son image du corps du moment et questionne sur tout ce qu'elle voit, à la recherche d'un sens aux différences. Si je suis obligée de lui répondre: « Je ne sais pas, c'est comme cela », elle se met très en colère.

« La grosse voix »

Un jour Madame B vient seule : « Mabelle ne veut pas venir, je n'ai pas pu la faire monter en voiture ». Je lui demande de dire à Mabelle, de ma part, de venir m'expliquer pourquoi, que nous conviendrons de la suite après. Mabelle revient. D'emblée, sa nourrice me dit : « Je sais pourquoi, c'est à cause de votre grosse voix ». Je pense à la crainte ressentie par le sujet face à la limite qu'instaure une parole où la réalité voire le réel sont nommés comme incontournables, par exemple : « Parce que c'est comme cela », limite qui fonde l'interdit. Je dis : « Oui Collaudin a une grosse voix ». Quelque temps plus tard, après une question sans réponse possible, Mabelle s'immobilise devant moi et me dit sur un ton persuasif : « Mais enfin Collaudin, je t'aime, parle doucement ». Premier « je » très émouvant. Un jour je signais pour elle un document administratif, Mabelle me dit : « Tu écris Mabelle D (son patronyme) B (le patronyme de sa nourrice et de son mari), inscrivant l'adoption simple (conservant le nom du père d'origine) fêtée le dimanche précédent en présence de Line sa mère de chair, et sans doute de sa grand-mère maternelle, Mabelle chante Mamy blue, et fort juste. C'est sa grand-mère qui a évité l'issue fatale de son abandon.

Pour Mabelle, les ombres étaient de la réalité attachée à aucun sens, donc terrorisantes, l'objet oral était source de douleurs et de menaces de mort et la parole n'était pas investie. Mabelle était figée dans une jouissance du minimum vital que rien n'atteignait. Elle n'avait pas pu accrocher ses pulsions à celles de sa mère comme le dit Marie-Christine Laznik dans « *Vers la parole* » ni à son désir. L'empreinte de l'Autre lui est arrivée par ma voix, à elle adressée supposée sujet, voix désirante, ne doutant pas qu'il y ait du sens en mettant en acte un c'est ici, maintenant et avec moi, dans ce : « Tu ne sortiras pas d'ici tant que tu ne m'auras pas dit ce qui te fait crier ainsi ».

Par la voix de sa psychanalyste, Mabelle a (lorsque j'ai vociféré) reçu le « traumatisme » du langage entamant symboliquement le réel au sens de Jacques Lacan, c'est-à-dire « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », de ne pas se symboliser, et ce en faisant coupure dans ce trop de jouissance. Cet accès à

« l'immatériel » lui a permis de sortir de la sidération et de mimer avec son corps le toit d'une maison et de s'identifier à l'autre parlant en énonçant son premier mot. Ici, le psychanalyste ne s'efface pas comme dans une cure de névrosés afin que chutent les identifications imaginaires que, contrairement à Mélanie Klein, je pense ici absentes au début de la cure et comme le montre le schéma du bouquet renversé de Jacques Lacan. Mais le psychanalyste fonctionne comme un récepteur sensible enregistrant ce qu'il entend avec le regard pour pouvoir s'adresser au sujet en paroles. Lorsque Mabelle ne veut pas venir à cause de ma grosse voix, il s'agit du deuxième temps de la pulsion invoquante dont parle Alain Didier-Weill dans « *Invocations* » : « La découverte du trou réel de la privation maternelle », par exemple la voix « trop » ou la voix qui dit qu'elle ne peut pas dire plus. L'autre analyste en parlant « insiste » et à l'absence de l'autre, se substitue une absence dans la présence d'un corps. Le signifiant sidérant, prenant en charge pulsion de mort et pulsion de vie » marque la limite de l'Autre : – « Oui, Collaudin a une grosse voix » – « substitue au trou réel dans le symbolique un trou interne trou symbolique dans le réel » et lui permet de « s'ouvrir à l'inouï ». Mabelle accède alors à l'éthique comme en témoignent ses questions, et à l'interdit fondé sur l'existence de l'autre comme le manifeste sa crainte. Ce passage se fait en même temps dans le registre du scopique : L'ombre n'est pas l'image virtuelle dans le miroir, elle est plus proche d'un signe de l'existence d'une personne ou d'un objet montrée par sa projection sur une surface. Lorsque Mabelle sort de la confusion terrorisante entre nos ombres et une autre présence réelle, elle se nomme : Ce « Mabelle rigole » est comparable au rire devant le semblant de son image dans le miroir du petit enfant accompagné dans cette expérience par un autre désirant. Là, le réel et le sens se sont noués, l'accès à « l'invisible » rend possible l'image et l'imaginaire. Mabelle dessine la lune que j'entends comme la première projection sur le papier de son image inconsciente du corps selon Françoise Dolto : « Ensemble des perceptions transformées par les paroles de l'autre désirant en ressentis du sujet » manifestant la constitution des premières représentations. Cette image inconsciente du corps est l'effet symbolique de différents refoulements originaires à l'endroit de différentes perceptions sans mémoire, refoulements opérés par les noms du père. L'« un » d'une représentation tient de l'intrication de plusieurs champs perceptifs correspondant aux différents organes pulsionnels, avec chacun leur circuit pulsionnel soumis au principe de plaisir selon « l'intrication pulsionnelle » de Sigmund Freud. Et cette voix est à différencier de la voix surmoïque qui ne fait aucune place au sujet parlant.

Temple Grandin

Temple Grandin, américaine, a écrit en 1986 : « *Ma vie d'autiste* ». Les traductions françaises sont publiées à partir de 1994. Elle n'a jamais été en psychanalyse ou psychothérapie. Elle parle de ses impossibles ainsi :

« J'avais 6 mois quand ma mère s'est rendu compte que je n'étais plus câline et me raidissait quand elle me prenait dans les bras. Plus tard, elle a essayé de me prendre dans les bras, je l'ai griffée comme un animal pris au piège... J'avais une fixation sur les objets tournants, une sensibilité aux bruits imprévus, une surdité apparente, et un intérêt intense pour les odeurs. Je dessinais partout sur les murs, faisais pipi sur le tapis et jouais avec mes déjections, je lançais et cassais ce qui se trouvait à ma portée et hurlais sans arrêt... je comprenais ce qui se disait mais j'étais incapable de répondre. Je hurlais et battais des mains... Devant la baguette de l'orthophoniste, je reculais de peur.. Ma voix était monocorde et mon regard fuyant... tournoyer en rond assise par terre me donnait une sensation de puissance... Il m'était extrêmement difficile de synchroniser mes mouvements rythmés sur ceux d'autres gens ou sur un accompagnement musical.... Faire travailler ensemble toutes les parties de mon corps était une tâche monumentale ».

Temple Grandin jetait ses chapeaux et ceux de sa mère par la fenêtre de la voiture, elle a parlé à trois ans et demi et plus tard, s'était fait un exercice, après avoir eu envie de la casser, de traverser dans un sens puis dans l'autre sens une porte coulissante automatique en verre, dans son institution en travaux, elle restait de très grands moments sous l'ouverture d'un toit... Ses parents, ses éducateurs et son psychiatre n'ont jamais cessé de désirer à son endroit, de réagir à ses actes, de répondre à ses questions, donc de lui parler. Temple Grandin écrit : « En CE1, j'ai commencé à rêver d'un mécanisme magique qui apporterait une stimulation tactile intense et agréable à mon corps... Je désirais ardemment qu'on me prenne dans les bras avec tendresse... en même temps je me dérobaux aux câlins trop enveloppants... Notre corps crie son envie de contact humain, mais au moment où il se produit nous reculons de douleur et de confusion... j'avais besoin de contrôler la quantité et la nature des stimulations... ».

Temple allait parfois chez une tante qui vivait dans un ranch. Là, elle a observé, parfois en se couchant sur le sol pour mieux les voir, chevaux, vaches et porcs et les machines dans lesquelles on faisait entrer les vaches et les porcs pour leurs soins, les marquer ou les tuer. Elle fit une analogie entre la souffrance des animaux et ce qu'elle vivait elle souvent. Elle écrit : « Je rassemblais... tous les détails comme ceux d'un puzzle... Alors j'ai imaginé un costume gonflable qui appliquerait une pression sur mon corps puis une sorte de boîte ressemblant à un cercueil, je m'y installerai en rampant et couchée sur le dos je gonflerai une doublure en plastique qui me serrerait tout doucement et surtout je contrôlerai la force de sa pression. ... la chaleur et la pression tendent à diminuer l'excitation... Une matière me rendait l'école supportable : les arts plastiques : la menuiserie et la couture où je créais et étais très douée en broderie... » (La broderie est comme un dessin ou une écriture hors langage) « L'école a organisé une exposition d'animaux familiers ou chacun de nous devait en amener un. Moi, je me suis amenée moi-même. Puisque maman ne voulait pas que j'amène notre chien – car « il resterait attaché tout la journée » –, je me suis déguisée en chien et suis arrivée accompagnée de mes maîtres – les jumeaux Reese. Toute la journée, j'ai joué le rôle du chien, j'ai aboyé, fait le beau,

me suis couchée. J'ai eu un tel succès que j'ai décroché le premier prix. L'année suivante notre classe a organisé une exposition de jouets. J'y suis allée déguisée en poupée de chiffons. » Là, on l'appelait : moulin à paroles, ou obsession.

Temple Grandin, adulte, a fait des études de mathématiques et de psychologie pour pouvoir concevoir et construire une machine à serrer pour elle (qu'elle n'utilise plus depuis des années en continuant à consommer journallement du Tofranil) et qui est proposée à des enfants autistes dans certaines institutions. Dans son livre, elle a explicité ses vécus inexprimables enfant, vécus dont l'intensité lui rendait impossible d'agir selon les codes qu'elle connaissait parfaitement et ne contestait pas, pendant l'école maternelle et primaire ordinaires. Elle commence le récit du collège en citant Odell Shepard : « Au sens propre, la mémoire d'un homme est ce qui lui sert à oublier ». Qu'avait-elle à oublier ? Elle y fut malheureuse en ayant toujours peur de la réaction des autres à ses bêtises et ses blagues qui la faisaient rire et pas seulement en son for intérieur. Au bout de deux ans et demi, elle est renvoyée de l'école de filles, en raison de ses colères. Selon la proposition du docteur Stein, son psychiatre, elle va dans un internat « pour enfants doués comme toi » dit sa mère. En partant sa mère lui dit : « Tu me manqueras Temple ». Temple écrit de ce moment : « Elle s'est vite approchée de moi et m'a embrassée sur la joue. Je désirais tant qu'elle me prenne dans ses bras. Mais comment pouvait-elle le savoir ? Je restais plantée comme un piquet, piégée par le syndrome d'approche/évitement de l'autisme. J'ai reculé au moment où elle a voulu m'embrasser, incapable de supporter le contact tactile, même celui de la tendresse ».

Temple Grandin en écrivant, en adulte, son passé, nous permet d'entendre les attitudes des enfants dits autistes. Il y a des autismes dit-on. Certes, ils diffèrent selon l'organe ou les organes des sens touchés par l'agression originaire et l'âge du sujet lors de cette agression reconnue par personne comme traumatisme, le plus souvent avant trois ans. Mais tous, ils ont en commun ceci : Ils vivent la relation avec l'autre comme un danger ou un risque de douleur voire de mort, ce qui est source d'une excitation intense, permanente et immaîtrisable comme en témoignent les colères de Temple ou bien les obsessions, le moulin à paroles ou les répétitions incessantes, ou bien le retrait psychique et physique complètement figé de Mabelle ou l'indifférence totale de Paolo. Sean Barron dans le livre : « *Moi, l'enfant autiste* », signé avec sa mère Judy, dit en parlant de sa sœur cadette - « sa seule amie » - : « Plus je niais son existence, plus j'avais de pouvoir sur elle ». Ou ailleurs, « j'étais mort de peur ». Les perceptions dévastatrices de l'arrivée au monde ou de la première enfance sont attribuées à l'autre donc comme une intention. Temple pour qui « l'autiste est différent mais pas inférieur » a dit dans une de ses conférences sur l'autisme : « A 46 ans, j'ai une vaste base de données et je suis capable de déterminer de façon logique quelle personne a de bonnes intentions et quelle personne en a de mauvaises... c'est quelque chose que toute personne autiste doit apprendre ». Elle vit seule, s'habille comme un cowboy, avec

un pantalon noir et des chemisiers de couleurs variées tous brodés en couleurs de fleurs ou de motifs, parfois des oiseaux (alors qu'elle se disait insensible à la nature) sur le haut du dos, du devant et des épaules et le col serré par un petit foulard rouge ou blanc. Ces chemisiers attirent l'attention sur le cou et la tête. Les broderies sont-elles une tentative d'inscription comme un tatouage, ou montrent-elles le lieu de son corps où il n'y avait pas d'inscription langagière du réel en souffrance ?

Pour Temple, je me permets de supposer une naissance très difficile (ou une contention très violente avant ses six mois) bien que personne, ni sa mère ni le psychiatre, n'en ait parlé ; selon ses écrits : ce qu'elle redoute c'est la pression sur la tête ou ailleurs. Et douée, elle cherche dans la réalité à la maîtriser dans une machine à serrer pour ceux qui ne parlent pas : Les enfants autistes et les animaux. Elle est professeur de zootechnie et de sciences animales à l'université d'Etat du Colorado, à 77 ans, elle est une référence pour le bien-être animal aux Etats-Unis (et au-delà) où plus de la moitié des exploitations possèdent ses machines.

Pour Paolo, c'est manifestement lors de sa naissance la perception violente pendant le vol plané avec l'hématome très douloureux provoqué par la ventouse.

Pour François, c'est la violence de l'entendu sans sens dans le ventre de sa mère et sa répétition ensuite. Il reste insensible à mes paroles sur sa terreur mais accepte la relation après que je lui ai envoyé, mais à distance et en silence, le biberon symbole de l'objet oral qui pour lui n'était pas dangereux ce dont je n'ai eu conscience qu'après coup.

Pour Mabelle, c'était la répétition des abandons par sa mère avec les douleurs intenses et répétées de la gastroentérite et de l'absence de soins d'hygiène et la terreur dans la solitude, avant ses dix mois, face aux événements de la réalité, incompréhensibles pour elle, après la disparition, dans ses trois mois, de sa grand-mère maternelle qui la voyait tous les jours avant le départ de ses parents dans une campagne éloignée.

Toutes ces violences vécues par l'enfant, souvent insues d'autrui, signifiants muets de la pulsion de mort, « vérité qui ne parle pas » comme le « réel » de Jacques Lacan, demeurent jusqu'à leur prise en charge par la parole de quelqu'un : C'est-à-dire pas seulement nommées mais énoncées dans leur invention du moment par la création de mots nouveaux voire d'un mythe. Impossible est le premier refoulement dit originaire, qui opère un premier oubli et ouvre vers l'imaginaire et vers l'inconscient. Si l'enfant attribue ces violences à l'autre : Sa mère (et beaucoup d'autres personnes) autre qui restera toujours potentiellement dangereux et il passera sa vie à se préserver de ce danger et à tenter de maîtriser, sans toujours y parvenir, ses réactions pour garder l'autre (il sait parfaitement ce que l'autre n'accepte pas comme le dit Sean dans son livre), surtout si cet autre est aimant et désirant comme pour Temple, Paolo, François et Sean. L'enfant

n'accroche pas ses pulsions aux pulsions de sa mère, ni à son désir, donc semble ne rien en attendre. Cela se passe aussi pour l'enfant d'une mère très déprimée, absente à son enfant parce que absente à elle-même, et dont la voix non désirante n'arrive pas à le toucher. L'enfant ne peut pas s'identifier, comme tout infans, à l'autre de la parole, et reste dans cet état de résistance « réflexe » ou inerte : Les paroles ne le touchent pas, même s'il les comprend, sauf si l'intensité de la voix qui lui parle (donc l'intensité du désir) est supérieure à l'excitation interne toujours singulière en fonction du vécu qu'il tente de maîtriser ou de son non accès à l'existence pour un autre. Donc il ne développe pas son image du corps même si son développement physique est bon, et ainsi, presque exclu du symbolique de la relation, il ne construit pas de chaînes signifiantes lui permettant de parler à autrui. La thérapie est plus facile et moins longue quand les parents (ou l'entourage) ne sont pas dans une jouissance inconsciente du défaut ou du malheur de leur enfant et que leur désir à son endroit l'aide à vivre. La séance de psychanalyse est un espace vide de tout savoir, ouvert par le transfert du psychanalyste permettant à l'enfant de mettre en scène comme dans un espace théâtral, « ce qui ne peut pas se dire » comme l'écrit Ludwig Wittgenstein, voire même « les pensées sans penseurs » dont parle Françoise Davoine pour les adultes. Parler, comme une création, lui arrive lorsque le psychanalyste (ou un autre humain), après avoir relié dans ses paroles les peurs de l'enfant à son vécu, inventé à partir de ses mises en scènes et des dires des parents ou des proches, le délivre de la conviction de l'intention de l'autre de lui faire mal ou de le délaisser : Par exemple « tes parents ne voulaient pas cela ». Les paroles désirantes, éventuellement avec « la grosse voix », du psychanalyste le font accéder à la crainte et à une sensation d'existence, par exemple : Mabelle. Sans ces paroles, il ne peut pas construire, là où les noms du père ne fonctionnent pas, de délire ni de symptômes comme dans la folie ordinaire. Il est dans l'envers de la folie.

*

**

L'autisme, une autre approche

Marie Claude Thomas

-:-:-:-

Celui qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience.
René Char, *Fureur et mystère*

Prologue

Je remercie Jean-Yves Broudic, non seulement pour son invitation à participer¹ à ce Colloque du Cercle Freudien – que je remercie également –, mais aussi pour la lecture qu'il a faite de mes études sur l'autisme. Une lecture attentive à un point précis et crucial dans la pratique analytique avec ces jeunes enfants qu'on dit autistes – ou autres dénominations *up to date*. Ce point est celui de *l'opération de la métaphore*, ou métaphorisation, notion certes rabâchée, mais qui a toute sa valeur quand on la considère comme le point d'entrée dans le langage.

Dire que les enfants étiquetés autistes *sont dans le langage*, dans le bain du langage – ce que je soutiens, qu'ils parlent ou non – est une chose. Dire s'ils *sont entrés, ou non, dans le langage* en est une autre. Comment s'opère l'entrée dans le langage, avec ses effets de tempérance, si ce n'est par l'opération de la métaphore ? C'est à dire par l'introduction d'une *négation bien spécifique* à la psychanalyse qui a la vertu de donner au langage d'être plus qu'une mécanique, de lui donner sa valeur de « capacité parlante ». Mais pour cela il faudrait que je vous parle du jeu dans l'analyse. Ce qui n'est pas à l'ordre du jour... Pourtant, je ne vais pas laisser le jeu, tant je le tiens pour essentiel, sans noter une phrase qui n'est pas sans rapport avec ce qui va suivre :

La vie cherche à gagner sur la mort, à tous les sens du mot *gagner* et d'abord au sens où *le gain est ce qui est acquis par le jeu*. La vie joue contre l'entropie croissante².

Ceci dit, pour que l'analyste y soit vraiment efficace, dans cette opération métaphorisante effective – et, c'est au fond, le *primum movens* de mes recherches à propos de l'autisme – il m'a paru qu'il y avait *au préalable* beaucoup de choses à débayer...

¹ L'intervention orale a été abrégée. En voici l'intégralité préparée, documentée.

² Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique* (Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique, 1963-1966), Paris, Puf, 2009, p. 173 (je souligne).

« Déblayer » aura, cet après-midi, une visée précise : *dégager, sortir l'autisme de la pathologie*, de la psycho - ou neuropathologie. Et cela, strictement, du point de vue de la psychanalyse dont Jean Allouch rappelait la radicalité :

La psychanalyse fut et reste une invention de la folie. Ce trait la distingue des disciplines connexes (psychiatrie, psychologie, psychopathologie, criminologie) qui, toutes, sont issues de la société et au service de celle-ci³.

Le « bien de la cité » est l'impératif auquel l'éthique de la psychanalyse soustrait l'analyste.

*

Qu'est-ce que l'autisme hors pathologie ?

C'est d'abord un *terme*, c'est aussi une *entité nosologique, classificatrice* et, enfin, c'est un *phénomène, le phénomène-autisme*. Quelle en serait la signification ?

C'est avant les années 2000 que ces questions se sont posées alors qu'arrivaient à l'hôpital de jour où je travaillais de plus en plus d'enfants avec le diagnostic d'autisme. D'où venait ce terme « autisme » ? Georges Canguilhem disait qu'il ne fallait jamais entamer la discussion d'un terme important sans se poser la question de savoir d'où il vient.

J'ai donc commencé une enquête généalogique du *terme* et de l'*entité* « *autisme infantile* » en prenant appui sur les travaux de Michel Foucault et de Georges Canguilhem. Ça ne veut pas dire qu'au bout on aura une signification précise, qu'on saura ce qu'« autisme » veut dire, car l'enquête montre qu'à partir de sa désignation première, un néologisme, le terme n'a cessé de se déplacer et de se transformer.

Cette « *méthode historico-critique* » est nécessaire : sans elle, on fait bon marché de l'histoire, on fait peu de cas des intérêts et des présupposés qui participent à la construction et à la signification d'un terme.

Donc, « autisme », d'où cela venait-il ? Et c'était une question d'autant plus intéressante que certains psychanalystes avaient revendiqué l'appellation « autisme », si je puis dire, comme appartenant au champ freudien ! Mes propos,

³ Jean Allouch, Entretien avec Stéphane Breton, 21 mars 2021, site Jean Allouch. C'est l'*orientation* : comme la boussole indique le Nord – ce qui ne signifie pas « aller *au* Nord », mais « aller *vers* le Nord » –, de même l'éthique analytique oriente la pratique avec des patients jeunes, souvent en institution.

à l'égard de ces analystes ou de ces pédopsychiatres, ont eu à l'époque quelque chose d'acéré, de polémique, ce qui finalement a toujours son intérêt comme introduction à la vivacité d'un problème.

L'enquête historico-critique du terme lui-même et de l'entité autisme infantile a démontré, et m'a convaincue, que non : l'autisme fait partie, depuis le début, de la psychiatrie, de la pédopsychiatrie – avec les noms de Bleuler, Kanner, Asperger pour les plus notables initiateurs – énoncer des noms propres comme point de repère, ce n'est pas convoquer des personnes, mais leurs travaux et les domaines de recherches qu'ils ont initiés⁴.

Tout ceci est déplié dans les deux volumes *Genèses de l'autisme...*⁵, je n'y reviendrai que rapidement et partiellement.

*

Avant d'entrer dans le vif de mon propos, deux remarques concernant *la méthode historico-critique* :

1 - Les connaissances concernant l'autisme, aussi nombreuses et variées soient-elles, prises dans cette lecture critique, sont utiles à l'expérience de l'analyste car elles relèvent d'une « éthique du savoir » ; leur intérêt n'est pas tant celui d'un cumul, que ceci qui tient en un mot, « éthopoïétique »⁶, c'est à dire de reconnaître que l'on est transformé du fait de l'acquisition de ces connaissances – et d'en tenir compte, d'y porter un jugement. Ce mode d'être transformé dès la possession de ces connaissances convient-il au psychanalyste ? Pas tout à fait : le « mode d'être » spécifique à l'analyste – se faire « objet », qu'il y ait « du » psychanalyste – requiert un acte supplémentaire, paradoxal : une fois ces connaissances bien en main, il s'agit de les faire tomber, de les lâcher, de les oublier pendant le temps de la relation

⁴ Cf. Michel Foucault : « Quand il s'agit d'étudier des nappes discursives, ou des champs épistémologiques qui comprennent une pluralité de concepts et de théories (pluralité simultanée ou successive), il est évident que l'attribution à l'individu devient pratiquement impossible. De même, l'analyse de ces transformations peut difficilement être référée à un individu précis [...] De sorte que la description que j'essaie de faire devrait se passer au fond de toute référence à une individualité, ou plutôt, reprendre de fond en comble le problème de l'auteur [...] Car mon problème est de repérer la transformation. Autrement dit, l'auteur n'existe pas », « La situation de Cuvier dans l'histoire de la biologie » (1969), in *Dits et écrits, II*, n° 77, Paris, Gallimard, p. 60.

⁵ Marie Claude Thomas, *L'autisme et les langues*, Paris, éditions de L'Harmattan, 2011, *Genèses de l'autisme, Freud, Bleuler, Kanner*, Epel, 2014, *Genèses de l'autisme II, Frankl, Asperger*, Epel, 2024.

⁶ Cf. Michel Foucault, *L'herméneutique du sujet*, Cours au Collège de France, 1981-1982, Paris, Hautes Études/Gallimard/Seuil, 2001, Cours du 10 février 1982, p. 227. De *éthos*, la manière d'être, le mode d'existence et de *poiein*, l'action, la production, la réalisation ; *éthopoiein*, produire, transformer l'*éthos*.

au patient, temps de parenthèse.

2 - J'ajoute que « *méthode historico-critique* » veut dire plus que l'étude des conditions d'apparition d'un concept, d'un événement ou d'un phénomène, ici le « phénomène-autisme ». La démarche critique consiste aussi à lire dans ce phénomène des *points de soumissions* et des *points de résistance*, résistance aux pouvoirs, aux savoirs dominants, ce que j'expliciterais à la fin de l'intervention.

Les conditions d'apparition de « autisme »

Le terme et l'entité

On peut remarquer – et depuis le moment de sa création en 1908-1911 –, que *le terme autisme* ne recouvre pas un objet stable, quelque chose d'objectivable qui permettrait de dire : « l'autisme, c'est ça ! ». Ce mot a la même caractéristique que toute autre entité pathologique qui tente de regrouper en un seul terme des variétés cliniques distinctes. Le fameux *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies* (1911) de Bleuler en est un exemple typique⁷.

Le nom d'Eugen Bleuler n'est pas évoqué par hasard : c'est en effet dans ses écrits qu'est apparu le néologisme « autisme ». Depuis, ce terme a été pris dans une multitude d'usages qui ne disposent d'un semblant de lieu commun qu'à la condition de s'en tenir à des généralités tout à fait insatisfaisantes ...

« Autisme » est donc, d'abord, un terme qui peut être objet d'un savoir : on peut en faire un objet historique, le concept « autisme » a une histoire.

On connaît les circonstances d'apparition de ce mot : en 1909, dans *Dementia praecox...*, un des volumes du grand *Traité de psychiatrie* de Gustav Aschaffenburg, Bleuler qualifie le retrait observé chez des patients schizophrènes de « retrait autistique ». Il a utilisé quelque chose qu'il avait cru comprendre de la conception freudienne des pulsions, à savoir l'*auto-érotisme*. Auto-érotisme qu'il transforme en « autisme » jugé par lui équivalent et plus convenable dans le monde académique de la médecine... Sans refaire l'aventure précise de ce terme, le « combat » de Freud et de Bleuler, Jung, leurs discussions, leurs correspondances, il faut souligner que d'emblée il y a malentendu.

Plusieurs malentendus :

1- La théorie des pulsions est construite par Freud, en s'appuyant sur sa conception de la *libido*, comme un moyen d'expliquer les mécanismes des névroses et le refoulement – non pour faire du premier temps, l'autoérotisme, un des traits de la schizophrénie ou pour établir un diagnostic quand autoérotisme a été contracté

⁷ Eugen Bleuler, *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies* (1911), Paris, Epel/Grec, 1993.

en autisme.

2- La pulsion, selon Freud, implique un parcours pulsionnel, une érotique des orifices du corps, et cela en trois temps, non séparables : le premier, *auto-érotique* (par exemple « sucer », aussi bien le téton du sein de la mère que la langue elle-même du bébé, « se sucer » – le corps propre n'est pas l'individu organique et visible empiriquement) ; les deux autres temps, dits par Freud *allo-érotiques* en ce sens qu'un agent est dans la boucle, sont dans cet exemple « être sucé » (passif) et « se faire sucer » (actif).

Je vous prie d'excuser ces rappels rudimentaires, mais là il faut aussi préciser : si Freud note bien que c'est du point de vue biologique – point qui a son importance, nous le verrons à propos de la « fœtalisation » – que la pulsion peut être considérée comme un concept-limite, ou concept-frontière entre psychique et somatique, il est tout aussi notable qu'immédiatement Freud saute dans la langue, si l'on peut dire, fait passer la pulsion dans la syntaxe, dans la grammaire : « sucer », « être sucé », etc., c'est à dire les réversions de la pulsion, ses destins⁸, et c'est à quoi on est attentif dans l'écoute. Il n'y a donc pas lieu de naturaliser les pulsions ou d'en faire l'objet d'observation, de comportement ou de diagnostic.

3- Enfin, autre malentendu : l'auto-érotisme n'est pas l'investissement d'un objet fantasmatique comme E. Bleuler et G. Jung le formulaient de façon erronée, mais celui du corps. Freud rectifiait ainsi dans sa lettre à G. Jung du 23 mai 1907 : « D'après le sens des mots, *la libido n'est pas autoérotique aussi longtemps qu'elle a un objet, que ce soit un objet réel ou un objet fantasmatique.* »⁹.

Ensuite, le mot « autisme » a navigué en Europe dans des études psychiatriques à propos de pathologies d'adultes et utilisé explicitement, dans les années 1930, à propos de pathologies d'enfants – notamment à la suite de nombreuses épidémies d'encéphalites dites léthargiques ; il se stabilisera un temps en 1943/44 avec *Les psychopathes autistiques* de Hans Asperger à Vienne et avec l'autisme infantile (« Les troubles du contact affectif ») de Leo Kanner à Baltimore. La série des DSM montre combien cette entité, problématique, embarrassante, a évolué jusqu'au DSM-5 et retenue sous l'acronyme TSA (Trouble du Spectre de l'Autisme - *Autism Spectrum Disorder* – ASD).

Sans développer la construction de l'entité « *autisme infantile* » par Leo Kanner en 1944, on constate qu'elle produit un « tableau clinique » à partir de 11 cas d'enfants, par un procédé semblable à celui connu sous le nom de « portrait

⁸ S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions » (1915), in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 18 et suiv. Voir *L'autisme et les langues*, op. cit., p. 150 et suiv.

⁹ Ce sont là les malentendus immédiats, d'autres malentendus suivront ; ils sont développés dans *Genèses de l'autisme I et II*.

composite », sorte de portrait-robot¹⁰.

En revanche, j'expliciterai la notion de « contact affectif », et son trouble, qui fait le titre – dans tous les sens du mot – de l'article inaugural de Kanner, en mettant l'accent sur l'origine d'une de ses composantes.

Le contexte

Comment cette *entité* « autisme » a-t-elle pu trouver autant de succès, si l'on peut dire, au point de devenir *le phénomène* que nous connaissons ? Je propose d'abord de repérer quelques caractéristiques de ce phénomène, les plus marquées, les plus importantes :

1 – La première, absolument déterminante : l'entité autisme est concomitante d'une nouvelle discipline médicale, *la pédopsychiatrie* au milieu du XX^e siècle. Le nom de Kanner¹¹ suffit à en situer le point de départ.

2 - Malgré la définition en quelque sorte standard qu'en a donnée Kanner en 1944, l'entité autisme a servi à regrouper des pathologies et des souffrances de l'enfance dont *les étiologies* sont *objectivement* différentes. D'où une pléthore de « théories » de diverses obédiences.

3 - En même temps que son expansion diagnostique, se sont multipliées *les associations* autour de l'autisme, de parents notamment.

4 - L'État français, et d'autres États, ont décidé de *légiférer* l'autisme selon différents dispositifs, et d'imposer un type de prise en charge des patients dits autistes par des méthodes comportementales, tout en discréditant – ou interdisant – les prises en charge psychothérapeutiques d'orientation psychanalytique (*cf.* recommandations de la Haute Autorité de Santé, HAS ; mise en place des Centres de Ressources Autisme, CRA ; Conseil national des TSA-TND, etc.).

5 – Enfin, font partie du phénomène-autisme les nombreuses et fréquentes et variées *recherches* sur l'autisme ; les *colloques* non moins nombreux, ou les interventions comme celle que vous êtes en train d'écouter !

Qu'est-ce qui a contribué à la cristallisation de ce phénomène ? Dans quel contexte a-t-il pu trouver son assise ? De quelle conjecture est-il issu ? Une conjecture n'est pas une déduction ou une hypothèse dans un raisonnement, ni le résultat d'une expérimentation pouvant conduire à une loi et à une prédiction ; elle rassemble

¹⁰ Voir *Genèses de l'autisme*, Freud, Bleuler, Kanner, op. cit., chapitre V.

¹¹ Leo Kanner a publié en 1935 *Child Psychiatry* ; dès les premières lignes du chapitre I, il affirme : « *It took a series of definite steps in the development of cultural attitudes to make possible the inclusion of children in the domain of psychiatry.* (Il a fallu une série d'étapes précises dans le développement des attitudes culturelles *pour rendre possible l'inclusion des enfants dans le champ de la psychiatrie*) », USA, C. C. Thomas Publisher, 4^{eme} édition 1979, p. 5 (je souligne).

(*cum*) ce qui tombe (*jacere*), des faits constatés, et peut permettre de faire une hypothèse, celle qui sera proposée à la fin de cette intervention.

Quels sont les divers éléments contemporains, les connaissances scientifiques, ou dites telles, avec lesquels s'est constitué le phénomène-autisme – *éléments-facteurs qui sont constituants de l'épistémé d'une époque* ?

En effet, à quoi l'*épistémé* a-t-elle affaire ? Non pas directement à des savoirs constitués mais aux conditions de possibilité de ces savoirs, de ces discours, au sens où Kant parle du « transcendantal » qui se tient en arrière de toute connaissance réelle : il représente, à même la trame du réel, ce qui constitue en elle la part du possible, du virtuel, du tendanciel. C'est la raison pour laquelle l'enquête généalogique a affaire, non à des choses, mais à des discours sur les choses : elle prend acte du fait que les conditions de possibilité d'un savoir ne sont pas données directement dans le réel auquel ce savoir se rapporte, mais tiennent à la forme discursive selon laquelle ce savoir est construit, ou plutôt *peut être* construit, c'est-à-dire *à être* construit au titre d'une virtualité qui demeure à accomplir, dans le contexte d'une activité ou d'une pratique de connaissance effective.

Les éléments-facteurs constituants de l'*épistémé* fin XIX^e-XX^e siècle, *repérage des conditions de possibilité de savoir et de l'assise du phénomène-autisme*, sont de champs divers. Voici les principaux :

1 - Tout d'abord *l'enfant est devenu en lui-même un objet de science* à la fin du XIX^e siècle¹². Cette prise de l'enfance par la science est décisive. En effet, si l'enfance a depuis l'Antiquité fait l'objet d'une attention en vue de l'éducation, et longtemps dans des cadres philosophiques et religieux, ce n'est qu'à partir, disons, des théories du développement en biologie et du darwinisme que l'objectivation scientifique de l'enfant va au-delà des projets pédagogiques. Elle n'est pas tant pragmatique, ce n'est pas tant le souci d'améliorer le sort des enfants et leur éducation, ces objectifs demeurent bien sûr, mais ils sont secondaires à *une nécessité conceptuelle* liée au déploiement du *paradigme développemental et évolutionniste* dans les sciences humaines. Cette nécessité conceptuelle précède les conséquences pratiques, ce qui a un effet notable : la dominance de *la notion de développement* dont les psychologues feront la base de leurs études (j'y reviendrai à propos de Gesell), les recherches sur le neuro-développement, et ses troubles, en étant la plus récente figure.

Le fait d'introduire dans l'histoire un ordre qui repose sur les notions de développement, d'évolution modifie et donne une idée partielle, et partielle, de l'histoire, si l'on veut bien admettre que l'histoire ne relève pas naturellement d'une

¹² Voir Dominique Ottavi, *De Darwin à Piaget, Pour une histoire de la psychologie de l'enfant*, CNRS éditions, 2009.

chronologie évolutive¹³, mais qu'elle est *une mise en scène* du « monde », de la « vie », d'où son écriture *Hystoire* avec un *y*, par Lacan.

C'est une distinction pertinente à conserver pour lire ce qui s'appelle en « clinique » l'anamnèse qui, soit privilégie *Chronos*, c'est à dire des comptes rendus plus ou moins objectifs, administratifs selon un ordre chronologique, soit au contraire, *Kairos*¹⁴ qui privilégie les points significatifs d'une vie, c'est à dire l'articulation « d'éléments signifiants à d'autres éléments signifiants¹⁵ ».

Donc, de *l'enfant héritier* des coutumes, des savoirs, des normes et des devoirs du monde adulte, on est passé à la conception d'un *enfant « père de l'homme »*, futur citoyen.

C'est dans ce *cadre de l'idéologie développementale et évolutionniste* que le colossal travail scientifique d'Arnold Gesell s'inscrit. Commencées en 1925 dans son manuel *Croissance mentale chez l'enfant pré-scolaire (Mental Growth in Preschool Child)*, les centaines d'observations d'enfants ont établi une « norme » de croissance que pouvaient consulter les parents et s'y conformer.

2 - Et dans *les cadres politique, économique, scientifique d'une certaine société* : par exemple, A. Gesell a resserré le lien entre trois domaines : une croyance au progrès, une éducation scientifique basée sur la psychologie développementale de l'enfant, et l'idéal libéral américain et son système économique. En France, Piaget a œuvré dans ce sens.

L'ouvrage de A. Gesell, *Le jeune enfant dans la civilisation moderne* (1949, encore réédité en France en 2008), bien que peu connu des étudiants semble-t-il, a toujours un impact rampant et, dès la préface, se déclare politique : les sciences naturelles et mécaniques (dont l'observation et la psychologie développementale de l'enfant), l'idéologie démocratique et la croissance capitaliste sont nouées :

Nous voyons clairement que le concept de démocratie est appelé à embrasser tous les aspects de la vie quotidienne. Ce volume tient compte de la signification profonde d'une culture démocratique pour le bien-être des

¹³ C'est le parti pris par Jacques Hochmann dans son *Histoire de l'autisme* (2009), reconduit récemment dans « Les chemins de l'autisme : des psychopathies à la neurodiversité » (2020)

¹⁴ Cf. Isabelle Chatelet, « “Il est temps” : du *kairos* dans l'analyse », in *Recherches en psychanalyse*, n° 35-36 (2023/1-2)

¹⁵ Cf. Lacan, Ce que Lacan disait en 1957 dans *La relation d'objet et les structures freudiennes*, le 10 avril 1957 : « De nos jours la relation d'objet avec ce qu'elle comporte de normatif, de progressif dans la vie d'un sujet, de génétiquement défini, de développement mental, est quelque chose qui est du registre de l'imaginaire, qui bien entendu n'est pas sans valeur, qui d'un autre côté, quand on essaie de l'articuler, présente tous les caractères de contradiction intenable que j'ai dû vous dire pour caricaturer les deux volumes... ». Lacan poursuivant qu'il s'agit plutôt d'articuler des éléments signifiants à d'autres éléments signifiants.

nourrissons et jeunes enfants. Le concept de croissance a beaucoup en commun avec l'idéologie démocratique¹⁶.

Un article de Benjamin Royer à propos du néolibéralisme et des neurosciences¹⁷ montre la suite de cette nouvelle orientation des programmes et travaux commencés dans les années 1930-1940.

L'interpénétration « science »/politique, dans l'élaboration d'une nosographie, est encore plus marquée en Europe centrale avec Hans Asperger et son ouvrage *Les psychopathes autistiques pendant l'enfance*. C'est à partir de recherches relativement récentes¹⁸ qu'il est possible de mieux repérer comment la construction de l'entité « autisme infantile », son « trouble du contact affectif », a été fabriquée et dans quel contexte scientifique et politique.

Le livre d'Edith Sheffer, *Les enfants d'Asperger*¹⁹, montre comment une notion idéologiquement dominante au moment du national-socialisme, celle de *Gemüt*, a pu être utilisée. *Gemüt*, difficile à traduire, est formé de l'ancien allemand *Muth* : moral de l'homme, « force de l'âme », force de ce qui est éprouvé, affection, et du préfixe *ge-* qui marque le rassemblement, l'unité²⁰. C'est un terme ancien de la philosophie allemande, un principe qui anime l'esprit et les affections. La notion a été revendiquée au début du XX^e siècle comme irréductiblement « germanique », ouvrant la voie aux usages nazifiants : c'est ce qui permettrait la cohésion et la force du peuple allemand.

Cette notion est devenue *le curseur* avec lequel une pathologie, un désordre, un trouble allaient être évalués : un manque de *Gemüt* équivalait au manque, au trouble de contact affectif, pour résumer rapidement, et comme tel nuisible au « peuple ».

Cette notion de « contact affectif » a été utilisée à Vienne, avant et après l'*Anschluss*, dans le service de Pédagogie curative dirigé par Hans Asperger, où travaillaient Georg Frankl et Annie Weiss. On sait maintenant que c'est par G.

¹⁶ Arnold Gesell, Frances L. Ilg, *Le jeune enfant dans la civilisation moderne (Infant and Child in the culture of today, 1943)*, Paris, Puf, « Préface ». Comment ne pas être interrogé par le *hiatus* qu'il y a entre ces promesses de « bien-être » et le malaise actuel des enfants et des adolescents ?

¹⁷ Benjamin Royer, « Sciences neuro-comportementales et stratégies d'appropriation néolibérales » et « Les sciences neuro-comportementales, nouvelle avancée du néolibéralisme. De leurs origines économiques à leur utilisation politique en psychiatrie et dans l'éducation », Le Club de Médiapart, avril 2019, en ligne.

¹⁸ Voir *Genèses de l'autisme II, Asperger, Frankl, op. cit.*, chapitre III.

¹⁹ Edith Sheffer, *Les enfants d'Asperger, Le dossier noir des origines de l'autisme (Asperger's Children, The Origins of Autism in Nazi Vienna, 2018)*, Paris, Flammarion, 2019.

²⁰ Voir l'article « *Gemüt* » de Denis Thouard dans le *Vocabulaire européen des philosophies* sous la direction de Barbara Cassin, Paris, Le Seuil/Robert, 2004.

Frankl qui avait dû émigrer aux USA en 1937 et qui avait trouvé un poste dans le service de L. Kanner en 1938, que la notion de « contact affectif » s'est déplacée de Vienne à Baltimore – Frankl lui-même n'ayant jamais utilisé dans ses publications autrichiennes le terme précis de *Gemüt*.

La curieuse concomitance de publication en 1943/44 de l'article « Troubles du contact affectif » de Kanner, et du livre *Les Psychopathes autistiques pendant l'enfance* d'Asperger, est maintenant élucidée grâce à des recherches historiques commencées en 2015²¹ qui, peut-être, vont contribuer à être plus critiques...

3 - À côté de la psychologie développementale, et s'y adjoignant, sont publiés en 1925 les principes du *behaviorisme* par John Watson – il travaillait alors à Baltimore au John Hopkins Hospital, là où L. Kanner exercera quelques années plus tard. Citer le *credo* de J. Watson publié dans la préface d'une réédition de *Behaviorism* en 1930, suffira à en indiquer la teneur des principes :

Le simple fait que le psychologue, en tant que tel, doit, s'il lui faut rester scientifique, ne pas décrire le comportement de l'homme en d'autres termes que ceux qu'il emploierait pour décrire celui d'un bœuf à l'abattoir a éloigné et éloigne encore du mouvement behavioriste beaucoup d'esprits timorés²². (Cf. Temple Grandin)

Sans en dire plus sur le comportementalisme fondé, vous le savez, sur la théorie pavlovienne stimulus-réponse, le conditionnement²³ et l'anti-mentalisme (pas de psychisme²⁴)..., il faut souligner que ce sont les méthodes retenues par la HAS (en France, la Haute Autorité de Santé) pour le traitement de l'autisme. Il est remarquable, tout de même, que « autisme » et « comportementalisme » soient à ce point imbriqués dans les directives gouvernementales.

Que l'on soit partisan du comportementalisme n'est pas un défaut en soi quand on ne masque pas ses fondements philosophiques, scientifiques et son allégeance aux décisions actuelles d'une certaine politique. Question : « autisme ? » Réponse : « comportementalisme ». Qu'implique cette réponse imposée ? Qu'y a-t-il, dans ce phénomène-autisme – en plus du fait d'être contemporain du

²¹ Voir, notamment, la thèse de Stephen Todd, *The turn to the self : a history of autism, 1910-1944*, Chicago, 2015.

²² John Watson, *Le behaviorisme (Behaviorism, 1930)*, Les classiques de la psychologie, Paris 1972, p. 8. On peut remarquer qu'au postulat épistémologique « d'objectivité » s'ajoute une énonciation un peu « testostéronée »... Voir *L'autisme et les langues*, 2010, Paris, l'Harmattan, p. 29-34.

²³ Voir les travaux de Canguilhem et à sa suite ceux de Foucault concernant la psychologie dite scientifique, « science cruelle », disait un mathématicien ; « qui brutalise », disait Canguilhem). La violence de cette méthode est montrée dans le film *Quiet Life* (2024) d'Alexandros Avranas et Stavros Pamballis.

²⁴ Voir la question du « psychisme » déplacée par Lacan dans *L'autisme et les langues*, op. cit., chap. VI, « Rejouer la causalité », p. 147 et suiv.

behaviorisme –, qui oblige, force à conditionner, à contenir, à soumettre ?

C'est ce que j'indiquerai après un quatrième point, majeur, de l'*épistémé* contemporaine à l'émergence de l'entité « autisme infantile » et qui me semble participer du contexte favorable à la réception de cette entité, à savoir une certaine *conception du langage*.

4 - Une conception qui fut dominante aux USA à la même époque, encore actuelle, dite structuralisme mécaniste. C'est Leonard Bloomfield, un grand linguiste, qui promeut *une conception anti-mentaliste du langage* (en accord avec l'anti-mentalisme de J. Watson et le comportementalisme de Skinner). Il s'agissait, dans la version définitive de son ouvrage majeur, *Language* paru en 1914, puis réécrit en 1933²⁵, de décrire *la communication linguistique* – fonction essentielle du langage pour ce courant –, de la décrire à partir de ses constituants observables, c'est à dire les sons, et de l'organisation hiérarchisée des messages émis, sans postuler une conscience, un esprit ou une intention. La négation bloomfieldienne à l'endroit de l'esprit est une *négation méthodologique*, et non pas épistémologique comme dans le behaviorisme. Mais le problème commence quand, de cette méthode rigoureuse dans le champ linguistique, a été déduite, produite *une conception du langage* qui, oubliant la restriction méthodologique initiale, *se présente, s'établit comme étant* « *Le Langage* », *ce qu'est le langage : un pur outil de communication* – ce qui a des effets dans la manière même d'être au langage...

Certains théoriciens de l'autisme comme E. Schoppler ou M. Rutter ont repris à leur compte cette conception alliée au comportementalisme, dans leur ouvrage de 1978, *L'autisme*, devenu un classique²⁶.

La conception du langage à laquelle invite Lacan est différente : il n'est pas seulement un instrument de communication, le cri n'est pas seulement un signal, un stimulus, qui a une réponse selon le binarisme dominant. Il est *appel* : le cri appelle sur fond de réponse ; il y a là trois termes : le cri, l'appel, la réponse (ou non) qui produisent l'objet maternel. Le cri est déjà embryon de signifiant au sens de Lacan. Est-il nécessaire de rappeler ce qu'écrivait Lacan en 1959 :

Le signifiant, pour dire le mot, *c'est nous qui en fournissons le matériel* – c'est cela même que j'enseigne et que je passe mon temps à vous dire. C'est *avec nos propres membres*, l'imaginaire c'est cela, que nous faisons *l'alphabet de ce discours qui est inconscient*, et bien entendu chacun de nous dans des rapports divers, car nous ne nous servons pas des mêmes éléments pour être pris dans l'inconscient. (*Le désir et son interprétation*, 18 mars 1959, je souligne).

²⁵ Leonard Bloomfield, *Le langage* (*Language*, 1933), Paris, Payot, 1970

²⁶ M. Rutter, E. Schoppler, *L'autisme, Une réévaluation des concepts et du traitement*, Puf, Le fil rouge (sic), 1978.

C'est un peu différent, à tout le moins, du signifiant linguistique – et si le mot *lalangue* n'y est pas, la chose, du moins, y est ! Non seulement cela montre la différence, mais ce cri, constitutif de la mère, de l'objet maternel présent/absent, est déjà créateur d'un monde. Impossible de réduire cette « linguistique de la parole » (Roland Barthes) aux systèmes linguistiques dont elle n'a cessé de se distinguer (le langage n'est pas l'être parlant) tout en leur empruntant des concepts qu'elle transforme aussitôt en une écriture poétique.

4 bis – Un dernier point, à titre indicatif, dans ces repérages de contextualisation du phénomène-autisme : l'événement technologique majeur plus récent qui a été nommé « intelligence artificielle » I.A. Ici, il faudrait un développement documenté²⁷. J'indique juste une piste, celle de *la pensée par rapport au savoir* à partir de citations tirées du séminaire *Encore* :

Si l'inconscient nous a appris quelque chose, c'est d'abord ceci, que quelque part dans l'Autre, ça sait. Ça sait parce que ça se supporte, justement, de ces signifiants dont se constitue le sujet. (*Encore*, 13 mars 1973)

[...] Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre ; qu'il est à *prendre*, en deux mots, c'est pourquoi il est fait d'*apprendre*, en un seul. Le sujet résulte de ce qu'il doit être *appris*, ce savoir, et même mis *a-prix*, p.r.i.x, c'est-à-dire que c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange, mais comme d'*usage*. Le savoir vaut juste autant qu'il coûte *beau coût*, *beau-coup de ce qu'il faille y mettre de sa peau*, *de ce qu'il soit difficile*, *difficile de quoi ? Eh bien, moins de l'acquérir que d'en jouir*.

Là, dans le jouir, sa conquête, à ce savoir, sa conquête se renouvelle dans le *chaque fois* que ce savoir est exercé ; le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance.

Il est étrange que ceci n'ait jamais été mis en relief ; que le sens de *savoir* soit tout entier là ; que *la difficulté de son exercice lui-même*, *c'est cela qui rehausse celle de son acquisition*. [...]

Bien sûr, qu'il y a des choses qui courent et qui ont tout à fait l'air de marcher comme des petites machines ; on appelle ça des ordinateurs. Mais qu'est-ce qui va dire... *qu'un ordinateur pense ?* Moi je le veux bien ! Mais qu'il *sache*, qu'est-ce qui va le dire ?

La fondation d'un savoir, c'est ce que je viens de dire, *c'est que la jouissance de son exercice*, *c'est la même que celle de son acquisition*. (*Encore*, 20 mars 1973)

²⁷ Voir, déjà pertinent en 1980, l'article de Georges Canguilhem, « Le cerveau et la pensée », conférence à la Sorbonne publiée dans la revue *Prospective et Santé*, n° 14, été 1980.

L'ordinateur, l'IA, c'est la pensée contre le savoir, contre la jouissance.

Quelle est la caractéristique principale du langage en psychanalyse ? Là encore il faudrait un chapitre à soi seul ! Je ne retiens donc que ce qui est nécessaire à mon propos sur l'autisme. Le langage – et, précisément, une langue – qui préexiste à la venue de chacun, *impacte le corps* en un point de discord, un point de manque – qui se corrèle aux orifices du corps –, un point d'absence caractérisée, celui de la pré-maturation propre à l'espèce humaine (la fœtalisation de Bolk²⁸, notion déplacée dans le champ analytique en « prématuration de la naissance » par Jacques Lacan). La conséquence en est capitale : l'être humain n'est pas seulement par « nature » un être social – puisque d'emblée branché sur la langue (le langage) si cette image est permise, mais *il est un être social dans la mesure où il n'est pas autre chose*²⁹ !

Et il doit être perceptible ici que pour la psychanalyse, encore une fois, il n'y a pas un individu d'un côté et le social de l'autre avec un mystérieux point de raccord, une « pulsion de socialisation », par exemple, ou un organe, ou une vertu de l'âme comme l'ont postulé certains pédopsychiatres d'une sombre époque qui ont *cherché à trouver dans cette vertu de l'âme l'origine du « contact affectif »* dont les dits autistes seraient déficients – évoqué à propos de la notion de *Gemüt...*

²⁸ Louis Bolk, « La genèse de l'homme » (1926). En 1960, Georges Lapassade propose, dans *Arguments*, une « Présentation de Louis Bolk » précédant la première traduction partielle de *Das Problem der Menschwerdung* (1926), qu'il traduit intégralement l'année suivante, avec François Gantheret, pour la *Revue de psychanalyse française*. Republié dans la revue *Littoral*, n° 27/28, *Exercices du désir*, Toulouse, Erès, 1989, p. 177 et suiv., trad. J.-C. Keppy.

Bolk définit l'homme comme « un fœtus de primate génériquement stabilisé » ; cette néoténie humaine trouve son origine dans l'action de retardement, antagoniste du principe d'évolution, exercée par le système hormonal, *l'endocrinon* ; action sélective, produisant notamment une dyssynchronie entre *soma* et *germen*, qui met la déhiscence, le conflit, à la racine même du devenir humain. La thèse de L. Bolk a eu un impact sur Geza Roheim, Lacan (prématuration de la naissance) notamment.

Sigmund Freud, dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895) insiste sur la profonde faiblesse et prématuration de la naissance chez l'homme, puis la complète par la lenteur de son développement et met en évidence l'état de détresse (*Hilflosigkeit*).

Voir les travaux de G. Lapassade, notamment *L'entrée dans la vie, Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Union générale d'éditions, 1972 (Cf. « L'homme inachevé : à propos de la thèse de Georges Lapassade », Marc Levivier, *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1, n° 9.

²⁹ En désaccord avec la thèse de Dany Robert-Dufour (*Lettres sur la nature humaine à l'usage des survivants*, Paris, Calmann-Lévy, 1999) selon laquelle l'homme inachevé, manque, dans cet inachèvement, d'une part de nature – cette part manquante qui, jadis, lui *aurait* permis d'atteindre à l'état plein de vivant. Sa seule issue a alors été l'invention d'un complément d'une autre nature, d'une « nature seconde ». L'homme *serait* le seul vivant contraint de combler son déficit de première nature par une « seconde nature ». Alors que chez Lapassade l'inachèvement était à assumer, pour ne pas dire à fêter, chez Dufour au contraire, il doit être suppléé – dominance de l'idéologie de la prothèse, du cyborg (se réjouir du jeûne, *versus*, être su-plaîté).

Le phénomène-autisme, points de soumission, points de résistance

Je mentionnais en introduction que, hors pathologie, il est possible de considérer l'autisme comme un objet historique, construit *dans* un certain contexte, *avec* ce contexte, c'est ce qui vient d'être rapidement schématisé. J'ai ajouté que la manière critique d'appréhender le phénomène-autisme consiste aussi à lire dans ce qui a été nommé « autisme » des *points de soumissions* et des *points de résistance* au savoir dominant, au pouvoir dominant.

Des points de soumission, quelques-uns viennent d'être énumérés. Mais les *points de résistance* ? *En quoi l'autisme serait-il un point de résistance ?* D'une façon générale, mais je ne m'en tiendrai pas là, nous pourrions répondre avec G. Canguilhem ceci : le dit autiste, en tant que vivant, est un individu « résistant aux pressions du milieu et inventant ses propres normes contre le milieu » – réponse qui est aussi une critique éthique et politique, du behaviorisme puisque cette psychologie « définit le vivant comme n'étant rien d'autre que le résultat nécessaire d'une stimulation venue du milieu³⁰. »

Pour pouvoir commencer à répondre plus précisément, je propose de mettre le phénomène-autisme en perspective avec d'autres phénomènes qui ont eu lieu dans le passé, dont certains historiens comme Michel de Certeau ont fait l'analyse.

Les épidémies du passé

Il s'agit d'abord des *épidémies de sorcellerie*, sauvages, massives et sanglantes (en ruralité), puis des *épidémies de possession* (plus orchestrées, concentrées autour de quelques personnages) qui ont eu lieu en Europe fin XVI^e et au cours du XVII^e siècle. On sait qu'il n'y a pas que des épidémies avérées virales ou microbiennes, il y a aussi des épidémies de sorcellerie, de possession, de conversion, de suicide (par exemple après la publication des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe), épidémies que Jean-Jacques Rousseau avait qualifiées d'« épidémies de l'esprit ». Apparaissant par vagues plus ou moins longues, ces épidémies de possession ont d'abord interpellé les politiques et le champ religieux, en l'occurrence l'Église qui dut mettre en place un dispositif institutionnel important pour juger et traiter les cas de possession par le diable ou bien les cas de sorcellerie. Les ouvrages de Michel de Certeau, *La possession de Loudun*³¹, *La*

³⁰ Voir Jean-François Braunstein, « La critique canguilhemienne de la psychologie », in *Bulletin de psychologie*, tome 52, n°440, 1999, *L'unité de la psychologie, mythe et histoire*, pp. 181-190

³¹ Michel de Certeau, *La possession de Loudun* (1970), Paris, Gallimard/Julliard, 2005, « L'histoire n'est jamais sûre », pp. 13-27.

fable mystique, en font des études remarquables³².

Puis fin XIX^e - début XX^e siècle, ce sont les *épidémies de conversion* qui ont interpellé le champ scientifique, la médecine avec, là encore, des dispositifs précis, celui de Jean-Martin Charcot à La Salpêtrière pour n'en citer qu'un.

Les acteurs de l'épidémie, tout autant que les acteurs de leur traitement, de leur répression, ou de leur rationalisation, *font partie du phénomène*.

Pour M. de Certeau, ces phénomènes, ces mouvements massifs signent de « *graves cassures dans une civilisation* ». Par exemple, les montées de sorcellerie et de possession des XVI^e et XVII^e siècles se manifestent dans une civilisation où la religion dominait encore, tout juste à l'orée de sa mise en question par la bourgeoisie parlementaire et la science moderne dont la médecine :

L'affrontement entre les représentants de la justice (les magistrats) et ces excommuniés ou ces « hérétiques » d'une société que sont les sorciers représente, tout au long du siècle, par un lent dégradé des convictions et des pressions collectives, *l'histoire d'une mutation fondamentale* : elle a fait passer une opposition, de sa forme archaïque et religieuse (démonologique), à un statut politique (les rébellions) ou psychologique (les maladies mentales) ; elle a conduit une société à penser différemment son rapport au monde et à elle-même, par la substitution de critères scientifiques ou politiques, enfin d'un pouvoir de l'homme sur les choses, à la lecture des signes indiquant l'immanence de forces naturelles et surnaturelles.³³

Pour mémoire, quelques dates du côté de la science de travaux qui témoignent de

³² Cf. Michel de Certeau, au Congrès de l'École freudienne de Paris en octobre 1968 « Ce que Freud fait de l'histoire. Note à propos d'une névrose démoniaque au XVII^e siècle ». Lacan lui fit la remarque suivante : « La possession au dix-septième siècle est à comprendre dans un certain contexte concernant le père qui touche les structures profondes. Mais la question que vous posez est de savoir où est maintenant cette chose. Je crois qu'à notre époque, la trace, la cicatrice de l'évaporation du père, c'est ce que nous pourrions mettre sous la rubrique et le titre général de la ségrégation. Nous croyons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéise les rapports entre les hommes. Je pense au contraire que ce qui caractérise notre siècle, et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée, se recoupant à tous les niveaux, qui ne fait que multiplier les barrières, rendant compte de la stérilité étonnante de tout ce qui peut se passer dans un champ [...] », *Lettres de l'école freudienne*, n° 7, mars 1970, *Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris*, p. 63 et suiv.

³³ M. de Certeau. Sur la sorcellerie et les différents pouvoirs en jeu – l'Église et les prêtres séculiers, les ordres réguliers, les parlements et le pouvoir royal, la médecine, voir Michel de Certeau, « Une mutation culturelle et religieuse : les magistrats devant les sorciers du XVII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 55, n°155, 1969, pp. 300-319 ; et M. Foucault, « Médecins, juges et sorciers au XVII^e siècle », in *Dits et écrits*, tome 1, n° 62, Paris, Gallimard, 1994, pp. 753-766.

la cassure : 1604, les *Paralipomènes à Vitellion* de Kepler – bien que Kepler ait aussi versé dans l’astrologie – inaugurent l’astronomie, l’optique, c’est à dire le mécanisme de la vision à partir de ses études de la lumière – ce qui a comme conséquence une nouvelle conception de l’objet et du sujet, dit « sujet de la science »³⁴. Un exemple de cet affrontement : la mère de Kepler aurait été brûlée pour sorcellerie sans la notoriété et l’intervention de son savant de fils³⁵, une chance là où l’estimation donne 50 000 à 100 000 femmes brûlées en Europe – la tante de sa mère a, elle, été au bûcher.

Autres dates avec Descartes : 1637, *Discours de la Méthode*, le *Cogito* ; 1664, *Traité de l’homme*.

Ces mouvements étranges, écrit M. de Certeau, « attestent un trou qu’ils tentent de combler avec les moyens du bord ³⁶ » – bord encore préscientifique avec les rêveries astrologiques de Kepler imprégnées du cosmos médiéval, ou bord encore religieux qui marginalise toutes les expressions du sacré, les plus suspectes ou les plus pures. En effet, les foyers de possession sont aussi des lieux d’école de spiritualité : à Loudun, par exemple, Jean-Joseph Surin, un jésuite mandaté pour exorciser les religieuses possédées, fut lui-même aux prises avec le diable, subit ses assauts, donc possédé et, en même temps, il fut l’un des plus grands mystiques du XVII^e siècle.

Ces phénomènes sont à la fois « des symptômes et des solutions transitoires » à des ruptures, des « trous », et à des transformations civilisationnelles : ils « ont la double signification de dévoiler le déséquilibre d’une culture et d’accélérer ou de freiner le processus de sa mutation. [...] C’est la confrontation d’une société avec les certitudes qu’elle perd et celles qu’elle cherche à se donner³⁷. »

*

³⁴ Cf. J. Lacan, « la science et la vérité », *Écrits*, p. 858. Cette expression ne désigne pas le scientifique mais l’effet subjectif, sur l’individu, de la transformation des liens sociaux et économiques opérée, sur le temps long de trois siècles, par la science moderne. En donnant une dimension d’historicité au sujet, ces formules suscitent le débat au regard de la *doxa* structuraliste d’une intemporalité du sujet pensé comme effet de la parole, du signifiant. Elles prennent en compte une surdétermination du sujet selon la place qu’il occupe dans différents liens sociaux désignés comme « discours », cf. *infra*.

³⁵ Voir les articles et ouvrages de Gérard Simon, notamment *Kepler, astronome, astrologue*, Gallimard, 1979. Voir également, Johann Kepler, *Le songe en astronomie lunaire* (1634), Presses universitaires de Nancy, 1984. Dans l’Introduction, Michèle Ducos présente le contexte de « chasse aux sorcières » à laquelle fut mêlée cette rêverie scientifique.

³⁶ M. de Certeau, *La possession de Loudun*, op. cit., p. 14. Le procès d’Urbain Grandier, « le responsable » des possessions date de 1634.

³⁷ M. de Certeau, *La possession de Loudun*, op. cit., p. 15 et p. 20.

Ici j'insère une remarque faite par Ilse Grubrich-Simitis – à propos d'une idée de Freud similaire, mais dans d'autres coordonnées, celles de ses « fantaisies » néo-lamarckiennes de son essai de 1915, non publié par lui, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*. Elle présente cette idée ainsi :

Certes, bien des réponses esquissées dans la « Vue d'ensemble » ne nous convainquent plus. Cependant, quelques-unes des questions que Freud n'a plus traitées sous cette forme par la suite n'ont rien perdu de leur actualité. Ainsi, quand il se demande si *ce qui frappe aujourd'hui comme un élément morbide dans le monde intérieur du névrosé et du psychotique, comme un trait qui entrave sa vitalité, n'aurait pas pu être, au début de l'évolution, une réaction d'une nécessité vitale, une réaction par laquelle l'espèce s'adaptait à de redoutables changements dans ses conditions de vie extérieures et à des événements traumatiques*. Il ne faut donc pas lire notre inédit uniquement comme une curiosité historique³⁸.

*

Aujourd'hui

Faisons l'hypothèse que le phénomène-autisme est de cet ordre : dévoilement d'un déséquilibre civilisationnel participant à et de sa mutation, symptôme dont « la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture³⁹. » L'autisme, en notre époque de profonds remaniements, notamment celui de la communication à différents niveaux (technique, linguistique, humaine), fait-il avec les moyens du bord : bord mutique et bord « verbeux » ?

Ça pourrait n'être qu'un jeu d'évoquer ici un de ces *retours* que nous connaissons dans l'histoire. De même, il est évident que ce serait se contenter d'une sorte de *recours* sommaire à un équilibre immanent qui est au principe de toute pensée, sinon obscurantiste, du moins paresseuse...

Ce serait sans compter avec la psychanalyse et certaines propositions de Lacan.

Ces phénomènes complexes – possession, conversion ou autisme, en analogie formelle limitée, sauf si l'on y considère l'« autisme » comme une *dé-possession* –, peuvent en effet *être articulés aux quatre discours*, c'est à dire aux modes du lien social, écrits par Lacan, à leur fonctionnement tournant et interactif : discours de l'hystérique, du maître et de l'universitaire à partir du discours de l'analyste, c'est-à-dire « le lien social déterminé par la pratique d'une analyse » (« Radiophonie »).

³⁸ Ilse Grubrich-Simitis, « Métapsychologie, Métabiologie », in Sigmund Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert, Un essai métapsychologique*, Paris, Gallimard, 1986, p.155.

³⁹ J. Lacan, « la psychanalyse et son enseignement » in *Écrits*, Seuil, p. 458.

En donnant une dimension d'historicité au sujet, ils prennent en compte une surdétermination du sujet selon la place qu'il occupe dans différents liens sociaux ainsi désignés « discours ». En l'occurrence, je propose de considérer l'autisme, le phénomène-autisme, comme un discours qui interpelle le discours du maître et le discours universitaire ; de le situer comme *discours de l'hystérique* – ça ne veut évidemment pas dire que les personnes étiquetées « autistes » ou qui s'auto-étiquètent « autiste » doivent être diagnostiquées « hystériques » !

Cela propose de *concevoir le phénomène-autisme dans un espace discursif précis* : une position discursive et subjective – individuelle/collective en tant que l'être parlant n'est que social – qui est celle de *défi* – mettant en jeu *impuissance* et *puissance des pouvoirs et des savoirs*, de l'Église catholique et des parlements autrefois, de la science et de la médecine scientifique aujourd'hui ; à quoi l'on peut ajouter les savoirs de la psychologie et ceux de la psychanalyse quand celle-ci se dévoie à imposer « une image interne de l'enfant »⁴⁰.

Position de défi au pouvoir des savoirs, et en cela position de résistance – mais l'on sait aussi que la marche du monde n'obéit pas à la parole qui la défie...

Localiser ainsi le phénomène-autisme dans un discours, c'est aussi le définir comme faisant *symptôme* à ce qui est établi, le pouvoir, et à ce qui est su, les connaissances scientifiques.

Il ne s'agit donc pas, dans ma proposition d'une autre approche de l'autisme, de répertorier des symptômes, traits ou tendances autistiques, ni de construire une « structure autistique », par exemple celle qui stipule que l'autiste serait sous le régime du signe quand le névrosé serait sous celui du signifiant : nouvelle entité psychiatrio-psychanalytique⁴¹, nouvelle ségrégation – j'y reviendrai. *Il s'agit de faire de l'autisme un symptôme.*

Mais un symptôme au sens où Lacan l'a repris de Marx – et qui n'a que peu à voir avec l'étiologie. Lacan a situé le symptôme à la place où Marx l'a situé : *ce qui ne tourne pas rond dans l'ordre du discours du maître, effet retour ou insurrection du réel.*

Et je pense vraiment que la vigueur, pour ne pas dire la violence et la brutalité avec lesquelles les administrations et les nouveaux neuro-psychiatres imposent leurs normes, leurs protocoles, que les moyens investis par l'État et les scientifiques (neuro-ou psycho-) soutenus par une propagande médiatique, je pense que toute cette *machine de guerre* animée par d'«*Ultimi Barbarorum* » (Spinoza) est à la hauteur, à la mesure de la force de résistance subversive du phénomène-autisme, subversion dans la mesure où il révèle et masque des cassures de civilisation. Ce sont des faits

⁴⁰ Voir les études de Nikolas Rose à propos d'Anna Freud, « Michel Foucault and the study of Psychology », in *The Psychological Complex. Psychology, Politics and Society in England 1869–1939*. London: Routledge and Kegan Paul, 1985.

⁴¹ Ce que tentent les travaux de Jean-Claude Maleval, par exemple.

de structure et de moment historique que l'on voile de psycho- ou neuropathologie.

*

Avant de terminer cet exposé, je veux revenir sur les tentatives de fomentier, de promouvoir une « structure autistique » parce que c'est une véritable question à la fois *intra* analytique et *extra* analytique ;

Intra : Lacan, dans « Radiophonie » (réponse à la deuxième question de Robert Georjgin), indique ceci : *c'est du point où « le symbolique prend corps » [point de la pulsion] que la structure s'attrape* (p. 60 de *Scilicet 2/3*). Si l'on considère, chez certains enfants qui ont le diagnostic d'« autisme infantile précoce » et mutiques, pour lesquels aucune étiologie organique n'est avérée, qu'il y aurait un « ratage » à ce point précis où « le symbolique prend corps », comment alors établir une « structure autistique » ?

Je préfère considérer que nous sommes devant *quelque chose d'absolument inédit dans la clinique* dans la mesure où il est doublement douteux d'appliquer les modèles d'organisation adulte à des enfants quand ils sont déjà douteux pour des adultes.

Des raisons de ce ratage, je dirai, pardonnez-moi l'expression, « on s'en fiche » ; les supputer entraîne inévitablement une psychologie de mauvais aloi. Gardons « la béance de la cause », signature du réel.

La question est plutôt de savoir si l'on peut parier que ce ratage est « rattrapable ». C'est justement là que *le jeu* – dans sa conception psychanalytique – intervient, *intervient* en tant qu'il connecte corps et symbolique ; pour paraphraser Lacan : le corps du symbolique fait le corps érotique/parlant, de s'y incorporer. C'est là que je situe le jeu comme officine de la métaphore première, celle connue sous le terme de « métaphore du nom du père » ... que je répugne à employer vu les distorsions familialistes qu'il a produit.

Construire une « structure autistique » est-ce nécessaire ? Ce qui me conduit à l'*extra* analytique : ce type de construction, n'a-t-elle pas la fonction de contention du symptôme qu'est le phénomène-autisme tel que je viens de le définir ? De contention similaire à celles évoquées précédemment ? D'autant plus que cela amorce non seulement une typologie psychopathologique tout à fait évidente dans les écrits de Jean-Claude Maleval par exemple, mais également... un « retour à Kanner » – à la pédopsychiatrie, donc – promis par Jacques-Alain Miller !⁴² Et de rendre encore plus consistant l'« autisme ». Or l'approche par connaissance raisonnée du réel est forcément asymptotique ; ne pas savoir cela, c'est se leurrer

⁴² Cf. Les pages 125-126 de *Genèses de l'autisme II* où le propos est explicité.

jusqu'à ne plus voir l'*a* privatif de l'*a-symptote* et s'illusionner sur une possible rencontre (*symptôsis*, en grec, la rencontre) de la plénitude de la connaissance scientifique : c'est tomber, s'abandonner, littéralement, au *symptôme*.

Je termine. Ce que le phénomène-autisme montre, à la différence de ceux qui ont surgi à l'orée de la science moderne auxquels j'ai fait référence pour le localiser comme symptôme d'une cassure civilisationnelle est ceci : il s'est déplacé des corps adultes (sorciers, possédés, hystériques) et parlants, au corps de l'enfant, c'est à dire au début aussi bien de la vie que de la parole.

Le fait de dissocier l'enfant en souffrance – qui a un prénom et un nom – du phénomène-autisme donne-t-il au psychanalyste un « pouvoir de ressort » qui le pousse à s'insurger, à résister à son étiquetage d'« autiste » ? C'est le pari qui est fait à chaque fois – et sans plus de hauts cris qu'est la sortie de sa réserve (mon intervention) –, dans l'intimité de l'écoute de cet enfant, avec lui et avec ceux qui en ont la charge, les parlants qui l'entourent. Pari qu'y soit articulé quelque chose...

Résumé

Cette intervention est un essai de réponse à une question simple : est-ce que l'« autisme » se laisse réduire à une entité neuro- ou psychopathologique ? Dit autrement, qu'est-ce que l'« autisme » hors pathologie ? Si la question est simple, la réponse requiert de faire de l'« autisme » un objet historique suivant une méthode historico-critique – objet dont on peut faire la genèse, et du terme et de l'entité « autisme infantile ». Quelques rappels succincts en sont présentés, notant surtout les effets.

La contextualisation de ces genèses fait alors apparaître une autre dimension de l'« autisme », celle d'un phénomène – le « phénomène-autisme » qui se distingue de pouvoir être qualifié de symptôme d'une cassure civilisationnelle.

Ce détour est nécessaire pour revenir – débarrassé des connaissances de toutes sortes sur l'« autisme » – à la clinique psychanalytique, c'est à dire à la singularité du lien avec le patient et sa famille, à l'engagement d'une position analytique dans la thérapie, souvent en institution.

Mots-clés

Méthode historico-critique. Autisme. Symptôme d'une cassure civilisationnelle.

L'auteure

Marie Claude Thomas, psychanalyste à Paris, membre de l'école lacanienne de psychanalyse (elp). Docteure en psychopathologie fondamentale et psychanalyse. Auteure de Jacques Lacan, lecteur de Melanie Klein, éres, 2012 ; L'autisme et les langues, L'Harmattan, 2011 ; Genèses de l'autisme, Freud, Bleuler, Kanner, Epel, 2014 ; Genèses de l'autisme II, Georg Frankl, Hans Asperger, Epel, 2024 ; d'articles dans différentes revues de psychanalyse.

Pendant son analyse avec Jacques Lacan (1971-1981) et après quelques années de travail dans une clinique de psychothérapie institutionnelle pour jeunes adultes psychotiques (Clinique de Champgault, près de Tours), elle reçoit des enfants dans un Hôpital de Jour parisien pendant une trentaine d'années.

Chargée de cours à l'ex-Université Paris VII (TD de Ginette Michaud sur les psychoses, TD de supervision des stages d'étudiants).

*

**

Trauma et mémoire du corps

Michèle Mayer-Adrien présidente, Annie Topalov discutante

L'irruption du réel, si elle ne se constitue pas, à chaque fois, comme trauma, laisse cependant des traces dont le lieu de recel n'est pas toujours psychique. Ce lieu peut être le corps du sujet, bien avant, même, que celui-ci ne dispose du langage à l'aide duquel la psychanalyse tente de symboliser ce réel.

Quand l'inconscient est au rendez-vous, l'espace de transfert qui se crée entre l'analysant et l'analyste, tous deux entamés par ce qui survient, permet au premier d'aborder les moments d'angoisse, les failles de son être et les zones de réel et de folie qui constituent des points aveugles de son destin. Il faut recourir à la parole pour aborder le réel qui n'a pas été traité dans le champ du langage et miser sur ses potentialités pour aborder les espaces – temps où elle a le plus manqué. Comment peut-on alors entendre la phrase de Lacan en 1978 : « ...que chaque psychanalyste Dimanche 30 après-midi Outre que la psychanalyse semble s'être fondée sur ce qui a pu être pointé comme un « effacement du trauma », la période actuelle que traverse l'humanité voit les situations propres à causer de telles traces se multiplier.

Jean-Pierre Basolet

Un conte à rebours

Alain Deniau

Corps dans larmes

Françoise Davoine

Un nouveau paradigme de la psychanalyse sous les bombes

*

Un conte à rebours

Jean-Pierre Basplet

- :-:-:-

« La psychanalyse comme pratique croit aux pouvoirs de la parole. Elle a la prétention de mobiliser par la parole l'écho, persistant dans le corps vivant, des dits qui nous ont touchés et des silences qui nous ont blessés. Elle a la prétention de toucher par la parole la manière dont se nouent pour chacun le langage et le corps. »

Pierre Malengreau

La métaphore transpercée : Hélios, Ponge, Lacan¹

« C'est de ce temps ou geste mythique, décisivement originel, de rejet de mots irrecevables dans l'ombre de Léthé, l'oubli, qu'il convient, je pense, de référer notre possibilité d'accueillir tant d'autres mots et d'entrer dans l'espace du verbe. »

Serge Leclaire

Écrits pour la psychanalyse²

Ce n'est rien de dire que nous vivons, depuis plusieurs décennies, des temps d'« *insécurité sociale* »³. Dans cette même période, le fou, à travers les excès où sa folie peut le mener, est (re)devenu, dans la bouche même de nos gouvernants, participant de ce désordre qui menace nos sociétés organisées « *autour d'une quête sans fin de protection et d'une recherche éperdue de sécurité.* »⁴

Seule incongruité dans l'univers de ces discours et mesures sécuritaires, la psychanalyse, est venue subvertir le partage entre « normalité » de notre vie psychique, et ses dysfonctionnements, partage remis à la mode à travers le

¹ Pierre Malengreau, *La métaphore transpercée : Hélios, Ponge, Lacan*, La lettre volée, Bruxelles, 2024, p.114.

² Serge Leclaire, *Écrits pour la psychanalyse*, Tome 2, *Diableries*, Seuil/ Arcanes, Paris, 1998, p. 196.

³ Robert Castel, *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?* Éditions du Seuil et La république des idées, Paris, 2003.

⁴ Op. cit. p. 8.

concept revisité de « santé mentale ».

La relativité de ce clivage a pu ainsi être démasquée et, tout un temps, des pratiques de soin moins discriminantes ont pu fleurir et se pérenniser, la psychanalyse ayant, d'une certaine manière, enrichi par ses apports, une psychiatrie héritière de Pinel, dont les travaux avaient contribué à asseoir « *le privilège du médecin côtoyant les aliénés d'être le seul capable de reconnaître ce qu'il y a de raison dans la folie.* »⁵

Hélas, le retour d'une pensée réactionnaire à ces changements et peuplée de phobies diverses, a, en à peine une génération, rejeté le fou dans le clan de ceux qui menacent notre quiétude, voire notre vie.

Cependant, si tout un pan de notre société se recroquevillait sur des représentations et des prises de positions rances et coercitives, d'autres secteurs de l'activité humaine continuaient à progresser et à éclairer d'un jour nouveau l'essence de notre humanité.

C'est à la lumière de ces travaux que j'irai jusqu'à dire que, ce qui fait fou le dit « fou », n'est pas si différent de ce qui fait « tenir » la plupart des humains frappés par le réel.

J'avancerai que cette dite « folie » peut être considérée, à mon avis, et pour le dire vite, dans un premier temps, comme le résultat de la résurgence d'un état similaire à celui dans lequel se trouvait, chacun d'entre nous, dans les premiers temps de sa vie aérienne, sans que cela ne soit nommé « folie ».

S'il fallait baliser la période à laquelle je me réfère, elle épouserait peut-être les contours des tous premiers temps de ce que Lacan nomme « *complexe spatio-temporel imaginaire* », qui débute par le traumatisme de la naissance lié à la perte des enveloppes embryonnaires et qui se clôt, selon lui, par le « *traumatisme du sevrage* ». ⁶

Cela peut paraître inconséquent de vouloir ainsi se projeter dans des moments si archaïques de notre histoire, et de proférer de tels propos qui, dans leur concision, peuvent apparaître, à leur tour, comme peu raisonnables... voire fous... D'où ce titre, peut-être un peu ... équivoque...

Je m'y risquerai cependant, faisant mienne cette remarque de Bernard Golse en référence aux travaux de Geneviève Haag : « *Est-ce à dire qu'il y aurait une psychanalyse du développement au sens strict ? Peut-être pas, mais un regard psychanalytique sur le développement est sans doute une manière pour la psychanalyse (des enfants comme des adultes) de prendre en compte des données du développement précoce dans la compréhension de l'organisation d'un certain*

⁵ Mathieu Frèrejouan, *Halluciner, Histoire et philosophie de la perception "sans objet"*, Ithaque, Paris, 2024, p.65.

⁶ Jacques Lacan, *Propos sur la causalité psychique* (1946) in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 186-187.

*nombre de symptômes ultérieurs. »*⁷

Ne nous privons donc pas des progrès accomplis dans la collecte de ces « *données du développement précoce* » grâce à des technologies toujours plus performantes, tout en veillant cependant à ce que ces découvertes puissent être, sans cesse, confrontées aux hypothèses émises par la psychanalyse.

Cette discipline, que Freud cherchait à faire figurer parmi les « *sciences de la nature* » se doit, je crois, d'apporter, aux côtés des autres sciences, sa contribution à la compréhension des différentes périodes de la construction d'une dimension subjective chez l'humain.

Sous l'égide de tels précédents, laissons-nous donc aller à quelques hypothèses, réactualisées par ce que « la science » et les technologies modernes à son service nous poussent à échafauder.

Reprenons donc les différents temps du processus de subjectivation du petit humain à la lumière de la confrontation de ce que la clinique psychanalytique a observé et interprété, avec les récentes avancées des connaissances médicales issues, entre autres, des études en périnatalité rendues de plus en plus précises grâce à des avancées technologiques de plus en plus performantes.

Mais, ultime remarque, ne nous étonnons pas, avec Nicolas Abraham « *qu'une authentique science des choses premières soit aussi poésie sans le vouloir.* »⁸

La psychanalyse et la folie de l'infans

Le tableau de départ est celui d'un nouveau-né doté d'un réseau neuronal inachevé, particulièrement quant à son interconnectivité, et, par conséquent, d'un appareil psychique immature, aux mécanismes encore sommaires, submergé de perceptions et de représentations multiples. Tout un temps, le petit d'Homme ne doit paradoxalement son salut qu'à cette faiblesse qui lui refuse toute possibilité de « *psychiser* »⁹ un certain nombre de ces informations, échec d'un « *effort de pensée* » qui, comme l'écrit Freud, préside au rejet de ces mêmes informations, en même temps que ce rejet accompli, est oublié.¹⁰

⁷ Bernard Golse, préface à Geneviève Haag : *Le Moi corporel. Autisme et développement*, Paris, PUF, 2020, p.5.

⁸ Nicolas Abraham, présentation de « Thalassa » (Sandor Ferenczi), Paris, 1966, Petite bibliothèque Payot, p.6.

⁹ Tout fier d'avoir forgé ce néologisme pour exprimer plus succinctement, voire plus clairement cette opération, j'ai dû, depuis, en rabattre, l'ayant retrouvée dans un texte de Geneviève Haag, bien antérieur à ma « découverte »... G. Haag : *Hypothèses sur la nature de quelques identifications dans l'image du corps* in *Le Moi corporel. Autisme et développement*, Paris, PUF, 2020, p.171.

¹⁰ Sigmund Freud, *Les théories sexuelles infantiles* (1908) in *La vie sexuelle* (Denise Berger, Jean

Si nous acceptons cette hypothèse, que les observations rigoureuses voire méticuleuses de plusieurs cliniciens et cliniciennes semblent valider¹¹, elle nous conduit à imaginer que « ...ce que nous avons pu vivre ou fantasmer ne trouve pas toujours sa place dans un lieu psychique. » comme le suggère Jean-Bertrand Pontalis.¹²

Je reviendrai sur ce que cette remarque implique quant au lieu où les traces de tels évènements restent, telles des lettres, « en souffrance ».

Celui (celle) que j'évoque, n'en est certes pas encore à fantasmer. Souvent réduit à ne pouvoir qu'halluciner, sans que cela ne le fasse verser dans quelque folie que ce soit, il s'essaie, tout juste, à vivre et il le doit beaucoup, dans ces moments de grande solitude et de grande précarité, aux soins qu'il reçoit de son entourage.

Cette question du statut à accorder à l'activité hallucinatoire du nourrisson mériterait d'ailleurs, à elle seule, d'être développée, tant elle recoupe la question de la présence d'un sujet, soit disparu, soit pas encore là¹³.

Pour en revenir à mon propos initial, celui, celle qu'on évoque ici, réagit alors aux diverses sollicitations qui lui sont faites et aux modifications plus ou moins inopinées de son environnement, par des comportements, des expressions, une gestuelle et des sons que nous sommes condamnés à interpréter, finissant, après bien des tâtonnements et parfois des erreurs, à leur donner un sens, plus ou moins pérenne, au vu des résultats observés.

Est-ce à dire, pour autant, comme d'aucuns s'y sont risqués, que le nourrisson serait alors dans ce qui nous semblerait être une forme de folie, de « *psychose qui n'est pas la psychose* », pour reprendre les mots d'Olivier Grignon ?

Je ne répondrai pas immédiatement à cette question avant d'avoir pointé qu'elle se décline, à la fois, à propos du processus de subjectivation du petit enfant et à propos de cet autre processus qui évoque que, d'en repasser par là, dans la cure, signerait, sinon l'aptitude, du moins la possibilité d'être, un jour ou l'autre, analyste pour un autre sujet.

Je n'y répondrai pas sans avoir, auparavant, fait remarquer qu'elle est formulée, cette question, dans les termes de ce qui a été, depuis toujours, le discours dominant en psychanalyse, auquel, peu ou prou, nous nous sommes ralliés, les uns les autres, le discours de base de la psychiatrie, participant de « l'ordre

Laplanche et coll.), Paris, PUF, 1969, p.21.

¹¹ Voir, entre autres, les travaux d'Esther Blick, Frances Tustin et, en France, Geneviève Haag et Bernard Golse.

¹² Jean-Bertrand Pontalis, *Avant*, Gallimard, Paris 2012, p. 52.

¹³ Voir les travaux de Louis Sass, *Les paradoxes du délire. Schreber, Wittgenstein et l'esprit schizophrénique*, Castel P.-H. (trad.), Paris, Ithaque. Cité par Mathieu Frèrejouan, op. cit. p. 271.

médical » tel que le définit Jean Clavreul.¹⁴

Comme je l'ai déjà dit ailleurs : « nous sommes toujours dans les suites de cette irruption de la psychanalyse dans le vaste champ de la connaissance où elle se fit voir « *fille de la médecine* »¹⁵, avant qu'elle ne prenne le large.

Les traces d'une telle filiation sont, cependant, toujours obstinément présentes...

N'oublions pas que Freud et Kraepelin, étaient d'exacts contemporains (tous deux étaient nés en 1856).

Jacques Postel a fait de Kraepelin le « *constructeur le plus éminent (du) vaisseau nosographique psychiatrique.* » distinguant treize groupes de maladies mentales auxquels la psychiatrie occidentale se réfèrera durant la majeure partie du XXème siècle.¹⁶

Postel, qui fut, comme beaucoup des psychiatres de sa génération, un utilisateur de cette classification, en pointe cependant la caractéristique principale qui est que « *la maladie ne peut être définie que par son **état terminal.*** »¹⁷

Il conclut sa présentation de l'œuvre kraepelinienne par ce raccourci glacial : « *C'est au futur cadavre du malade qu'il s'adresse (...) Son système de classification (...) n'est finalement qu'une magnifique nécropole où chaque forme morbide est un sépulcre.* »¹⁸

Il ne semble pas aisé de s'affranchir de telles représentations, alors que la psychanalyse oppose à cette « glaciation » du tableau clinique psychiatrique, une vision dynamique et non définitivement fixée des aléas de la vie psychique d'un sujet humain.

Elle semble peiner, la psychanalyse, à se défaire de tout ce qui, dans son vocabulaire, porte, paradoxalement, peu ou prou, les traces d'une démarche diagnostique contraire à son éthique.

Pourtant, dès 1965, Serge Leclaire, dans le séminaire qu'il tient en novembre-décembre, à l'École Normale Supérieure, essayant de cerner ce qui définirait la spécificité de « *la pratique analytique* », en isole un « *premier temps* » qu'il intitule : *L'esquive*. « *L'esquive, c'est d'abord, au niveau du diagnostic, le refus de lire sur le tableau clinique, aussi complet et révélateur qu'il soit, le nom de la maladie.* »

Il ajoute, plus loin : « *L'esquive est la dimension nécessaire d'un certain abord de l'inconscient.* »¹⁹

¹⁴ Jean Clavreul, *L'ordre médical*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.

¹⁵ Pierre Benoit, *Médecine et psychanalyse* in *Le corps et la peine des hommes*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 73.

¹⁶ Jacques Postel, présentation de : E. Kraepelin. *Leçons cliniques sur la démence précoce et la psychose maniaco-dépressive*, Toulouse, Privat, 1970, p. 7.

¹⁷ Id. p. 13.

¹⁸ Ibid. p. 23.

¹⁹ Serge Leclaire, *Compter avec la psychanalyse*, in *Écrits pour la psychanalyse*, Tome 1 *Demeures de*

Mais pour pouvoir instaurer une telle pratique, il ne suffit pas de dénoncer, comme l'avance, par exemple, Érik Porge,²⁰ la confusion du « *nom des structures cliniques avec les appellations des pathologies dans la nosographie psychiatrique* », confusion entretenue, dit-il, par *les homonymies (névrose, psychose, perversion ...)* qui peuplent cette nosographie.

Ça ne suffit pas, car, ne retenir que l'homonymie comme base de cette confusion, ne tient pas compte de la puissance de « signifiants », autrement efficace, que possèdent ces entités diagnostiques, via l'équivoque que contient leur nature de signifiants. Ça ne suffit pas pour pouvoir procéder au nécessaire décollement de ce qui est observé et qui est ainsi nommé.

Il y a là, quelque chose qui peut apparaître comme un « reste » symptomatique dans le sens où, comme le souligne Maurice Corvez à propos du structuralisme de Lacan : « *Dans la sorte de discordance entre le signifiant et le signifié qui s'origine au refoulement, le signifiant refoulé, composant avec la censure, fait sentir sa présence dans le symptôme, qui devient alors symbole.* ».²¹ En effet, si l'on peut considérer avec Lacan et quelques autres que la psychanalyse s'est constituée comme symptôme de la science de la fin du XIX^{ème} siècle en prenant en compte ce qui en est cruellement absent, le sujet, et tout particulièrement en tant qu'il est clivé, n'est-elle pas, elle-même, la psychanalyse, porteuse d'un symptôme : celui de ne pouvoir, dans sa clinique, se référer qu'au discours du champ duquel elle est issue, et duquel elle prétend s'affranchir, celui de la médecine ?

Ce symptôme ne témoignerait-il pas de ce que Pierre Benoit, en 1989, évoquait dans sa lettre à Jean et Georges Beauchant, les fils de René Morichau-Beauchant, « *le premier Français à se rallier publiquement à la psychanalyse* » pour reprendre les mots mêmes de Freud »²² et que Benoit avait rencontré dès 1941 ?

Voici ce qu'il leur écrit : « *Je pense que le problème des relations médecine-psychanalyse est un problème qui n'a pas trouvé sa solution.* »²³

Il est donc peut-être temps que nous nous conformions, dans nos dire et nos écrits, à ce qu'exige la véritable coupure épistémologique que représentent la (re)découverte de l'Inconscient par Freud, ainsi que la recension et la description qu'il fait des mécanismes à l'œuvre dans l'appareil psychique.

l'ailleurs, p. 80.

²⁰ Érik Porge, *L'incurable de la vérité. Un réel de la psychanalyse*, ères, Toulouse, 2022, p. 64.

²¹ Maurice Corvez, *Le structuralisme de Jacques Lacan* in *Revue philosophique de Louvain*, année 1968/90, p.285

²² Sigmund Freud, in *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Gallimard, Paris 1991, pp.59-60

²³ Pierre Benoit, cité par Jean Perroy, *De la question du transfert ou la question de l'humain* in Pierre Benoit, *Le corps et la peine des hommes*, L'Harmattan, Paris, 2004, p.35.

Le langage de la psychanalyse, en tant qu'il est encore trop tributaire de celui de la médecine, particulièrement de celui de la psychiatrie, participe peut-être, sous cette forme, du problème évoqué par Pierre Benoit.

Le « dynamitage » du clivage entre normalité et pathologie qu'instaure Freud, particulièrement à travers son travail sur le rêve, devrait nous conduire à ne lire les mécanismes psychiques et la langue qui les restitue et de laquelle ils procèdent, que comme des signes fondamentaux et universels de notre humaine condition.

Ainsi, Voltaire, dès 1764, ne semblait-il pas avoir déjà jeté les bases sur lesquelles Freud construirait son grand œuvre ?

Voilà ce qu'on peut lire, entre autres, à l'article « Folie » de son « Dictionnaire philosophique » :

« Qu'est-ce que la folie ? C'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie ? Qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves [...] En un mot, ou mon âme est folle par elle-même, ou je n'ai point d'âme. »²⁴

À nous, donc, de faire jouer, si possible, « *la constante insurrection des mots contre les significations qu'on leur impose* » pour reprendre le dire de Pierre Malengreau.²⁵

Cependant si cette manœuvre s'avère vaine, si ça « insiste » à maintenir de la confusion, séparons-nous de ces mots, abandonnons les au champ dans lequel ils ont fleuri, pour en privilégier ou en forger d'autres, au plus près de ce dont nous voulons témoigner.

Est-ce « folie » que de rêver d'une telle entreprise ? Nous verrons que certains semblent y parvenir. Entamons, pour cela ce qui pourrait s'intituler :

Un cheminement « à rebrousse-poil »

Je repartirai donc de l'image du nourrisson « assiégé », « bombardé », irai-je même jusqu'à dire, par ce qui lui vient de son environnement (matériel ou humain), par ce qui lui est, plus ou moins adressé, plus ou moins « signifié ».

Mais cette dernière expression est encore trop précocement évoquée par rapport à l'état de précarité sensorielle et même existentielle dans lequel le bébé se trouve dans les premiers temps de sa vie aérienne.

Dans ce « plus ou moins signifié » gît en effet la difficulté de représentation dans laquelle nous restons, si nous n'incluons pas, dans l'examen de sa situation, comme l'ont fait, d'ailleurs, tant Freud que Lacan, l'immaturité neurologique

²⁴ Voltaire, Article « Folie » in *Dictionnaire philosophique*

²⁵ Pierre Malengreau, op .cit., p. 70.

DONC psychique dans laquelle se trouve le nouveau-né, à cette époque de son développement. C'est ce que j'essaie d'évoquer en parlant de « proto-sujet »,

Ce terme, soit dit en passant, peut-être, bien sûr, entendu comme une variante du « pré-sujet » d'Olivier Grignon. Mais, « proto », insiste d'avantage, à mon sens, sur l'antériorité temporelle qui laisse présager une suite plus complexe et, disons, plus « opérationnelle », toutes notions que l'on retrouve d'ailleurs dans le concept de « prototype ».

Si l'on devait, faute de pouvoir en témoigner, reconstituer quelque chose de cette qualité « d'être au monde », dans ces premiers temps, seule une construction fictionnelle voire poétique, ainsi que le signalait, plus haut, Nicolas Abraham, pourrait l'approcher, l'évoquer, tant on pourrait dire, avec Lacan que « *la vérité a une structure, si l'on peut dire, de fiction.* »²⁶

On pourrait dire, ainsi, de ce « proto-sujet », comme Maurice Blanchot de Thomas l'obscur, qu'il est « *aperçu par l'intime du mot* » en passant par « *toute l'étrangeté qu'il y a à être abreuvé par un mot (...) puis par tous les mots* », jusqu'à ce que, « *profondément* », ils (les mots) « *l'explorent* ». ²⁷

Si ce proto-sujet va devenir capable, au fil du temps de sa maturation neurologique, de « traiter » les informations qui lui parviennent, via les perceptions et leur répétition, il lui faudra, tout un temps, survivre à cette tyrannie du réel, avant de posséder les outils qui lui permettront peu ou prou de le symboliser, c'est-à-dire d'en atténuer la potentielle charge traumatique.

Durant tout ce temps, certaines de ces perceptions lui apparaîtront « énigmatiques » pour reprendre l'expression de Laplanche, mais d'autres sembleront n'avoir jamais existé, bien qu'elles se soient présentées à lui.

Le poète l'a bien compris, qui nous dit : « *L'oubli, c'est le pays natal* » (Bernard Noël)²⁸

Comment se construit cet oubli que je qualifierai de salutaire ?

Je reviendrai rapidement sur la place que la psychanalyse a fait à la proposition de Bolk qui, en 1926 forge le concept de néoténie pour décrire ce qu'il en est de l'immaturation neurologique du nouveau-né, pour rappeler que Freud, la même

²⁶ Jacques Lacan : La citation complète est celle-ci : « *Dans toute fiction correctement structurée, on peut toucher du doigt cette structure qui, dans la vérité elle-même peut-être celle de la fiction [...] la vérité a une structure, si l'on peut dire, de fiction.* » Le Séminaire « *La relation d'objet* ».

²⁷ Maurice Blanchot, *Thomas l'obscur*, Gallimard, collection L'imaginaire, Paris, 1992, 2007, p.28-29

²⁸ Bernard Noël, *Le livre de l'oubli*, Éditions Ryoân-Ji (André Dimanche), 1985.

année, puis Lacan, plus tard, en font cas, chacun à leur manière.

- Freud en isolant « *parmi les facteurs qui contribuent à causer les névroses* », un facteur « biologique » : l'état de détresse et de dépendance très prolongé du petit d'homme. Par rapport à celle des autres animaux, l'existence intra-utérine de l'homme est relativement abrégée, il est moins achevé qu'eux lorsqu'il est jeté au monde. »²⁹
- Lacan, en s'y référant à diverses reprises, des « *complexes familiaux* » (1938), en passant par ses « *Propos sur la causalité psychique* » (1946), jusqu'à « *La troisième* » (1974) où il en fait, de cette néoténie, une « *raison dans le réel* » qui explique que le rapport que l'homme entretient avec son corps, à partir d'un certain degré de maturation, est d'ordre imaginaire, ce corps qui, justement, « *s'introduit dans l'économie de la jouissance* » par cette image. Il ajoute : « *...il n'y a que la prématuration qui l'explique, cette préférence pour l'image qui vient de ce qu'il (l'enfant) anticipe sa maturation corporelle.* »³⁰

Dans cette période des premiers temps de ce que Lacan identifie comme « complexe spatio-temporel imaginaire », cette pléthore d'informations, leur intensité et leur diversité me semblent propices à créer un tableau où règne de la discordance.

Cette discordance n'est pas un état dans lequel le petit d'Homme peut se maintenir longtemps, sauf à présenter des troubles que l'on situerait peut-être, aujourd'hui, dans le « spectre autistique » comme les observations et les travaux autour de la périnatalité semblent l'avancer.³¹

De cette discordance, il lui faut donc, à cet enfant, en sortir, plus ou moins rapidement, de manière plus ou moins radicale et, si possible, pérenne.

Le forclusif : un recours salutaire ?

Seule, avant même « l'assomption jubilatoire » qui accompagne le stade du miroir, seule, la forclusion peut mettre fin à la discordance à laquelle est exposé notre « proto-sujet », si l'on accepte de considérer que le modèle linguistique est, ici, pertinent, pour décrire un état qu'on pourrait qualifier de « clinique ».

Lacan, on le sait, n'hésitant pas à se déporter de la linguistique, dans la constitution du graphe du désir, fera de cette discordance (entre l'énonciation et

²⁹ Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) (Michel Tort), Paris, PUF, 1968, p. 82

³⁰ Jacques Lacan, *La Troisième*, APM, document de travail.

³¹ Voir, entre autres : François Farge, Nicole Farges, Sylvain Missonnier & Chantal Lheureux-Davidse : *Aux origines de la vie psychique: Psychanalyse et vie fœtale*, Ithaque, Paris, 2023.

l'énoncé), le signe de la présence du sujet.³²

Mettant fin à cette discordance, la forclusion, cette « *expulsion hors du sujet* », tel que Lacan traduit *Ausstausung auf dem Ich* en assimilant curieusement le sujet au Moi, cette expulsion d'une représentation inconciliable (*unverträglich*) avec l'état d'immaturation psychique dans lequel se trouve l'infans, cette forclusion, « **constitue** », pour lui, Lacan, le réel.³³

Cette affirmation résonne étrangement avec la définition lexicale du forclusif qui, pour les linguistes représente le deuxième temps d'une négation « renforcée », à l'image de Lucien Tesnière qui écrit : « *Le discordantiel prépare la négation que le forclusif réalise.* »³⁴

Cette formulation est identique à celle qu'emploie Lacan, dans la conférence qu'il donne à ses

« *bons amis* », le 8 juillet 1953, sur « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel ». Il l'applique « *au sens propre de ramener (l'imaginaire) à un certain réel* »³⁵

Le réel aurait donc à voir avec la forclusion en tant que cette forclusion présiderait à sa « réalisation », ce qui laisse penser, entre autres, qu'une des caractéristiques du réel est d'être de l'ordre du discontinu voire du ponctuel, de l'évènementiel, et que cette irruption viendrait mettre fin à un état qui, en tant que tel, pourrait s'inscrire dans une certaine continuité : le discordantiel.

Mais, ce réel, ne prendrait consistance pour le sujet (ou le futur sujet) que dans l'après-coup de l'abolition de la discordance qu'il avait contribué à créer.

Ne serions-nous pas, à cet instant, face à une véritable aporie. Le réel serait-il la cause ou la conséquence de cette séquence si particulière ?

Je répondrai : les deux.

Il se trouve que ce verbe, « réaliser », qu'on peut opposer, nous dit le dictionnaire, à « idéaliser », signifie également dans le langage courant « prendre conscience ». Ainsi, « je réalise soudainement que... ».

³² J. Lacan, *Le Séminaire : L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, séance du 16 décembre 1959, p. 79.

³³ J. Lacan, Réponse au commentaire de Jean Hyppolite (1954) in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p.388.

³⁴ *Le problème de la négation dans diverses grammaires françaises* in *Revue Langages* Année 1967 / volume 2 / Numéro 7 / pp. 58-73.

³⁵ Jacques Lacan, *Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel* » document de travail, p.25.

J'entendrai, alors, quant à moi, l'assertion de Lacan : ...le réel [...] « *dans la mesure où il fonctionne pour l'homme* » [...] *n'atteint l'homme que de sa discordance* »³⁶ comme l'affirmation que le réel, dont la présence est **éprouvée** par la discordance qu'il instaure dans la présence au monde d'un proto-sujet ou d'un sujet, **n'ex-siste après-coup**, qu'en tant que, cette discordance, il y est mis fin, par le rejet, hors de la « sphère subjective », telle qu'elle est constituée à cet instant, de la représentation dont l'abord a déclenché la discordance, rejet aussitôt oublié qu'il est accompli, pour paraphraser Freud.³⁷

Peut-être, conviendrait-il, alors, de compléter, ainsi, cet aphorisme : « le réel, dans la mesure où il fonctionne pour l'homme, ne l'atteint que de la discordance qu'il crée et à laquelle le forclusif vient, parfois, mettre fin. »

Il y aurait, également, quelque chose à entendre comme : « La forclusion permet de réaliser que c'est au réel qu'on a eu à faire, à travers la discordance qu'il a créée, ne serait-ce qu'un instant, en nous et qu'elle, la forclusion, a abolie ».

Sauf que, pour cela, il faut avoir pu identifier la discordance de laquelle nous aurions été affectés à un moment de notre vie, la forclusion qui y met (plus ou moins définitivement ?) fin et le signifiant en cause dans cette opération, ce qui n'est pas un mince travail. Travail, qui ne consisterait donc, pas tant à « contrer le réel » comme Lacan définit la « mission » du psychanalyste³⁸, mais à aider le sujet à identifier ce réel et à s'affranchir de ses possibles effets qui entretiennent une jouissance compulsive et douloureuse.

C'est cependant, donc, tout à la fois, l'instauration d'une discordance et sa résolution par la forclusion, c'est ce couple, qui me semble être « *un élément constitutif de notre humanité.* »

J'en ferai même la composante de base, la cellule constituante, des moyens qu'on ose à peine dire psychiques, tant ils sont sommaires et radicaux, qui vont régir, un temps, la présence au monde de l'infans, avant que la lente maturation de son système neuronal et l'insistance de son entourage à en faire un sujet d'amour ou de soucis ne l'accompagnent dans l'acquisition du langage, qui lui donnera accès à l'univers du symbolique et cèlera, ainsi, son destin d'humain, de « parlêtre ».

³⁶ Jacques Lacan, *Conclusion du congrès de Strasbourg*, 24 mars 1976, in *Lettres de l'École Freudienne* - n° 19, juillet 1976, p.556.

³⁷ La citation exacte de Freud est : « ...on admettra volontiers que l'insuccès de son effort de pensée facilite le rejet et l'oubli de celui-ci. ». *Les théories sexuelles infantiles* (1908) in *La vie sexuelle* (Denise Berger, Jean Laplanche et coll.) Paris, PUF, 1969, p. 21.

³⁸ Jacques Lacan, *La troisième, Discours de Rome*, 31 octobre-3 novembre 1974, document de travail.

Le modèle langagier de l'inconscient

C'est à la lumière de telles propositions que je trouve abusif, de qualifier, je dirai « avant l'heure », de « folie » ou de tel autre terme apparenté, l'état du nourrisson qui a recours, « à son corps défendant » (expression qui trouve là une pertinence insoupçonnée) à de tels mécanismes.

Ce serait folie que d'en faire de la folie ! Même pour dire que ça n'en est pas...

Réserveons plutôt, (et encore...) un tel champ lexical à l'adulte qui, avec le temps et la maturation neurologique et donc psychique qu'il aura acquis, s'il est rompu à supporter une dose croissante de discordance entre signifiant et signifié, en ayant recours au refoulement, en viendra, cependant, parfois, à ne pouvoir mettre fin à cette discordance, que par l'opération salvatrice de la forclusion de signifiants excédant ses capacités d'adulte à les intégrer psychiquement.

Il s'agirait plutôt, d'ailleurs, pour le sujet adulte, d'être le siège d'une « réactivation » d'un mécanisme devenu obsolète, sans que cette opération relève d'une volonté quelconque.

En effet, l'apparition, via la maturation de l'appareil neuronal, de véritables mécanismes psychiques plus nombreux, divers et plus complexes, me semble devoir présider à l'extinction progressive du recours à la forclusion.

Cette raréfaction d'un tel mécanisme s'inscrit plus largement dans la « *dissolution progressive de l'état d'un sujet non encore totalement advenu, qui est, en quelque sorte, « chosifié » par le réel, à peine est-il « jeté au monde », comme l'écrivait Freud.* »

Cette forclusion, cependant, quand elle réapparaît, est alors marquée du sceau de l'exception, sortant de ce qu'il est convenu d'appeler « la norme », signant ainsi l'instauration du dit « pathologique ».

Mais, ainsi que l'énonce Georges Canguilhem, et c'est encore plus pertinent du point de vue psychanalytique qui privilégie la singularité du sujet plutôt que la norme issue du discours social :

« Le pathologique doit être compris comme une espèce de normal, l'anormal n'étant pas ce qui n'est pas normal, mais ce qui est un autre normal. »³⁹

On peut entendre comme un écho de cette mise au point, dans le dire de Lacan évoquant la « normalité dans la structure »

Abolir l'excès de discordance, en construisant un délire ou en se référant uniquement à une réalité hallucinatoire est alors désigné comme « folie », donnant ainsi une teinte pathologique à ce qui n'était, au départ, que la trace du

³⁹ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1966, p. 135.

fait qu'on était entrés « *trop tôt* » dans la vie, pour paraphraser J.-B. Pontalis.⁴⁰

Ce « *trop tôt* » serait peut-être même antérieur à la période à laquelle se réfère Freud quand, s'interrogeant sur « *la genèse des formations délirantes* » il écrit que « *certaines analyses nous ont appris que le délire s'y découvre comme une pièce appliquée sur une déchirure survenue primitivement dans la trame des rapports entre le moi et le monde extérieur.* »⁴¹

Mais, si le monde extérieur est déjà présent avant même que nous y soyons « *jétés* », la question de l'existence d'un « moi » reste, tout un temps, problématique. Il est, de plus, ce moi, une fois advenu, susceptible, dans ses « *rapports au monde extérieur* », pour reprendre la phraséologie de Freud, de s'en absenter radicalement, dans des circonstances particulières.

Les aléas de la structure – La fiction au secours de l'évocation du réel

Les écrivains et les poètes, en effet, ainsi que Freud l'a souligné et comme on l'a vu plus haut, sont souvent parvenus à témoigner de ces états, avant même que les cliniciens ne leur donnent un statut. Sont-ils fous pour autant ?

Catherine Clément semble le penser, tout en soulignant le caractère transitoire de cet état : « Que l'artiste soit fou n'est pas un hasard : c'est une nécessité. Le plus souvent, il ne restera pas dans l'état de folie, il ne fera qu'y passer ; parfois il s'y attarde. Mais sa norme d'artiste exige qu'il traverse une syncope essentielle, un véritable affaiblissement de l'esprit, d'où sortira le neuf. Mieux : de ce chaos seul le nouveau peut émerger. Cette éclipse qui fracture la conscience est la condition même de l'acte créateur. »⁴²

Essayons de voir en quoi, cette « *folie nécessaire* », à l'image de ces « *maladies nécessaires* » mises en lumière par Pierre Benoit, qui « *apparaissent comme l'expression nécessaire d'évènements inaccessibles.* »⁴³, comment, cet « *affaiblissement de l'esprit* », présideraient paradoxalement à un acte créateur, à du neuf, pour le sujet en question, à l'instar, peut-être de ce que la prématurité et « *l'échec de l'effort de pensée* » qui en découle, permettent au sujet de survivre et de se structurer psychiquement.

On peut trouver une possible évocation de ces diverses séquences où dominant de tels états, déficitaires mais créatifs, dans ces quelques lignes d'Andreï Makine :

Dans « *Le testament français* », l'auteur, sous l'emprise du souvenir d'une

⁴⁰ Jean-Bertrand Pontalis : « *Si nous débutons mal dans la vie, c'est que nous y entrons trop tôt.* », in *Après Freud*, Gallimard, coll. Idées, Paris, 1968.

⁴¹ Sigmund Freud, *Névrose et psychose*, G.W., XIII, p. 369.

⁴² Catherine Clément, *Philosophie du ravissement*, Grasset, Paris, 1990, pp. 360-361

⁴³ Jean Perroy in Pierre Benoit, *Le corps et la peine des hommes*, Paris, l'Harmattan, 2004, p.17

énigmatique photo de femme tenant un nourrisson dans ses bras, retrouve ce cliché à divers moments de sa quête, ce qui lui fait écrire, entre autres :

« Le second souvenir ne pouvait pas être daté, tant il était lointain. Il n'y avait même pas de " moi " bien précis dans sa nébulosité. Juste la sensation intense de lumière, la senteur épicée des herbes et ces lignes argentées traversant la densité bleue de l'air – bien des années plus tard, j'identifierais en elles les fils de la Vierge. »

Ces « fils de la Vierge », l'auteur finira, dans un troisième temps qu'on peut qualifier de cathartique, par les nommer pour ce qu'ils étaient : des barbelés, « *barbelés neufs qui n'avaient pas eu le temps de rouiller. Avec ma mère, je me promenais sur le territoire du "camp de femmes"... C'était mon tout premier souvenir d'enfance.* »⁴⁴

Cette carence de moyens, (ici, l'absence d'un « moi ») se comblant, au fil du temps qui voit l'effacement progressif des effets de notre « *néoténie biopsychique* »⁴⁵, et les expériences que cet effacement permet d'engranger, vont, paradoxalement, permettre au sujet de se construire et de poursuivre sa structuration, maintenant, doté qu'il est, de ce qui le distingue dans le règne animal, un langage, que je qualifierai d'« arme de symbolisation massive ».

De cette structuration, cependant, comme le fait remarquer Pierre Boismenu, on ne peut prétendre qu'elle est achevée à tout jamais, sauf à assigner le sujet humain à occuper pour le restant de ses jours, une des cases de la clinique « *pernépsy* ».

Il faut ici réaffirmer avec Érik Porge que la notion de structure est à entendre comme relevant de la clinique et que « *Ladite structure clinique, pour la psychanalyse, désigne une clinique de l'inhérence du sujet à une structure qui ne le suture pas, qui le soutient de le compter en défaut.* »⁴⁶ Elle permet, cette notion de structure clinique, « *de cerner au plus près la singularité de chaque cas, soit précisément de ne pas le mettre dans une case ou un casier.* »⁴⁷

Revenons donc aux aléas de cette structure qui, sans « suturer » le sujet, en « teinte » la présence au monde et à ce que nous sommes bien obligés de reconstituer de ce qu'il en est de nous, bien en amont de la période de « nos premiers pas » dans la vie.

Reprenons, pour cela, les témoignages, de ceux qui se sont essayés à restituer de telles expériences de précarité qui signent, parfois de manière paradoxale, la présence d'un sujet qui, l'espace d'un moment, s'est absenté ou est menacé de disparaître.

⁴⁴ Andreï Makine, *Le testament français*, Mercure de France, collection Folio, Paris, 1995, p.20. Puis p. 340.

⁴⁵ J'emprunte (et adopte) cette expression à Sylvain Missonnier, op. cit. p.76.

⁴⁶ E. Porge, op cit, p. 69.

⁴⁷ Id. p. 64.

Ce moi, dont l'adulte qu'est devenu Andreï Makine retrouve qu'il n'y en a « même pas », « pas encore » pourrait-on dire, ce « moi », une fois advenu, est susceptible de disparaître, un temps, de s'effacer, de se diluer dans ces « *abîmes ordinaires* » tels que les nomme Catherine Millot⁴⁸ et qui, en tant qu'ils signent la présence du réel, peuvent déboucher sur l'extase. Ou se constituer paradoxalement comme ultime recours pour assurer la survie psychique du sujet, à l'image d'Arthur Koestler, lors de la guerre d'Espagne, qui, dans sa cellule, attendant d'être exécuté, ne peut que constater que « *le moi avait cessé d'exister* ». ⁴⁹

Rencontres avec le réel

De quoi sont faites ces séquences ? Elles témoignent avant tout d'une rencontre d'un sujet avec le réel.

Si cette rencontre ne se constitue pas systématiquement comme un traumatisme, elle vient cependant toujours en excès par rapport aux moyens dont dispose le sujet au moment de cette rencontre, et parfois en réponse à l'éventuelle demande qu'il a pu manifester, même sous une forme non verbale, à l'égard d'un autre, parfois en position de grand Autre.

Peut-être faut-il, pour approcher au plus près l'éprouvé de cette séquence, telle qu'elle a pu se présenter, initialement pour l'enfant, adopter l'élégante crudité de Michèle Montrelay quand elle dit : « La jouissance de l'Autre emporte le petit enfant, elle le rapte. »⁵⁰

La maîtrise du langage, une fois acquise par le sujet pourra, certes, lui permettre de « purger », un tant soit peu, la dimension traumatique de cette rencontre avec le réel mais ne le mettra cependant pas à l'abri de devoir la reproduire, *ad libitum*.

Garder la jouissance de pouvoir éprouver à nouveau cette rencontre, sans la reconnaître comme telle, quitte à pâtir de cette répétition compulsive, cèle en effet le destin du parlêtre qui ne se fait pas dupe de son inconscient.

Nous pourrions dire, alors, pour conclure cette évocation de la construction subjective que j'ai tenté de décrire, et comme Lacan le souligne : « *En somme, cette jouissance, si elle vient à celui qui parle, et pas pour rien, c'est parce que c'est un petit prématuré.* » (Le Séminaire, « Encore », séance du 10 février 1973, Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 57).

Ce réel, nous en avons fait souvent l'expérience, s'il s'éprouve, n'est pas facile à définir, sauf à se contenter de dire qu'il n'est rien, en soi, si ce n'est d'être lié, à la

⁴⁸ Catherine Millot, *Abîmes ordinaires*, Gallimard, Paris, 2001

⁴⁹ Id. p. 28.

⁵⁰ Michèle Montrelay, Séminaire : *Castration, phallus, jouissance*, Che vuoi ?, Revue de psychanalyse, Nouvelle série –n°8-2024, p. 109.

fois, à l'imaginaire et au symbolique, en invoquant, comme un mantra, « le ternaire RSI »...

Écoutons cependant, notre camarade Gérard Pommier qui, il n'y a pas si longtemps encore, nous livrait cette proposition :

« Si le mot “réel” veut quand même dire quelque chose, il qualifie ce qui est rejeté – dans le corps ou dans les perceptions, qui deviennent l'abri excentré du refoulement originaire. L'inconscient primordial est une “substance étendue” à l'intérieur du perçu, tandis que le refoulement secondaire extériorise la vie psychique, par exemple avec les rêves, les lapsus, les actes manqués, etc. »⁵¹

Cette « substance étendue » ne fait-elle pas écho à cette ultime pensée de Freud ? :

« Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions a priori de l'appareil psychique selon Kant. Psyché est étendue, n'en sait rien. »⁵²

De cette étendue, je dirai, au contraire, qu'elle n'est pas « *la projection de l'extension* » de l'appareil psychique mais plutôt son « intention ».

Je pense, en effet, que le corps, bien avant d'être imaginarisé, participe du réel auquel se confronte le petit d'Homme et que ce corps, dans son « étendue » préfigure et « tient lieu », dans ce dont il est, à la fois, le siège et l'agent, de ce qu'il en sera, dans quelque temps, de ce qu'il est convenu de nommer « appareil psychique », appareil dont le fonctionnement s'étayera, alors, sur celui d'un système nerveux arrivé à maturité et qualifié de « central ».

Si l'on pouvait s'affranchir, un instant, de cette éthique du « bien dire » auquel nous convie le Cercle Freudien, je dirais volontiers que l'inconscient « prend corps » bien avant que de nous « prendre la tête ».

Conclusion

J'affirme donc, pour entamer ma conclusion, que ce corps, cette « *sentinelle qui se tient silencieusement sous mes paroles et sous mes actes.* »⁵³, pour reprendre les mots de Merleau-Ponty, est là, bien avant que le psychique, dans un mouvement que l'on pourrait qualifier de centripète, ne siège plus que dans une de ses régions.

⁵¹ Gérard Pommier, *Mon aventure avec Lacan*, Éditions Galilée, Paris, 2022, p.276.

⁵² Sigmund Freud, *Résultats, idées, problèmes* (1938), in *Résultats, idées, problèmes II, 1921-1938*, (Jean Laplanche & coll.), PUF, Paris, 1985, p. 288.

⁵³ Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Gallimard, Paris, 1964,

Mais cette « sentinelle » veille, et croyant parfois reconnaître quelque chose d'un passé lointain, s'alarme au contact de ce qui s'avance et nous frappe.

Ainsi, Pierre Benoit, interrogeant ce qu'il est convenu d'appeler « *phénomène de somatisation* », en vient à nous proposer l'idée suivante : « ...il nous faut cesser de faire de la somatisation un phénomène purement pathologique. Et s'il fallait le prendre au sens littéral du mot : faire du corps ? Et si la somatisation n'était que l'écume d'une vague ? **Et si cette vague, elle, faisait partie des structures sous-jacentes, des flux spécifiques qui génèrent l'humain sur le terrain même de sa biologie d'origine ?** Autrement dit, si nous devons en venir à penser la somatisation pathologique comme dérapage d'un phénomène normal, et même d'un phénomène spécifique fondateur de l'humain ? »⁵⁴

Mais, n'est-ce pas, une folie que de vouloir ainsi cerner comment l'âme vient aux humains, en passant par leur corps ? Freud s'y risqua cependant, puis d'autres après lui, alors...

Alors... pour conclure, je laisserai la parole à un neurobiologiste, Marc Jeannerod, qui, dans son livre « La nature de l'esprit », écrit ceci : « *Il n'est pas vrai qu'il est impossible de comprendre comment le sens s'enracine dans le biologique. Mais le fait de savoir qu'il y trouve ses racines ne garantit pas qu'on puisse y accéder.* »⁵⁵

*

**

⁵⁴ Pierre Benoit, Essai d'approche biologique de l'inconscient- De la médecine à la psychanalyse (1988), in *Le corps et la peine des hommes*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 318.

⁵⁵ Marc Jeannerod, *La nature de l'esprit*, Paris, Odile Jacob, 2002.

Corps sans larmes

Alain Deniau

:-:-:-:-

Un nouveau paradigme de la psychanalyse, sous les bombes

*Françoise Davoine*¹

-:-:-:-

En 2004 Jean Max Gaudillière et moi avons publié aux Etats-Unis *History beyond Trauma*², Deux ans plus tard il parut en français sous le titre : « *Histoire et trauma. La folie des guerres*³. Je ne pouvais alors imaginer que je serais invitée, vingt ans plus tard, à intervenir comme discutante avec des pys ukrainiens travaillant sous les bombes.

Ces rencontres ont commencé après l'invasion russe, en juin 2022. Elles sont organisées en vidéo par le Musée Freud à Vienne, à l'initiative d'une analyste viennoise, Jeanne Wolff-Bernstein et du psychiatre analyste Oleksander Filts, directeur d'une clinique à Lviv accueillant des soldats et des civils traumatisés. Elles sont pour la plupart enregistrées, en anglais et en ukrainien, grâce à l'interprétation simultanée d'Oksana. Vous pouvez les consulter sur le site du *Freud Museum*, sous le titre « *Psychoanalysis under Conditions of War : La psychanalyse en conditions de guerre* ». Jeudi dernier, 27 mars avait lieu notre 23ème rencontre.

Elles témoignent d'un nouveau paradigme de la psychanalyse, dit Oleksander Filts, là où le transfert est réputé impossible. « *Foutez le camp* », c'est ainsi que les pys sont souvent accueillis, « *Vous n'y connaissez rien, je n'ai rien à vous dire* ». Pas question d'attendre la demande. Et pourtant, Oleksander Filt affirme qu'il s'agit bien de psychanalyse. Souvent au chevet du patient, elle se déroule en quelques séances, pendant lesquelles l'analyste ne peut rester neutre. Je vous en donne un exemple.

Dans la clinique de Lviv, un psychiatre militaire, Oleg, est appelé au chevet d'un soldat évacué du front. Blessé physiquement et psychiquement, il l'envoie promener. Oleg lui explique en quoi consiste la psychothérapie, et le soldat lui réplique que si ça ne marche pas, il tue tout le monde dans le service, ce qui n'est pas une métaphore, vu l'endroit d'où il vient et la fureur qui l'anime.

Le danger est palpable. Au lieu d'appeler l'équipe à la rescousse, Oleg ressent un calme étrange, et voit passer devant ses yeux un dessin animé, populaire en

¹ F. Davoine, agrégée de lettres classiques, docteur en sociologie, maître de conférences à la retraite de l'EHESS, Psychanalyste.

² F. Davoine, JM.Gaudillière, 2004, *History beyond Trauma*, New York, The Other Press.

³ F. Davoine, JM.Gaudillière, 2006 *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock.

Ukraine. C'est l'histoire d'un petit loup terrifié qui fait peur à tout le monde. Il a pour seule amie, une goutte d'eau. Oleg propose au soldat de le regarder ensemble. Ce dernier accepte et se calme peu à peu en regardant le film. À la fin, il lui dit ; « *D'accord, je vais tout vous dire* ».

L'événement est une histoire de honte qui l'a séparé de ses camarades de combat. Il s'est précipité pour les rejoindre dans le no man's land, les confondant avec des soldats russes qui lui ont tiré dessus. Ses compagnons le récupèrent en flammes et retirent ses vêtements. Il se débat, refuse de lâcher son arme, et s'écroule, hébété. Il est alors évacué au centre de soin puis à la clinique de Lviv. Après cette séance, Oleg et lui se revoient plusieurs fois. Souvent il arrive que ces soldats proposent d'aider ensuite ceux qui sont passés par là.

Oleg fut pour lui la goutte d'eau qui fit déborder le vase de sa fureur. Un état qualifié en anglais de *berzerk*, un mot d'ancien Norois, désignant celui qui perd toute humanité, capable de commettre des atrocités. Dans cette situation la psychanalyse change de paradigme car pour le patient, la parole c'est du baratin, il ne croit plus en rien. Le psy doit alors se fier à ses impressions et en exprimer la teneur, à l'encontre de la règle classique.

La fureur est aussi dans le corps, énonce Bessel Van der Kolk dans son livre *Le corps n'oublie rien*⁴, en anglais : *The body keeps the Score* : Le corps garde la partition de musique. « *Notre bible*, » dit un autre psy ukrainien. Van der Kolk montre, images cérébrales à l'appui, que face à un danger extrême, notre cerveau animal prend le dessus, tandis que les trajets neuronaux menant aux sites frontaux de la parole et du temps sont inhibés. D'où les réactions animales : *flight or fight*, la fuite ou le combat, faire le mort ou se soumettre. Dans ce cas dit-il, la dissociation n'est pas pathologique, mais nécessaire à la survie.

En effet la chaîne symbolique s'effondre, et le temps s'arrête, faute de symboles pour le compter. De ce fait, la causalité reposant sur le passé de la cause et le futur de son effet ne peut pas fonctionner. Mais le corps garde la partition d'images sensorielles intenses, à charge pour l'analyste de la déchiffrer. Non pas en récitant des théories toutes faites, mais en se fiant à ses impressions, ou à ses rêves surgis de la séance, à partir de ce qui est montré faute de pouvoir se dire. Ainsi Oleg fut-il saisi d'un calme étrange, comme une goutte d'eau qui tombe. Pour le soldat terrifié « *il devint analyste avec son histoire et sa personnalité.* »

Ainsi parlait Bion⁵ qui fut aussi psychiatre militaire après avoir combattu en 1914 comme commandant de chars dans l'armée anglaise. Il devint ensuite analyste de patients réputés inanalysables. Après l'Armistice, il consulta un analyste qu'il baptisa FIP : « *Fill It in the Past : Mets tout ça dans le passé* », alors que

⁴ B. Van der Kolk 2014, *The Body Keeps the Score*, Penguin Books - *Le corps n'oublie rien*. Trad A. Weill, Pocket 2021

⁵ W. Bion, 1973, 1974, Conférences Brésiliennes in *Entretiens psychanalytiques*, Paris, Gallimard, 1980

sa guerre était omniprésente. Son second analyste fut John Rickman, un Quaker n'ayant pas combattu, mais qui intervint près des lignes auprès de soldats et de civils traumatisés. Il fallut à Bion plus de 70 ans pour raconter « sa guerre », après s'être exilé à Los Angeles, dans deux livres autobiographiques : *The Long Week end*⁶ et *All my Sins Remembered*⁷ : *La mémoire de tous mes péchés*, une citation de Shakespeare, évoquant ce que Bion appelle « une mémoire qui n'oublie pas ».

A la clinique de Lviv, un autre psychiatre analyste militaire nous a surpris en mentionnant cette mémoire à son sujet, alors qu'il se tenait lui aussi désarmé, au chevet d'un soldat incapable de parler et de bouger. Il commença par nous raconter « son voyage » vers ce transfert particulier où l'Histoire est incontournable. En 2014, lors de la révolution de Maidan, du nom de la place à Kiev où la révolte prit place, il était tout jeune psychiatre, affecté à un poste de soins pour accueillir les traumatismes psychiques. Personne n'est venu. Rentré chez lui, il est resté prostré, incapable de parler et de sortir, jusqu'au moment où il se mit à lire Bion.

Faisant part de cette expérience au soldat alité, il ajouta qu'il n'y a pas de honte à avoir peur quand la survie est en jeu. Le lendemain il le trouva en train de fumer dans le couloir, qui le salua en disant : « *Ca fait du bien de parler* ». Or il n'avait pas desserré les dents, seul le psy avait parlé, Le soldat lui raconta alors comment, saisi par la peur, il était resté dans la tranchée au lieu de suivre ses compagnons dans un abri, qui fut frappé par un obus. Lui seul survécut. Il grava sur les ruines les noms de ses compagnons au cas où des proches viendraient là. Le psy lui fit remarquer qu'il avait accompli un acte rituel.

Mais me direz-vous, pourquoi restreindre le champ de « *la folie du monde, et le monde de la folie* » à celui de la guerre ? En ce qui me concerne, je suis née pendant la dernière, et je suis devenue analyste dans les années 70, en parlant de la guerre avec des patients internés depuis cette époque, à l'hôpital psychiatrique de Prémontré dans l'Aisne, « *un département martyr* » pendant la guerre de 70, écrit Stéphane Audoin Rouzeau, dans son livre récent *C'est la guerre*⁸.

Au départ, j'y venais faire une recherche sociologique avec Jean Max Gaudillière, sur la rupture du lien social dans la folie. Elle avait pour cadre le Centre de sociologie d'Alain Touraine à l'EHESS. D'où le titre : « *Folie et Lien Social* », du séminaire hebdomadaire que nous étions tenus de faire, sur notre recherche et qui dura pendant 40 ans. Je l'ai arrêté en 2015 à la mort de Jean Max. Les participants furent accueillis par Stéphane Audoin Rouzeau et Emmanuel Saint Fuscien qui créèrent, pour les accueillir, le séminaire « *La guerre*

⁶ W. Bion, 1991, *The Long Week End, 1897-1919*, London, Karnac Books

⁷ *All My Sins Remembered*,

⁸ S. Audoin Rouzeau 2020, *C'est la guerre*, Éditions du félix.

transmise ».

À Prémontré, la surveillante nous fit passer la blouse blanche pour accompagner l'équipe infirmière et parler avec les patients. Or ces derniers nous parlant de la guerre comme j'ai dit, réveillèrent des histoires passées inaperçues dans nos analyses respectives. La position d'observateurs objectifs devenant impossible, nous sommes devenus analystes. Enfin, pas si sûr ! Quand j'exposai notre pratique à l'École Freudienne où nous nous trouvions dans ces années- là, un cadavre de l'endroit s'exclama « Qu'est-ce que ces jeunes analystes qui vont se faire analyser à l'hôpital psychiatrique ! »

Et il n'avait pas tort. Sauf qu'il s'empêtrait dans une conception structurale réputée anhistorique depuis les années 80, au lieu de reconnaître l'interférence du transfert dans le champ de la folie et des traumatismes, qui advient « *au croisement de notre petite histoire et de la grande Histoire* ». Je dois cette phrase à une personne venue me trouver en fuyant les électrochocs prescrits dans sa clinique dite antipsychiatrique. Autrement dit, là où la folie du monde croise notre folie, sa formule répondait à l'indignation scholastique par un autre paradigme de la psychanalyse.

De fait, ce paradigme était pratiqué depuis belle lurette, au moins depuis la guerre de 14..... sauf en France, selon les historiens Stéphane Tison et Hervé Guillemain⁹, où les psychanalystes brillaient par leur absence auprès des traumatisés. D'ailleurs nous avons attendu la fin des années 70, pour découvrir, à Austen Riggs Center, une clinique du Massachusetts consacrée à la psychanalyse des psychoses, les noms de Thomas Salmon, Harry Stack Sullivan, Frieda Fromm Reichmann, et William Rivers, anthropologue et analyste en 1915 d'officiers de retour du front, mentor de John Rickman, l'analyste de Bion.

En 1985 nous y avons rencontré Gaetano Benedetti, psychanalyste de la psychose à Bâle, qui n'avait jamais été invité à Paris. Il avait fondé en 1954 l'ISPS, le *Symposium International pour la Psychothérapie analytique de la Schizophrénie*. Nous lui rendîmes alors visite chaque année en Suisse. Il en fut de même pour Dori Laub dont nous n'avions jamais entendu parler. Analyste à Yale, et fondateur, avec Spielberg, des *Témoignages Vidéo Fortunoff de l'Holocauste*, en 1980, il nous téléphona après la parution d'*History Beyond Trauma*. Nous l'avons invité à notre séminaire, dont trois participants traduisirent ses articles publiés dans la revue du Coq Héron.¹⁰

Ces analystes travaillent sur la brèche de la folie du monde et du monde de la folie, où « *l'analyste doit s'analyser lui-même* », disait déjà Ferenczi¹¹. Le but est de créer une adresse aux « *images survivantes* », survivant au désastre, - l'expression de

⁹ S. Tison, H. Guillemain, 2013, *Du front à l'asile, 1914-1918*, Paris, Alma

¹⁰ D. Laub, 2013, 2015 *Une clinique de l'extrême*, Le Coq Héron n° 214, 220, trad. Yael Sibony-Malpertu, Catherine Petiteau, Simon Perrot.

¹¹ S. Ferenczi, 1932, Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Œuvres complètes t. 4, Paris Payot 1982.

l' historien de l'art de la Renaissance , Aby Warburg¹² devenu fou à l'entrée en guerre de 14. Ce sont les éléments *bêta* inscrits sur « la Grille » de Bion, et ceux du processus primaire de l'*Esquisse*¹³ publiée par Freud en 1896.

L'année suivante, ce dernier renonce à ses *Neurotica*¹⁴ , sa psychanalyse des traumas sexuels devenus des fantasmes, dans une lettre à Fliess du 21 Septembre 1897. Le 8 février précédent il lui avait écrit, après la description d'une scène de fellation : « *Malheureusement mon propre père a été l'un de ces pervers, responsable de l'hystérie de mon frère.... et de celle de quelques-unes de mes jeunes sœurs.* » Il reprendra par la suite la distinction essentielle entre dissociation et refoulement. Ainsi en 1907, quand il écrit dans son commentaire à la *Gradiva*¹⁵ de Wilhem Jensen, qui raconte la guérison du délire d'un jeune archéologue sur le site de Pompéi : « *Tout ce qui est refoulé est inconscient, mais nous ne pouvons pas affirmer que tout inconscient est refoulé.* » Or cet inconscient non refoulé mais retranché ou dissocié, est l'enjeu de la psychanalyse de la folie et des traumas.

Au point d'impact entre folie du monde et monde de la folie, Dori Laub décrit le rôle de l'analyste, comme celui « *d'un témoin passionné d'événements sans témoin* ». Et il ajoute que dans ce cas, il ne peut échapper à la question implicite : « *Qui êtes vous ? pour que je puisse vous parler.* » Né à Czenowitz en Ukraine, d'où il fut déporté à 6 ans en Roumanie dans un camp de concentration, il pouvait y faire allusion pour répondre à cette question.

En confiant au soldat furieux l'image du dessin animé qui apparaît devant ses yeux, Oleg lui répond qu'il est cette goutte d'eau dans la fournaise de la guerre. Dans son livre *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire*¹⁶, l'historien Hervé Mazurel critique, références à l'appui, l'absence de l'Histoire dans l'analyse classique et structurale. Stéphane Audoin Rouzeau m'invita à discuter avec lui dans son séminaire *La guerre transmise*, ainsi qu'avec Pierre Judet de La Combe, auteur d'une nouvelle traduction de l'*Iliade*¹⁷.

Dans son Introduction, l'helléniste nous apprend que l'épopée ne raconte pas la guerre de Troie , mais la guérison d'Achille, qui laisse tomber sa colère, *Menis*, le premier mot du poème, après plus de 15.500 vers, au dernier chant 24. Ses hexamètres étaient scandés tous les 4 ans à Athènes lors des Grandes Panathénées,

¹² A. Warburg, 1923, *Le Rituel du Serpent*, Paris Macula 2003

¹³ S. Freud, 1896, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris , PUF, 1996

S. Freud 1897, 8 février, 21 Septembre, *Lettres à Fliess*, Édition complète, Paris PUF, 2007.,

¹⁵ S. Freud 1907, *Le délire et les rêves dans la Gradiva* de W. Jensen, , Paris Gallimard, 1986.

¹⁶ H. Mazurel, 2021 *L'inconscient ou l'oubli de l'histoire*, Paris, La Découverte.

¹⁷ *Iliade*, trad. Pierre Judet de La Combe, in *Tout Homère*, Paris Alin Michel/ Les Belles Lettres, 2019.,

dans un but thérapeutique. Sans le nommer, il cite le livre de Bessel Van der Kolk en évoquant les soldats traumatisés de la Guerre de 14, considérés comme des lâches. « *L'Iliade fait tout le contraire* », écrit-il : « *La poésie relie ce qui est rupture, sans le neutraliser, sans le nier ou l'exalter.* »

De quoi réduire l'écart mentionné dans l'argument de ce colloque, entre les registres « hétérogènes » de la folie du monde et du monde de la folie. Ils se rejoignent dans le nom de la déesse *Atè* issu du verbe *Aô* : je rends fou, au présent d'un arrêt du temps. Et aussi dans l'étymologie de notre travail attestée dans *l'Iliade*, où le nom *therapôn*, signifie le second au combat et le double rituel chargé des devoirs funéraires.

Le nouveau paradigme de la psychanalyse dont parle Oleksander Filts, qui relie la folie du monde au monde de la folie, est donc très ancien. Mais il est régulièrement effacé, comme en témoignent les *Propos sur la Causalité psychique*¹⁸ prononcés par Lacan au Colloque de Bonneval en 1946, où la guerre n'est mentionnée qu'en un court paragraphe, pour justifier son silence pendant tout ce temps.

Ce n'est pas le cas d'Oleg qui témoigne en pleine guerre d'un transfert spécifique au déchaînement de la folie du monde. Par où passe-t-il ? Par « *des indices impondérables, des subtilités de regard, de ton, de la voix, et d'expression du visage* », écrit Ludwig Wittgenstein dans ses *Investigations Philosophiques*¹⁹. Il avait combattu dans l'armée autrichienne pendant la guerre de 14 et était revenu à Vienne, après un an de captivité à Monte Cassino, dans un état post traumatique, abandonnant la philosophie pendant une dizaine d'années. Quand il la reprit à Cambridge en 1920, il transforma la dernière phrase du *Tractatus*²⁰ écrit au front : « *Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire* », en : « *Ce qu'on ne peut pas dire, on ne peut s'empêcher de le montrer.* » A qui ? A quelqu'un capable de créer « *un jeu de langage* », comme celui d'Oleg, avec la rage montrée par le soldat. Ce jeu de langage du transfert naît d'une interférence, *transference is an interference*, ça rime en anglais, offrant un premier miroir là où les miroirs ont explosé, et une première adresse là où il n'y a plus d'autre, ni grand ni petit, en manifestant une altérité faillible et fiable.

C'est ainsi que le monde de la folie explore la folie du monde, dans une recherche avec l'analyste.

*

**

¹⁸ J. Lacan, 1946, *Propos sur la Causalité psychique*, in *Écrits*, Paris, Seuil 1966

¹⁹ L. Wittgenstein, 1953, *Philosophical Investigations*, London, Basil Blackwell 1983.

²⁰ L. Wittgenstein 1921, *Tractatus logico-philosophicus*, suivi des *Investigations Philosophiques* trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard 1961.

Une psychanalyse, quelle folie !...?

Pascale Hassoun Présidente Okba Natahi Discutant

Quand l'inconscient est au rendez-vous, l'espace de transfert qui se crée entre l'analysant et l'analyste, tous deux entamés par ce qui survient, permet au premier d'aborder les moments d'angoisse, les failles de son être et les zones de réel et de folie qui constituent des points aveugles de son destin. Il faut recourir à la parole pour aborder le réel qui n'a pas été traité dans le champ du langage et miser sur ses potentialités pour aborder les espaces – temps où elle a le plus manqué. Comment peut-on alors entendre la phrase de Lacan en 1978 : «...que chaque psychanalyste Dimanche 30 après-midi Outre que la psychanalyse semble s'être fondée sur ce qui a pu être pointé comme un « effacement du trauma », la période actuelle que traverse l'humanité voit les situations propres à causer de telles traces se multiplier. soit forcé... de réinventer la psychanalyse»? Le tour de folie de l'acte analytique ne consiste-t-il pas à tenter de se situer entre répétition et invention pour s'inscrire dans un mouvement de création? C'est sans doute à cette condition que la psychanalyse restera vivante et que d'autres encore pourront s'inscrire dans son sillage.

Jean-Yves Broudic

L'affolement

Camille Veit

Sous les pavés, le dire ?
L'inconscient toujours hors les
murs

Patrick Chemla

La folie du transfert

*

Afollement

Jean-Yves Broudic

-:-:-:-

Affolement, embrasement, emballement, précipitation, chaos, catastrophe, violence, meurtres, guerres...et menaces de guerre... Quand on écoute les bruits du monde, on ne peut pas ne pas entendre de multiples formes d'affolement sur différents territoires et dans différents domaines, on n'a que l'embarras du choix pour en désigner une particulière. Ce qui caractérise notre époque serait peut-être alors l'interaction entre tels processus anciens à l'origine de conflits entre nations et des processus nouveaux qui sapent les conditions de vie et de survie des hommes d'aujourd'hui et des générations futures.

On rencontre aussi des formes d'affolement dans la clinique analytique : acting-out et passages à l'acte, excitation, phase maniaque, hyperactivité, tourbillon, surmenage, ...pensées circulaires, paroles sans point de capiton..., tensions dans les rapports sociaux, entre parents et enfants, dans les relations de couple, crises et paniques, violences... agitation corporelle comme tachycardie, hypertension, etc.

Les psychanalystes, Freud le premier, ont depuis longtemps cherché à en rendre compte théoriquement, notamment au travers d'études sur le passage à l'acte et l'acting-out, qui ont l'angoisse pour toile de fond.

Mais comment articuler théoriquement le lien entre certains soubresauts du monde et ce qui se présente parfois dans les cures analytiques ? Une hypothèse de travail : les dérèglements du monde, sources de traumatismes, ne portent pas seulement atteinte aux protagonistes qui les vivent directement. Leurs ondes de choc poursuivent souvent leur travail psychique souterrain de génération en génération, car ils portent atteinte aux capacités de subjectivation des êtres humains et au fondement même de la langue : la métaphore.

L'affolement rencontré dans la clinique analytique dit quelque chose des soubresauts du passé. Autrement dit, l'abord structural des problématiques subjectives est subverti par l'histoire.

Ces dérèglements produisent de l'irreprésentable. Le paradoxe de la cure n'est-il pas alors de tenter d'approcher ce réel par la parole, avec laquelle on se situe dans le registre de la représentation ? Sauf à comprendre que ce qui se joue dans le transfert ne se rapporte pas seulement à la parole ou au signifiant, mais concerne aussi les corps en présence.

L'analyse introduit déjà une rupture quant au processus d'affolement qu'un sujet peut vivre, puisque la cure crée une nouvelle temporalité et une distance par rapport au vécu, distance créée de par le cadre proposé et la transposition de la réalité en un récit adressé. Et il arrive évidemment que des moments d'affolement se déplacent aussi sur la scène du transfert. Si, en séance, le débit de parole d'un analysant s'accélère, si une tension s'installe dans le propos et dans l'échange, c'est comme si les laps de temps entre les mots, entre les syllabes, étaient réduits, comme si l'écart métaphorique entre signifiants était annulé : pas de silence, pas de *temps mort*. (Sur de nombreux médias, fréquemment l'annulation des temps morts produit une cacophonie).

Si l'on pose que les différentes formes d'affolement ont un rapport avec l'angoisse, il s'agit de chercher ensemble (patient – analyste) selon quelles modalités le réel du sexuel et le réel du trauma et de la mort se sont agencés pour un sujet. Pour déplier ces questions, je vais évoquer de brefs moments de cure avec quelques analysants.

Du passé réel et de ses avatars

Un homme reçu plusieurs années : il a, comme tout analysant, fait retour et récit des événements marquants de sa vie ; il a décrit ses prises de risque dans le sport dans sa jeunesse, sa précipitation fréquente dans des pâtisseries pour avaler des gâteaux, sa brusquerie lors de certaines prises de parole, etc. Et au cours d'une séance il indique aussi qu'il a souffert parfois d'éjaculation précoce. '*Je me précipite*', dit-il alors. Or, quelques mois auparavant, peut-être deux ou trois ans, il avait utilisé le même verbe (*se précipiter*) pour parler du suicide de son grand-père paternel qui s'était jeté du clocher de sa commune, alors que son fils (le père de l'analysant) était enfant. Cela s'était passé il y a donc quelques 70 ans, acte lié à une histoire d'adultère, selon le récit familial.

Ce patient avait aussi été parfois habité par l'idée – l'image de se jeter d'un clocher. Durant la cure, il a également vécu des moments d'absence, de vertige, de transe, de vide, traversées d'où résultera après-coup un effet inédit, vers la fin de l'analyse : un sentiment de légèreté et des temps de joie profonde.

On voit là une forme d'affolement se déplacer sur trois générations. Cette logique inconsciente à l'œuvre pourrait se lire à partir de la conception lacanienne du signifiant et du réel, mais la formulation de Michèle Montrelay sur le '*passé réel*' me paraît plus riche pour comprendre ce qui est en jeu.

Elle a écrit : « *Il existe plusieurs sortes de passé : à côté du passé représenté ou représentable, un autre existe qui, impensable, n'en a pas moins de réalité, puisque surgis de notre enfance, ou bien d'existences antérieures (je veux dire celles de nos ancêtres) des fragments de passé continuent de nous informer (...). J'appellerai passé réel celui qui ne peut se transformer en souvenir représenté. (...) Une psychanalyse ne se conçoit pas seulement comme retour en arrière, donc invention-recherche du passé. Elle est aussi invention-crédation d'un milieu indispensable à la transformation*

d'un passé réel en présent. »¹

La proposition '*passé réel*' est plus précise que la référence générale au réel. Elle met l'accent sur ce qui se transmet inconsciemment au travers des signifiants de la langue, mais également au travers de ce qui échappe à la logique signifiante et passe d'un corps à l'autre, d'une génération à l'autre et entre analyste et analysant.

Les bonds de l'angoisse dans le temps.

Les crises de boulimie et d'hyperphagie sont bien également des moments d'affolement : la pensée rationnelle ne peut freiner l'attraction répétitive irrépressible de consommation alimentaire massive, jusqu'au dégoût. Mais de quelle répétition s'agit-il ? Quel réel est alors en jeu ?

Cette jeune femme a consulté en mettant en avant deux symptômes : ses crises d'hyperphagie quand elle est seule et divers aléas dans ses relations amoureuses. Elle repère un point commun entre ces deux comportements : d'une part, à propos de sa consommation de sucreries, elle dit : *« je ne veux pas que ça s'arrête, je ne veux pas que ce soit la fin de ces douceurs ... c'est plus facile de ne pas manger que de commencer et de m'arrêter... ! »* ; d'autre part, dans ses relations amoureuses c'est aussi le refus de la fin qui la conduit à rester dans une relation qui ne lui convient pas : *« Quand ça ne va pas, je fais tout pour que ça ne s'arrête pas, et pour que ça continue au contraire. »*

L'articulation plus précise entre ces différents éléments va se faire à partir du récit de deux rêves : l'un relatif à la naissance, de manière explicite ; je ne le raconte pas, je rappelle seulement que dans l'*Interprétation du rêve* (1900), Freud mentionne plusieurs '*rêves de naissance*' : *« A la base d'un grand nombre de rêves qui sont fréquemment emplis d'angoisse et qui ont souvent pour contenu le fait de passer par des espaces étroits ou de demeurer dans l'eau, il y a des fantaisies concernant la vie intra-utérine, le séjour dans le ventre maternel et l'acte de la naissance. »²* L'autre rêve est relatif à un accident imminent en voiture avec le risque de chute mortelle.

Dans cette période de la cure, cette femme vit également des moments tels que des vertiges avec la sensation de disparition ; une chute avec perte de connaissance ; des cauchemars avec des réveils en nage... Et elle décrit aussi sa venue au monde comme : *« ... très compliquée : je ne voulais pas venir au monde ; huit jours après le terme, l'accouchement a été provoqué à cause d'un risque léthal... je ne voulais donc pas quitter ma mère, déjà je ne voulais pas que ça s'arrête... »*

Quels liens alors entre des symptômes d'affolement à l'âge adulte et les circonstances de sa naissance ? La mise au monde n'est-elle pas aussi un moment

¹ Michèle Montrelay : « Le double statut, flottant et fragmentaire de l'inconscient » (1986), Colloque de Tsukuba, Albin Michel – France Culture. Cf. également son séminaire *Castration, phallus, jouissance* (Erès, 2025).

² Freud, *L'interprétation du rêve* (1900), Œuvres complètes, OCP IV, PUF, 2003, p. 448.

de précipitation, parfois d'affolement, pour la mère comme pour l'enfant, un moment qui peut durer longtemps et être vécu dans l'angoisse, angoisse de mort ? Freud a ajouté en note en 1909, dans *L'interprétation du rêve* : " *L'acte de naissance est d'ailleurs la première expérience vécue d'angoisse et de ce fait la source et le prototype de l'affect d'angoisse* ». ³

Ces moments décrits en analyse paraissent relier quelque chose du corps – à – corps convulsif de la mise au monde et des temps de la vie d'adulte de femme. Début et fin de vie, naissance et mort, ne sont donc pas des temps distants, opposés ; ils ne sont pas les pôles extrêmes d'un axe linéaire. Ils sont inconsciemment et diversement noués, selon des modalités qui peuvent se réorganiser dans le transfert. Peu de temps après ce rapprochement entre le temps actuel et le temps de l'originnaire, cette femme dira en séance : « *Les angoisses transpirent de partout dans mon quotidien ; ces temps-ci... elles font des bonds dans le temps...!* »

Chez d'autres analysants, les angoisses aussi paraissent '*faire des bonds dans le temps*'. Ainsi cet homme a raconté combien tout ce qui était nouveau, comme partir en vacances ou installer un nouvel objet dans sa maison, était source de dérangements extrêmes. Dans son quotidien, cela se traduisait par des impulsions violentes avec son entourage, verbales, non physiques. En parallèle de la cure analytique, il a un suivi psychiatrique et prend depuis longtemps de lourds traitements médicamenteux. Après avoir perdu son travail, il vit une période de plusieurs années de léthargie et d'aboulie : cloué au lit ou sur son canapé, incapable de s'occuper de son quotidien, d'aller acheter une paire de chaussettes dont il a pourtant besoin, dit-il. Or..., après des années d'analyse, où bien évidemment sont parcourus bien des dimensions et des éléments de sa vie et de son histoire, *j'ai (on a) assisté à une forme de réveil* : il arrive à accomplir au quotidien des choses qu'il ne pouvait plus réaliser depuis très longtemps, à renouer avec une partie de sa famille et d'anciens amis, à reprendre une activité intellectuelle... '*Je veux arrêter le temps, j'y arriverai...!*', avait-il dit en séance il y a plusieurs années en commentant sa tenue vestimentaire d'hiver en plein été caniculaire. Le temps pour lui était arrêté depuis longtemps, figé, gelé. Mais récemment le temps s'est donc remis en mouvement et le sujet aussi, le changement de traitement médicamenteux y a aussi sa part, selon lui. Comme si le *temps mort* s'était réveillé.

Or le *temps mort* s'était actualisé dans le transfert lors de plusieurs séances (sur plusieurs semaines, peut-être quelques mois) où l'on se trouvait l'un et (ou) l'autre pris par une grande lourdeur, un assoupissement, une forme de somnolence... Soit je le trouvais presque endormi dans la salle d'attente et il commentait sa fatigue et la sortie de son sommeil dans mon bureau, soit j'étais happé par une lourde torpeur lorsqu'il parlait. Ces moments furent décrits à plusieurs reprises en séance entre nous. Et c'est après cette période d'ensommeillement dans la cure que le sujet retrouve une capacité d'agir, de penser, de désirer⁴. Il y a quelques années, il

³ Freud, op. cit., note de 1909, OCP IV, PUF, 2003, p. 449.

⁴ Freud, dans *Le moi et le ça*, en 1923 : « L'analyse n'a pas à rendre les réactions morbides

avait dit en séance : « *Memento mori : souviens-toi que tu es mortel ! Mais non, c'est plutôt que tu meurs un peu tous les jours.* » Et après cette traversée et ce réveil, il a pu dire : « *c'est étonnant, je ne suis plus terrorisé par la mort.* »

Du transfert et de la passe de la mort⁵

Ces moments de travail clinique mettent en évidence que la cure analytique ne repose pas sur l'expression par la parole de choses plus ou moins cachées et refoulées, mais sur le transfert entendu au sens d'actualisation et d'acte. *L'inconscient ne connaît pas le temps*, dit-on, mais l'inconscient ne connaît pas non plus l'espace, l'espace du moi. Ou plutôt, le transfert vient par moment subvertir les lignes du temps et les frontières du moi du sujet quant à sa relation à l'autre. Quand l'analyste est pris de somnolence en écoutant son patient, quand il lui en fait part et échange quelques mots avec lui à ce propos, à qui appartiennent ces paroles ? Une telle subversion des 'moi-s' du patient et de l'analyste, est attestée dans des phrases plus courantes d'analysants : *'j'ai repensé à ce qu'on a dit en séance la semaine dernière'...* Qui est ce 'on' ? Lacan a proposé cette formule : *'Le transfert est l'actualisation de la réalité de l'inconscient et cette réalité est sexuelle.'* J'ai tendance à penser cette réalité comme également originaire : elle touche aux temps primordiaux préalables à la constitution du moi du sujet dans sa relation à l'Autre.

J'ai vécu divers moments de forte somnolence ou d'ensommeillement avec d'autres analysants. Je comprends de tels moments comme se rapportant à une *passe de la mort, une subjectivation de sa propre mort*, formule de Lacan dans *'Variantes de la cure-type'*⁶, où il en parle comme un savoir qui résulte d'une « *analyse menée jusqu'à son terme* » : « *C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet (...) touche à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort* ».

D'autres analystes ont mentionné ce type d'expérience en séance, F. Dolto⁷ notamment et Michèle Benhaïm à propos d'un enfant diagnostiqué hyperactif (« *L'enfant, en effet, semble poursuivre le but de bouger, de s'agiter pour...rien, et non pas pour quelque chose et pour quelqu'un.* ») qui casse tout dans le bureau de l'analyste les trois premières séances ; à la quatrième, elle lui dit : *'Je ne comprends pas, explique-moi s'il te plaît ! Il faut que tu m'expliques ...'* il finit par s'allonger sur le divan et il s'endort... ! « *Un moment clinique de cette sorte ne s'invente pas, et passé le temps de ma propre stupéfaction, j'ai pensé que Claude (...) a pu céder à l'endormissement sans crainte de mourir. Autrement dit, là où l'hyperactivité de Claude recelait un mouvement vide, sans sujet, l'endormissement de l'enfant*

impossibles, mais à procurer au moi du malade la liberté de se décider pour ceci ou pour cela. » OCP, PUF, 1991.

⁵ On trouve cette formulation 'passe de la mort' chez Philippe Bessoles : *Le déjà-là de la mort et du sexuel*. Théétète Edition, St Maximin, 1995.

⁶ Jacques Lacan, « Variantes de la cure – type », *Ecrits*, Ed. du Seuil, 1966, p. 348.

⁷ Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, trois tomes, Points, Seuil.

*en séance équivalait à une émergence subjective ».*⁸

Mon hypothèse confirme ces remarques : les moments vécus d'affolement interviennent chez des sujets habités ou occupés, inconsciemment, par leur propre disparition, par la mort réelle, la passe de la mort n'ayant pas été subjectivée. Pour comprendre ce qui se joue là, je propose de passer par le syllogisme de Platon : *'Tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel'* et par le commentaire qu'en propose Guy Le Gauffey. Le raisonnement rationnel de Platon gomme la *'violence originelle toujours pressée de se faire oublier'*, écrit-il, violence par laquelle tout sujet a dû passer pour « *qu'un assentiment premier soit donné* », celui de « *consentir à sa finitude* ». ⁹

En d'autres termes : je ne m'insère dans la communauté des humains que si je peux m'en soustraire, je me pense existant que si je peux me représenter inconsciemment non-existant, je ne peux être présent que si j'ai consenti à ma propre absence. Il s'agit d'une opération logique, « *où je découvre le prix de mon appartenance à l'ordre symbolique* », écrit G. Le Gauffey : « *réaliser qu'on passera soi-même à la casserole s'avère alors d'un genre très particulier : une induction aux propriétés telles qu'elle a pour effet d'inclure dans la série l'opérateur qui était en train de la constituer.* »

Pour tout être humain, la subjectivation de sa mort est donc un passage, une passe ; elle constitue une dimension essentielle de la *Bejahung*, de l'assentiment du sujet à l'ordre symbolique, du refoulement originaire, du processus de construction subjective, articulée à l'assomption de son identité sexuelle. Elle me paraît constituer une étape importante d'une cure analytique, comme lors de ces temps d'endormissement en séance du patient ou de l'analyste (ou des deux !), ou au travers d'autres circonstances : traverser un moment de coma ou d'absence, vivre un risque léthal, être atteint d'une grave maladie, rêver de sa propre mort, être marqué par la maladie et le décès d'un proche... et en parler.

Structuralement, ces moments comportent trois étapes : en amont (dans la vie et éventuellement en séance) des temps d'affolement, d'actions ou de paroles sans temps mort ; en second lieu, le partage entre l'analyste et l'analysant d'un hors-temps inconscient qui se manifeste par des ressentis de corps partagés, articulés aux paroles échangées ; un troisième temps d'émergence d'un autre sujet, qui peut se rassembler, et rassembler d'une autre façon les morceaux épars de son être.

De tels moments cliniques mettent bien en évidence que la mort en question, celle qui est source d'angoisse et déniée, n'est pas tant la mort réelle qui a frappé la vie du sujet et de ses ascendants que la mort présente chez le sujet comme *passé réel*. Peut-être que la subjectivation à l'œuvre dans le transfert porte alors sur ce lien entre passé réel et disparition future, source si fréquemment de terreur.

⁸ Michèle Benhaïm, *Les passions vides*, Erès, 2016, p. 130.

⁹ Guy Le Gauffey : « *Un évènement logique : se découvrir mortel.* », in *Essaim* n°43, Erès, 2019.

Passé de la mort et sujets non-dupes

L'affolement se manifeste comme l'impossibilité de vivre subjectivement le temps présent, dans sa densité, une certaine intensité et une certaine durée, dans un partage pacifié (du manque et de l'absence) avec un proche. La précipitation, l'urgence, l'emballement, l'excitation, le bouillonnement, la panique révèlent l'annulation du *temps mort*, de l'écart métaphorique dans la langue, tout comme de l'espace entre les jambes dans la marche qui se transforme alors fréquemment en course.

Si la passe de la mort se subjective en séance chez certains sujets, c'est qu'elle ne s'opère pas de la même manière chez tous les êtres humains ; cette non – subjectivation concerne plutôt les sujets non névrosés, qui n'ont pu mettre leur mort à distance, qui n'ont pu la refouler. Elle ne fait pas pour eux point de capiton. Ils sont alors inconsciemment enclins à l'approcher, de façon répétitive et *réelle* dans des comportements quotidiens d'affolement ou lors de passages à l'acte, dont les tentatives suicidaires. La passe de la mort me paraît alors un point essentiel pour penser la distinction névrose – psychose... et surtout l'entre-deux que certains nomment : *état-limite*, *border-line* ou *psychose ordinaire* (à l'ECF, à partir d'une proposition de J.A. Miller en 1998 ¹⁰).

Je propose de penser ces problématiques à partir des séminaires de Lacan des années 1973 – 1974 – 1975 : *Les non-dupes errent*, *RSI* et *Le sinthome* et au travers de la lecture que Suzanne Ginestet-Delbreil en a proposé dans plusieurs textes et livres¹¹. La proposition de Lacan relative aux *sujets non-dupes* (non dupes du signifiant) a pour intérêt d'éviter le terme de psychose et de poser au cœur de cette problématique le rapport à la langue et le rapport à l'histoire.

Suzanne Ginestet-Delbreil : « *Chez les non – dupes, le mot reste collé à la chose et parce qu'il n'en est pas détaché, l'objet n'est pas perdu au sens analytique du terme. Il n'y a pas d'objet a. Ces patients naviguent entre du plein et du vide et l'angoisse n'est pas de castration, mais de morcellement. Dans leur discours est absente toute forme de métaphore (...)* »¹².

Chez eux, le refoulement n'est pas à l'œuvre, n'est pas dominant, mais on ne repère pas non plus la forclusion qui signe la psychose. Et la cure a alors pour perspective non pas la levée du refoulement, mais la création d'un *refoulement non pathologique*, processus en lien avec ce que dit Lacan dans *Les non-dupes errent*, quand il parle « *d'un savoir réel absolument pas subjectivé* » en ajoutant que « *c'est cela l'inconscient* » (le 12 février 1974). Ce que Françoise Davoine a précisé dans son

¹⁰ *Psychose sous transfert*, Armelle Guivarc'h et Marie-Hélène Roch, Le Paon, Le champ freudien éditeur, 2024.

¹¹ Du désaveu à l'errance. Un préalable à la perversion et d'autres phénomènes. Ed. Diabase, 2003 ; La terreur de penser. Sur les effets transgénérationnels du trauma. Ed. Diabase, 1997 ; et Mémoire et Transmission, Ed. Campagne Première, 2022

¹² Du désaveu à l'errance, op. cit. p. 19.

œuvre et notamment dans *La folie Wittgenstein* ; il s'agit, dit-elle « d'inscrire dans l'histoire de chacun des morceaux de temps arrachés à l'histoire »¹³. Le processus psychique principal que révèlent ces problématiques est le désaveu ou déni.

« Pour Freud, le désaveu porte primitivement sur la différence des sexes (...). Mais je pense, plus primitivement, que le désaveu porte sur le père. (...) Le désaveu de ce signifiant (...) a pour effet de laisser le patient face à un vide quant à l'origine : chez tous, la scène primitive est défaillante (...), elle n'a rien d'une métaphore. Si bien qu'ils sont dans la nécessité de s'inventer une métaphore.¹⁴ »

Cette théorisation nous paraît précieuse pour penser les problématiques entre névrose et psychose de plus en plus rencontrées dans la clinique et pour comprendre les rapports sociaux tendus qui conduisent à différentes formes d'affrontement. L'affolement dit quelque chose du *trou dans le réel* (Lacan) inhérent au langage. Et ce trou dans le réel nous paraît davantage articulé à l'histoire tragique des sociétés durant le siècle dernier qu'aux mutations sociales contemporaines.

Cette articulation pourrait conduire à revisiter la réflexion de Lacan sur l'œuvre et la vie de J. Joyce qui l'occupe pendant une partie des séminaires des années 1973 – 1975. Lacan indique à un moment que Joyce ne parle pas de la 'carence paternelle', alors que sa vie comme son œuvre montrent qu'il était particulièrement habité par son *passé réel*, où la question de la mort non subjectivée est centrale. '*La vie est suspendue dans le doute comme le monde dans le vide*', écrit-il ainsi dans *Ulysse*.¹⁵

De même, l'œuvre de Clarice Lispector¹⁶ pourrait se lire à partir de ces questionnements, en référence également au *passé réel* de l'auteur. « *J'écris comme si cela devait permettre de sauver la vie de quelqu'un. Probablement la mienne.* », avait-elle dit. Ainsi l'un de ses livres est-il totalement consacré à la tentative d'attraper le moment présent avant qu'il ne disparaisse, tentative vaine d'atteindre ce *trou dans le réel* : '*Je dis : j'essaie de capter la quatrième dimension de l'instant-ci qui d'être si fugitif, n'est plus, car maintenant est devenu un nouvel instant-ci qui à son tour n'est plus. Chaque chose a un instant où elle est. Je veux m'emparer du est de la chose.*'¹⁷ »

Je terminerai alors par deux questions, que je mets au débat :

Chacun connaît les phrases de Freud : « *l'inconscient ne connaît pas le temps* ». Et : « *La mort est irréprésentable ... Dans l'inconscient, chacun de nous est convaincu de son immortalité.* » « *Rien de pulsionnel en nous ne favorise la croyance à la mort.*¹⁸ ». La formulation de Lacan sur 'la

¹³ Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein*, Ed. EPEL, p.54.

¹⁴ Ibid, p. 30-31.

¹⁵ James Joyce, *Ulysse*, édition Folio, p. 30.

¹⁶ Benjamin Moser : Clarice Lispector, une biographie. Pourquoi ce monde. Edition des Femmes, 2012.

¹⁷ Clarice Lispector, *Aqua viva*. Ed. Des Femmes, 2024, p. 9.

¹⁸ Sigmund Freud : « Actuelles sur la guerre et la mort ». Œuvres complètes, OCP XIII, PUF,

subjectivation de sa mort' et les moments cliniques rapportés ci-dessus ne sont-ils pas alors contradictoires avec ces propos de Freud ?

Et pour faire lien avec les *Folies du monde*, j'ajoute le questionnement suivant : ne peut-on voir les crises économiques, sociales, institutionnelles et politiques actuelles comme des formes d'affolement devant le risque d'extinction de la vie humaine sur terre, et surtout comme un déni de cette possibilité, un déni de la mort¹⁹ ? A l'appui de cette hypothèse, on peut mettre en avant le nombre de climato-sceptiques et de trans-humanistes parmi les leaders des plus grandes entreprises internationales qui contribuent pour beaucoup à la destruction désastreuse de la biodiversité sur terre.

*

**

p. 143 et 151.

¹⁹ Bénédicte Vidaillet : Pourquoi nous voulons tuer Greta. Nos raisons inconscientes de détruire le monde. Erès, 2024.

***Sous les pavés, le dire ?
L'inconscient toujours hors les murs***

Camille Veit

-:-:-:-

La folie du transfert

Patrick Chemla

-:-:-:-

J'ai consacré une grande partie de ma vie à l'accueil de la folie au Centre Antonin Artaud de Reims, institution fondée avec quelques complices en 1985, après une implantation préalable dès 1980 autour d'un premier dispositif autour d'un CMP, d'AT et d'un club thérapeutique. Le Centre rassemble dans une maison de centre-ville une mosaïque d'institutions CMP, CATTP, HDJ, Club, AT dispersés dans la ville et s'articule avec un GEM dirigé par les patients... Ces lieux se sont rajoutés au fil du temps en fonction des nécessités ressenties et non d'un projet préalable. Avant d'en relater la fondation, je voudrais insister sur ma pratique d'analyste en solitaire, d'abord au CMP dès 1980, puis en 1990 en cabinet à mon domicile. Cette pratique m'est apparue indispensable pour avoir une pratique parallèle à la clinique institutionnelle, sans doute nécessaire pour m'aider à garder un cap analytique. Depuis ma retraite du Centre Artaud fin 2023, je poursuis cette activité d'analyste, ainsi que des supervisions.

Occuper une fonction de psychiatre, de médecin-chef dans une équipe, un service de psychiatrie publique, permet d'y imprimer une marque, une orientation de travail. Le danger cependant, serait que la psychanalyse ne devienne un corps de savoir institué, plaqué sur la réalité institutionnelle, voire une idéologie que Robert Castel avait nommée en 1976 « psychanalysme ». ¹ Est-ce toujours un danger actuel, alors que la psychanalyse se trouve quasiment proscrite en psychiatrie ? Je continue à le penser y compris dans les conditions actuelles extrêmement difficiles, alors que se raccrocher à un corps de savoir même proscrit, peut donner une réassurance illusoire dans une adversité partagée. Or l'expérience que j'ai menée depuis 1975 m'aura montré amplement que ce n'était pas un savoir par avance qui avait une effectivité, mais la mise en jeu d'un « *acte de foi laïque* » (Jean Cooren) ² dans l'inconscient freudien. C'est le désir inconscient qui oriente l'analyste, *le thérapeûte* pour reprendre la traduction interprétative de Françoise Davoine, pouvant orienter peu ou prou un Collectif, « machine abstraite » selon Oury ; du moment qu'il se construit un espace imaginaire, un praticable où ce désir puisse se mettre en scène. A la suite de Oury, j'insiste sur l'incarnation qu'il renommait, pour surenchérir, « *encarnation* », afin d'insister sur la dimension corporelle, charnelle : c'est le *Leib*, corps en creux où Pankow situe l'image inconsciente du corps qu'elle oppose au *Körper*, corps anatomique qui se rapporterait au spéculaire. Construire un lieu orienté, délimité, support phorique suffisamment ouvert pour

¹ Robert Castel, *Le psychanalysme*, François Maspéro, collection « textes à l'appui » psychiatrie, 1973

² Jean Cooren, *Autre pourrait être le monde-psychanalyse et démocratie*, Hermann, 2015

permettre la circulation des paroles et des corps, suppose une énergie assez fantastique : j'en ai pris la mesure dans l'après-coup !

Je dois préciser que je ne crois en aucune manière à l'inconscient collectif ou groupal, mais plutôt à la mise désirante, corporelle, sur un collectif soucieux du singulier et de **l'hétérogène**, principe crucial de la Psychothérapie Institutionnelle, mais aussi du Cercle Freudien !

J'ai longtemps été le seul analyste dans l'équipe, avant que des collègues ne fassent une analyse, que d'autres me rejoignent, en particulier Yacine Amhis dès 1994, qui a pris maintenant le relais de la chefferie, dans une orientation analytique, avec son style.

A mes débuts en 1975, à contre-courant de l'idéologie asilaire de l'époque, encore pris dans le militantisme politique de Mai 68, l'enthousiasme de *Gardes Fous* et de l'antipsychiatrie italienne, j'étais persuadé que la destruction des Asiles permettrait une émancipation, une possibilité pour chacun de « *vivre sa folie* ». J'ai dû en rabattre très tôt devant les résistances des patients, des équipes, de mes résistances plutôt bouleversantes. Ce qui m'a amené à m'engager dans la psychanalyse, cela avec une passion qui ne me lâche pas. L'analyse avec Jacques Hassoun, l'accueil de mes exposés balbutiants au Cercle Freudien, alors dans l'effervescence assez merveilleuse des commencements, m'auront permis d'élaborer mes résistances, de me rendre compte qu'elles étaient constitutives du transfert envers les patients et l'institution. Les difficultés avec les jeunes collègues qui avaient accepté de me suivre me stupéfièrent par leur intensité, et le registre dans lequel elles se situaient. Je faisais l'expérience de moments **de folie du collectif** qui n'auront jamais cessé, dans une répétition alternant avec des périodes créatrices. Une sorte de pulsation dont il s'agissait de prendre la mesure, plutôt que de prétendre pouvoir l'analyser ou la comprendre. J'avais la sensation de rencontrer des strates archaïques : persécutives, fusionnelles, apathiques ou hypomanes. Alors que je recherchais des rivalités spéculaires que j'imaginai limiter par la symbolisation, et l'appui sur la triade de mon bréviaire lacanien de base. Pas vraiment faux, mais beaucoup plus complexe alors que pour l'essentiel, il s'agit de phénomènes pré-séculaires, archaïques, plutôt avivés par mes tentatives d'interprétation.

On ne peut décidément pas interpréter les symptômes d'un collectif, ce qui relèverait d'une folie mégalomane : se prendre pour l'analyste du collectif. Reconnaître en premier lieu les phénomènes archaïques sans les interpréter me paraît essentiel. Longtemps je me suis appuyé sur le texte de Freud *Massenpsychologie*,³ mais aussi l'élaboration difficile de Daniel Sibony du « *Groupe Inconscient* »⁴. Puis à la faveur de la traversée institutionnelle et clinique, je me décidai à rencontrer d'autres expériences, en particulier celle de Roger Gentis à

³ Sigmund Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi*, Payot, 2012

⁴ Daniel Sibony, *Le groupe inconscient*, Bourgois, 1992

Orléans qui venait de publier *Projet Aloïse*⁵ en référence et hommage à l'art brut.

Gentis, avec une équipe jeune mais effervescente et se formant avec des analystes, avait créé une expérience de Psychothérapie Institutionnelle avec des patients d'une créativité exceptionnelle. Au point que j'en vins assez sottement à douter de leur folie. J'appris ensuite que c'était le fruit d'une vie de travail qui n'avait réellement abouti que dans les dernières années précédant sa retraite. Auparavant il avait bien sûr fait du travail passionnant avec Tosquelles à St Alban, y compris son analyse, et publié des livres comme « *Les murs de l'Asile* »⁶ qui avaient enthousiasmé une génération. Il m'invita en 1989 aux rencontres de St Alban qui se relançaient au lieu même donc de l'invention de la Psychothérapie Institutionnelle. Ce projet de retour au lieu d'émergence comportait sans doute une dimension de pèlerinage, mais je ne connaissais à cette époque que très partiellement cette histoire qui ne m'avait pas été transmise, que j'ai dû me réapproprier par la suite. Une sorte d'épopée maintenant bien racontée dans des livres et articles, montrée dans des films comme celui de Martine Deyres « *Les jours heureux* ». Ces rencontres me permirent de rencontrer en 1989 toute la bande encore bien vivante, en pleine ébullition clinique et politique.

C'est devant Tosquelles, que je ne connaissais pas encore, que j'exposai avec la constellation soignante, la traversée clinique que je vais reprendre maintenant dans un lointain après-coup. Une de ces prises en charge inaugurales qui auront contribué à ma formation d'analyste et de thérapeute de psychotiques.

La cure de folie

J'ai renommée cette patiente Clémence : je vais me contenter d'évoquer des moments de cette « *cure de folie* » dont les moments de « *transfert délirant* » restent pour moi inoubliables.

Elle m'avait été adressée en 1988 par un psychiatre privé psychanalyste, aujourd'hui en retraite, qui faisait alors partie de mon réseau.

Le commencement est fulgurant : Clémence arrive à ma consultation ; c'est une jeune femme d'une trentaine d'années, véhémence, agitée, persécutée d'une façon manifestement délirante par son mari violent, son médecin traitant qualifié d'« interneur », une équipe de secteur qui la suit, ou plutôt la poursuit selon elle. Elle leur a d'ailleurs donné rendez-vous au centre pour recevoir son injection qu'elle refuse dans le même temps !

Elle me réclame une « psychothérapie », ce qui signifie pour elle l'arrêt de tout traitement, et mon soutien contre tous les persécuteurs désignés. Premier temps de mise en scène paradoxale, où elle me met en position de témoin du drame de son existence et du moment de catastrophe qu'elle traverse. Elle a trouvé une cause somatique à son état : maladie de Crown, hépatite à cytomégalovirus, maladie de

⁵ Roger Gentis, *Projet Aloïse*, éd Scarabée CEMEA, 1982

⁶ Roger Gentis, *Les murs de l'Asile*, La Découverte, 1988

Gilbert, et enfin un médicament tout à fait banal qui aurait eu selon elle un retentissement psychique. Elle m'indique dans le même temps que « *ça lui coûte trop de venir me parler* » et je saisis alors cette parole pour lui proposer une séance à cet horaire, en mettant comme condition qu'elle stoppe la course-poursuite très érotisée avec l'autre équipe. Elle récusé aussitôt l'horaire proposé déclaré « impossible », ce qu'elle ira proclamer de partout.

J'apprendrai ensuite par l'équipe qu'elle avait été soignée, dix ans auparavant, pour une « crise d'adolescence » assez grave, ce dont elle ne me parlera jamais, comme si cet épisode était forclos. La crise semblait avoir été résolue par une séparation d'avec sa famille jugée pathogène et son accueil chez une autre personne de la famille. Elle ne reconnaît pas non plus la soignante qui l'avait accueillie dix ans plus tôt, qui m'informe de cette séquence que je n'ai pas voulu interroger, ce qui aurait constitué un forçage des défenses que Clémence avait construites.

Je l'attendrai pendant sept mois avant qu'elle ne se décide à revenir, et cette fois, devant l'intensité de sa folie, je lui propose une prise en charge en articulation avec plusieurs soignants. Ce qui la plonge dans une folie du doute -« *ai-je fait le bon choix ?* » - qui va la faire retourner après quelques séances à l'Hôpital Psychiatrique, dans le service d'hospitalisation articulé au Centre Artaud. Elle y restera huit mois de soins assez intensifs et turbulents, prise en charge par un collègue, André Wong, qui ira jusqu'à mener des entretiens en s'enfermant avec elle en chambre d'isolement.

Emergera alors une nouvelle reconstruction : retrouver le premier amour de jeunesse. Le collègue la laissera téléphoner depuis l'hôpital, ce qui lui permettra de commencer un travail de deuil de cet amour révolu. On mesure avec ces huit mois la temporalité longue nécessaire pour une reconstruction dans le transfert diffracté à toute la constellation thérapeutique. L'élaboration nécessita un travail à la mesure de la force du délire, dans un groupe de travail pour se donner les moyens psychiques de tenir le coup à plusieurs. L'appui sur la relecture du texte de Freud « *Constructions dans l'analyse* »⁷, qui avait d'ailleurs marqué mon entrée au Cercle Freudien, nous permit de traverser plusieurs fortes turbulences qui auraient pu disloquer notre collectif.

Une éducatrice de justice finit par lui trouver un logement qu'elle investit en exigeant que le lieu de la thérapie se déplace chez elle. Ce que j'accepte en y allant avec deux soignants pris dans le mouvement du transfert. Les séances hebdomadaires s'instaurent en entrant dans son paysage qu'elle perçoit dévasté. Elle voulait nous faire partager son regard endeuillé sur ses « *papiers peints pourris, ses meubles déglingués, sa cuisinière mixte munie d'une horloge arrêtée à l'heure du crime* », sans doute l'heure du divorce.

⁷ Sigmund Freud, *Constructions dans l'analyse*, in Résultats, idées, problèmes, Tome II, PUF, 1998

Tous ces objets de réalité se trouvent investis par un délire d'allure mélancolique, d'où la très grande difficulté à ne pas authentifier le délire, tout en poursuivant l'écoute de Clémence au travers de ses projections sur ces objets qui constituent son « *intérieur* », à entendre dans tous les sens de ce terme. L'histoire se reconstruisait sur un mode persécutif avec, de façon lourdement répétitive, une thématique sexuelle menaçante qu'elle n'hésitait pas à mimer de façon obscène : son ex-mari aurait des rapports sexuels devant sa fille, d'où l'insistance à retrouver son enfant qui lui avait été retiré sur décision de justice. Elle pouvait accuser de viol tour à tour les déménageurs, son mari, mais aussi un homme rencontré qu'elle accueillit un temps chez elle, d'abord aimé, bravant le racisme de sa famille à l'égard des maghrébins, puis rejeté à son tour dans le camp des violeurs. Je tentais à un moment de la questionner sur la possibilité d'un viol subi dans son enfance. Elle dénia fortement cette hypothèse, tout en disant que son père avait essayé en vain lorsqu'elle était adolescente.

Puis surgit une *histoire retranchée* au contenu fluctuant : sa mère aurait subi un viol donnant naissance à un enfant mort-né qu'elle aurait appelé Clémence. Je souligne alors l'identité des prénoms, ce qui la sidère, sans que jamais je n'interroge la réalité matérielle du viol dans ce moment de reconstruction. Ce qui surgissait c'était une sorte de répétition du viol subi ou risqué pour trois générations de femmes ; et aussi la figure de « *l'enfant-mort* »⁸ (J.Hassoun), non symbolisée, faisant retour dans le réel. De même elle avait la conviction que ses maladies somatiques empêchaient toute grossesse qui l'aurait condamnée à mort, verdict qu'elle a pourtant défié. On entend les vœux de mort qui la traversent, qui traversent trois générations de femmes, ce que j'ai choisi de ne pas interpréter. Par contre il y avait bien un danger pour l'enfant pris dans une telle problématique délirante, et je ne me suis en aucune manière opposé à la décision de justice lui retirant sa fille. Il fallait supporter la plainte lancinante « ***Jamais sans ma fille !*** » qu'elle venait également hurler jusque dans mon bureau, à certains moments de façon pluriquotidienne.

Le Transfert délirant

Je voudrais maintenant relever deux moments de transfert délirant tellement troublants qu'ils en restent inoubliables. Ils se sont produits dans **son** intérieur, peut-être dans la mesure où je quittais mon lieu d'exercice habituel.

Après quelques séances assez répétitives, je rentre chez elle et la félicite pour le changement de ses papiers peints. Elle me regarde comme un cinglé, et mes collègues aussi. Rien n'avait changé matériellement, et j'avais en quelque sorte halluciné le changement que j'espérais. J'étais sans doute saturé par la jouissance

⁸ Jacques Hassoun, *Entre la mort et la famille, la crèche*, Payot, 1977

de sa plainte mélancolique autour de ses maudits « *papiers peints pourris* » !

Un autre moment bien plus troublant marqua un tournant de cette cure. Je vois, devant la grande baie vitrée par laquelle elle menaçait de se jeter si on ne lui rendait pas sa fille, une ordonnance de justice posée sur sa table de manière ostentatoire, maintenant le retrait de l'enfant. J'apprends dans le même temps que la soignante qui m'accompagne a accepté que la fille revienne chez elle le lendemain malgré l'interdit de la Juge. Je suis sidéré, et je dis à haute voix que je ne saurais accepter une telle transgression ! J'en suis d'autant plus convaincu que j'ai ressenti le danger réel pour l'enfant. Mais la patiente a réussi à accrocher dans son transfert la soignante qui m'accompagne. Je me trouve donc - soulignons le - à désavouer le désaveu ! Clémence me dit alors que si je maintiens ma position, elle se jettera par la fenêtre ! Je ne transige pas et lui donne rendez-vous le lendemain.

Le soir quand je rentre chez moi, je suis évidemment très angoissé à l'idée d'un passage à l'acte suicidaire, ce qui va me faire passer une très mauvaise nuit. Je me réveille avec une sorte d'idée obsédante : aggrandir ma maison en construisant une autre aile. Et je vais en pleine nuit réveiller ma compagne pour prendre des mesures, et envisager la matérialité d'une extension. Vous entendez qu'il ne s'agit pas seulement d'un fantasme ou d'un cauchemar, puisque je dois me mettre en mouvement et en action dans un état où l'angoisse et les défenses hypomaniaques ne me quittent pas.

Il s'agissait en quelque sorte de franchir un cap difficile, dans une sorte de tentative d'expansion de mon corps psychique, de mon intérieur. Comme si je m'y sentais à l'étroit et voulais m'envoler avec « *mes deux ailes* ». J'entends d'ailleurs seulement aujourd'hui que ces ailes constituaient peut-être une conjuration assez pathétique du risque de chute par défenestration de ma patiente.

J'ai nommé initialement ce passage « *fantasme de construction* », mais en fait il ne s'agit pas d'un fantasme, mais bien plutôt d'une production « *du transfert délirant* », concept que m'a transmis longtemps après J.P. Lehmann par sa lecture de Winnicott.⁹ Winnicott l'avait emprunté à Margareth Little son analysante « *comme un enfant qui chipe dans le sac à mains de sa mère* » (ce qu'il écrit au début de « *La crainte de l'effondrement* »). Margareth Little construit ce concept en rapport avec un état d'indifférenciation primaire qu'elle nomme « *unité de base* ». Pour elle l'analyste doit accepter d'entrer dans ce transfert délirant pour en permettre la rupture, ce qu'elle nomme « *breaking up* » qui doit en passer par un geste, et pas seulement par la parole. Je la cite : « *c'est alors le début de la guérison, les identifications secondaires deviennent alors possibles* ».

Nous serions avec cette identification originaire ou primordiale dans les entours « *de la fabrique du pré* » dont parle Oury dans « *Création et Schizophrénie* ». Lieu où il s'agit de circonscrire la « *fuite du vide* », « *noyau de vide mal enclos* » dont se plaint la patiente

⁹ Jean-Pierre Lehmann, *La clinique analytique de Winnicott*, ERES, 2003

Harriet évoquée d'ailleurs par Oury dans son séminaire.

Cette prise en charge remarquable avait été relatée par Ginette Michaud dans « *Figures du Réel* » en 1999, et vient d'être réécrite avec nombre de nouveaux éléments traumatiques qu'elle avait dû « caviarder » à l'époque pour protéger l'intimité de sa patiente.

« *Harriet et la Pierre de Folie* »¹⁰, dont je vous recommande vivement la lecture, constitue le récit d'une cure de folie où Ginette Michaud a su se montrer inventive, tout en théorisant son travail comme elle le pouvait avec Freud, Lacan, Oury, Pankow, Torok : soulignant d'ailleurs la nécessité pour elle de cet assemblage hétérogène, insistant sur la nécessité de produire un *VHC* (*vide hermétiquement clos*) qu'elle met en relation avec la réparation de la faille de la première image fondamentale du corps, concept avancé par Gisela Pankow à propos des « *kern psychoses* », psychoses nucléaires comme la schizophrénie où il y a dissociation et pas seulement morcellement.

Winnicott dans « *Jeu et réalité* » évoquera de son côté un premier rassemblement (*coming together*) qui ne fait pas encore image. Ce qu'il met en rapport avec la construction du *noyau du vrai self* dans une strate antérieure donc au spéculaire (au visage/miroir de la mère) , permettant de se dégager de l'empiètement de l'environnement, rendant possible également le geste spontané et créateur, donnant alors à l'infans *le sentiment que la vie vaut d'être vécue* . Je n'avais pas à cette époque perlaboré cet ensemble conceptuel, mais j'avais rencontré Françoise Davoine en 1992 à l'occasion de la parution de *La folie Wittgenstein*¹¹ et ce qu'elle avançait *du transfert psychotique qui peut se produire dans la cure, même quand il n'y a pas psychose chez le patient*.

Elle en parlera au cercle Freudien lors d'une après-midi clinique du samedi, qui fut publiée dans *Che Vuoi ?* sous le titre « *Moments psychotiques dans la cure* » (n°9 en 1998)¹². C'est à ce moment là que je l'entendis pour la première fois évoquer le *therapôn* « *comme second au combat contre la folie, et double rituel* ». C'est cet appui théorique qui me permet dans *l'après-coup* de penser cliniquement cette nuit éprouvante à plus d'un titre. En tout cas, le lendemain la patiente était bien vivante au rendez vous, et se trouvait de façon assez spectaculaire comme redressée. Elle prendra alors rendez-vous pour son traitement chez le psychiatre privé qui me l'avait adressée deux ans avant, et chez un psychologue pour qu'il prenne sa fille en thérapie, enfin et tout de même aussi, chez un avocat pour plaider sa cause.

Le désaveu du désaveu

Cet acte que j'avais dû effectuer : une sorte de « *désaveu du désaveu* » fit par contre

¹⁰ Ginette Michaud, *Harriet et la pierre de folie*, Eres, 2024

¹¹ Françoise Davoine, Première édition EPEL 1994, nouvelle édition : éd du Croquant, 2012

¹² *Che vuoi ?*, l'Harmattan, 1998

traverser une crise grave à la constellation thérapeutique, ce que je pris en compte avec beaucoup de sérieux. Alors que j'avais été quelque peu bouleversé par ce moment saisissant de mon côté, ce que je n'avais pas communiqué immédiatement à l'équipe, je ne pouvais méconnaître ce qui allait se passer du côté de mes collègues. Malgré l'amélioration notable de la patiente, il se produisit de fait une crise institutionnelle importante, dont l'élaboration fut *in fine* très bénéfique.

A la condition de ne pas plaquer du savoir surplombant, mais de prendre en compte les épreuves du transfert, il m'est toujours apparu possible de travailler à plusieurs. A la condition que les personnes acceptent la remise en question des passages à l'acte, et la possibilité de leur donner un sens. Peut-être même la cicatrice qui reste de ces moments quelquefois blessants permet-elle un certain apprentissage d'un savoir-faire de l'inconscient ? A la condition que cela puisse être analysé et exposé à des collègues, ce que je fis pour ma part lors des deuxièmes Rencontres de la Criée, puis à St Alban, et même lors d'un mercredi du Cercle.

Je ne peux l'affirmer que de mon côté, mais je constate que cette expérience aura fait enseignement, et permis de nombreuses prises en charges ultérieures très éprouvantes, sans que ça ne fasse l'économie de crises et de rebonds dans le Collectif. Avec à chaque fois des retournements transférentiels déroutants, ainsi que des départs de soignants sans doute surexposés à leur insu, bien qu'ils soient quelquefois en analyse (ce qui n'offre aucune garantie). Il y a indéniablement un gain éprouvé à travailler ainsi à partir d'un point de « *passion-travail* » (Oury),¹³ mais on peut aussi s'y « *brûler les ailes* » si vous me permettez le redoublement de la métaphore.

D'où l'importance de mener un travail d'analyse institutionnelle, et aussi de supervision clinique, de ménager également des ouverts vers d'autres lieux de création.

Toujours est-il qu'après ce point de franchissement, la patiente reviendra me voir au Centre Artaud, munie d'un album de famille, qu'elle montre également à qui veut. Il s'agit de nous montrer de façon impérieuse les différents protagonistes de sa famille, dont sa mère qui montre sur les photos le même état d'hébétude que Clémence présentait à son arrivée, dans une sorte d'identification mimétique, faisant « *définition ostensive* »¹⁴ : elle nous montrait ce qu'elle ne pouvait pas dire de la folie maternelle. Elle ne lâchera pas cet album de famille pendant tout un temps, le gardant comme une sorte de talisman témoin aussi de la transmission familiale de « *la pierre de folie* ». Dans un temps ultérieur, elle nous apportera une Encyclopédie médicale grand public cornée à la page « colposcopie », pour que nous nous rendions compte de la toxicité d'ailleurs bien réelle des traitements psychotropes qu'elle doit prendre. Ce qui lui permettra aussi de raconter un examen médical subi dix ans plus tôt au CHU. Nous comprenons

¹³ Jean Oury, *La psychose, l'institution, la mort*, éd. Hermann, 2008

¹⁴ Françoise Davoine, op cit.

vite qu'il s'agissait en fait d'une coloscopie, ce qu'elle confond avec la coloscopie dans une conception cloacale de son corps. Elle aurait été tenue par un couple de médecins qui auraient pris des centaines de photos de l'intérieur de son corps, l'épingleant comme « *spécimen rare* ». Cet album là serait resté au CHU, comme une sorte « *d'album de l'intérieur* ». Ce premier temps lui avait donné une sorte de « *corps médical* », avec une imagerie que je mettrai en rapport avec l'image spéculaire du *Körper*, corps anatomique, à distinguer du *Lieb* : corps propre ou corps en creux, charnel (Oury en parle à maintes reprises ainsi que Sylvie le Poulichet)¹⁵. Ca lui avait permis de tenir, mais à quel prix, celui de « *spécimen rare* » pendant une dizaine d'années...!

Le travail de reconstruction d'un intérieur avec « *la psychothérapie à domicile* », ses scissions, et la limite apportée dans le transfert délirant à la menace de mort, avait semble-t-il, relancé la reconstruction dynamique de l'image inconsciente du corps, et la reprise progressive des processus de symbolisation. En tout cas Clémence s'apaisa peu à peu, retrouvant une certaine stabilité, et je pus au bout de cette cure de folie qui avait tout de même duré depuis 1988, la réadresser en 2003 à son équipe de secteur. Elle venait en fait quotidiennement me « *demandeur une thérapie* », une ritournelle signifiant pour elle l'arrêt de tout traitement. Devant mon refus réitéré, elle me montra *in fine* à quel point elle pouvait ne plus délirer sans traitement, et « *donner ainsi le change* ». Refusant dans le même mouvement d'accepter les conditions qui me paraissaient indispensables à la poursuite d'une prise en charge. Devant ce constat d'une folie à laquelle elle tenait tout en arrivant à la masquer, et une **saturation** sans doute partagée, j'ai en quelque sorte acté au bout de quinze ans une « **fin de partie** », en l'envoyant consulter dans son équipe de secteur, où je pensais qu'elle aurait un psychiatre pouvant l'accueillir.

Je n'entendis plus parler d'elle pendant longtemps jusqu'au moment où je la croisais, il y a une dizaine d'années, un dimanche au marché où j'allais faire des courses avec ma femme. Clémence était métamorphosée, radieuse, me présentant sa fille devenue jeune mère, son gendre et sa petite-fille dans un landeau. Elle était donc devenue grand-mère, et en tirait manifestement une grande satisfaction. Elle me remercia d'une façon indirecte pour le travail effectué en adressant à mon épouse des compliments lourdement appuyés à mon égard.

Que penser de ce récit? Sans doute que sans connaître vraiment à cette époque l'élaboration de Pankow, j'avais pu opérer avec une constellation transférentielle tout un premier travail d'accueil de la folie alors fort exubérante, et rejetée de partout. Il y avait également le génie propre de cette patiente à même de produire des scènes pour le transfert, y compris la thérapie à domicile. Il y eut aussi ce pari risqué sur le pacte symbolique qui lui avait fait frôler l'abîme, moment que j'avais traversé avec elle. Tout cela à mille lieux de toutes les recommandations et protocoles d'une psychiatrie actuelle qui a perdu son âme, son *LEIB*, et voudrait

¹⁵ Sylvie Le Poulichet, *Psychanalyse de l'informe*, Aubier, 2003

nous imposer ses normes, son accélération néolibérale du temps, ne tenant plus aucun compte du rythme de chacun.

Pourrions-nous aujourd'hui encore soigner quelqu'un pendant huit mois en nous articulant entre l'hôpital et l'ambulatoire ? Sans doute, mais en contrebande de tout ce qui est licite. Pankow appelait ce travail nécessaire avec la psychose : « *descente aux enfers* » avec le patient, ce que je n'ai intjecté que bien plus tard. L'appui sur le Freud des « *Constructions dans l'analyse* »¹⁶, les rencontres avec Gentis, Tosquelles, Oury, Davoine, m'auront donné autant de points d'appui pour cette clinique au bord du vide. En faire l'expérience, c'est traverser par moments des points de passion ou de folie du transfert qui supposent une perlaboration, mais aussi un accueil par des collègues. Les rencontres de St Alban, celles de la Criée et les mercredis du Cercle Freudien m'auront alors offert ces praticables pour m'exposer sur une scène, condition indispensable, me semble-t-il, pour s'inscrire dans une transmission analytique.

Je voudrais pour conclure insister : ce retour sur une histoire clinique fondatrice d'un trajet, implique à mon sens une perspective également tournée vers la suite. Nous aurions à accueillir les formes nouvelles qui surgissent dans le travail de la *gestaltung*¹⁷, plutôt que de cultiver la nostalgie de l'amour des commencements, et la célébration des textes fondateurs qui peuvent devenir des fétiches.

La fondation d'une « *psychanalyse en invention* » serait en quelque sorte toujours à venir !

*

**

¹⁶ Sigmund Freud, op cit.

¹⁷ Jean Oury, *Création et Schizophrénie*, Galilée, 1989